

JEANINE HUAS

Juliette Drouet
ou la passion
romantique



HACHETTE

A mon cher cousin Jean Fouiri,
en espérant que cette première œuvre
trouvera grâce à ses yeux et qu'elle
aura l'occasion d'un prompt retour, suivi
de discussions --- sur la Bretagne!
Avec mes pensées les plus affectueuses -

JULIETTE DROUET
OU
LA PASSION ROMANTIQUE

Jeanne Huro

- 10 oct. 1970 -

JEANINE HUAS

JULIETTE DROUET
OU
LA PASSION ROMANTIQUE

HACHETTE

AVANT-PROPOS

IL EST des couples qui défient le temps : Antoine et Cléopâtre, Tite et Bérénice. Plus près de nous, Pétrarque et Laure, ou bien Sand et Musset.

Victor Hugo et Juliette Drouet ? Le poète a accaparé presque tout l'intérêt. Après avoir passé cinquante ans dans l'ombre de son dieu, Juliette est devenue une silhouette inconsistante. Presque un fantôme. On a fait d'elle une recluse chlorotique et résignée qui, pour s'occuper, psalmodiait les mérites de son amant après avoir regardé passer les nuages ou raccommodé des torchons. Une Pénélope de la plume d'oie. Un siècle avant Back Street, Ray Schmidt. Deux types de femmes propres à enchanter certains hommes. Silhouettes écœurantes à force de ne pas exister.

Grâce à des documents dont beaucoup n'avaient jamais été utilisés jusqu'ici, grâce aux Mille et une lettres d'amour à Victor Hugo et à quelques-uns des seize mille cinq cents billets de la collection Louis Icart — récemment achetés par la Bibliothèque nationale — nous allons tâcher de tracer le vrai portrait de Juliette Drouet.

© Librairie Hachette, 1970

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

I

LA SAUVAGEONNE DE FOGÈRES

VERS 1797, un jeune Breton répondant au nom de Julien Gauvain arrive aux portes de Fougères. Son seul bagage : un balluchon de hardes qu'il balance allègrement au bout d'un gourdin noueux. Quelque temps après, on le retrouve logé au 19 de la rue de Rillé, baptisée depuis peu rue de la Révolution.

Au lendemain de la Terreur, Fougères est en pleine expansion. Ce n'est plus le gros bourg des marches de Bretagne, endormi à l'ombre de sa forteresse médiévale. Des tanneries et des filatures de toile se montent sans cesse le long du Nançon, qui, au bas des remparts, serpente à travers un rideau de saules. Toutes ces industries exigent une main-d'œuvre croissante. Les villages qui pailletent l'immense forêt avoisinante se vident d'une jeunesse secouée de sa léthargie par la tourmente révolutionnaire et désireuse de gagner décentement sa vie.

Julien vient d'avoir vingt ans. Son adolescence a été riche en péripéties. Chouan passionné, il a vécu des mois avec, pour ciel, le sombre feuillage des hêtres et des

châtaigniers. Des mois il s'est caché parmi les hautes fougères qui frissonnent au bord des chemins creux. Il a massacré les Bleus et attaqué leurs convois. Entre deux échauffourées, il a dormi sur le sol humide d'une caverne ou bien dans les celliers de Landéan, qui, au cœur de la forêt et à l'abri de voûtes de pierre, recélaient encore des trésors enterrés jadis.

Pourtant, la paix revenue, Julien ne se sent pas attiré par la carrière militaire. En l'an IV, il « dépose armes et munitions au Quartier Général¹ ». Quelques mois plus tard, il dit adieu à son village de Saint-Étienne-en-Coglès (on écrivait alors Coglais), et part tenter sa chance à la ville. Avec le père et la mère, il reste un frère et deux sœurs à la ferme familiale : bien assez de monde pour traire les vaches et gagner jour après jour du terrain sur l'ajonc !

Julien a une ambition : devenir tailleur. C'est en cette qualité qu'il ouvre échoppe sur les pentes du faubourg de Rillé, dans l'une des maisons basses où la fumée de l'âtre filtre à travers le chaume et qu'égaie, par derrière, un étroit jardin. Il a aussi un désir : posséder rapidement une clientèle, car il a décidé d'épouser Marie, sa promise, et de l'amener, l'anneau au doigt, dans sa jolie maison.

Marie Marchandet n'a qu'un mois de moins que Julien. Comme lui, elle a quitté les siens pour travailler à Fougères. Comme lui, elle gagne sa vie en cousant. Elle est la fille aînée d'un « garde de la forêt² » qui, sitôt, son mariage avec Jacqueline Hubert, s'est installé à la Penthière, commune de Laignelet. D'abord propriété des barons de Fougères, la Penthière est devenue — ainsi que tant

1. Archives municipales de la ville de Fougères.

2. Ainsi qu'en témoignent les archives (jamais ouvertes jusqu'ici) de la commune de Laignelet (I.-et-V.).

d'autres — bien national. Des mains des « Grands Forestiers de Bretagne » elle est passée à l'hospice qui emploie Pierre Marchandet. C'est dans cette maison des bois — une mesure de pierres grises et de torchis étouffée par la hêtraie — que le garde et son épouse élèvent avec peine leur progéniture. Dix-huit mois après Marie est née Françoise-Gillette. Puis sont venus au monde Perrine, Joseph, François, Magdelaine. D'autres peut-être ; mais le seul registre de l'époque que conserve la mairie de Laignelet s'arrête en 1788, peu après la naissance de Magdelaine...

Les Marchandet sont de pauvres gens. Plus pauvres, certes, que les Gauvain, dont certains membres, installés en ville, sont devenus des bourgeois.

Est-ce pour cette raison que les Gauvain se font tirer l'oreille quand Julien parle d'épouser Marie ? Ou bien la noce est-elle remise à cause du décès de René Gauvain, père de Julien, que suit bientôt dans la tombe Pierre Marchandet ?

Pourtant, le dix floréal, septième année républicaine, le mariage a lieu. « Aux dix heures du matin¹ », la noce s'achemine, bombardes et binious en tête, vers le lieu de la Réunion des citoyens où Georges-Jean-Baptiste Langlois, président de l'Administration municipale de Fougères, reçoit le consentement de Marie et de Julien, qu'assistent, en qualité de témoins, deux tisserands, un huissier de la ville et un tailleur ami.

Puis le cortège gagne l'église Saint-Sulpice — la Terreur n'est plus qu'un souvenir — tandis qu'une nappe de sons grêles s'étale sur les toits de chaume ou d'ardoise,

1. Cf. Étienne AUBRÉE : *Victor Hugo et Juliette Drouet à Fougères*, p. 14.

grimpe à l'assaut des grosses tours du château et se perd sur les frondaisons de la forêt.

On imagine le reste de la journée : repas de nocés à l'abri d'une grange tendue de draps et ornée de lierre, chansons, grivoiseries sous l'abondance du cidre, et, pour terminer, le charivari à la porte des jeunes mariés, à l'instant où Julien passe le seuil, sa femme dans les bras.

**

Rue de la Révolution, c'est le bonheur. La maison a pris une allure corporative. Les nouveaux mariés ne vivent pas seuls. Nicolas, le frère cadet de Julien, et Françoise, l'une des sœurs, ont été attirés par la vie citadine. Nicolas aide son aîné à tailler et à coudre. Françoise file. Il faut croire que l'artisanat prospère à grands pas et que les commandes affluent chez les Gauvain, qu'il s'agisse de redingotes puce ou bien gris perle pour un bourgeois, ou d'une culotte bouffante, d'un blanc immaculé, destinée à un riche paysan.

Heureusement. Car les enfants se succèdent. Un an après le mariage naît une fille, Renée-Françoise, bientôt suivie de Thérèse puis d'Armand. Le 10 avril 1806, à sept heures du matin, Marie, très pâle au fond du lit de bois sculpté, met au monde son quatrième enfant. La matrone qui fait office de sage-femme exhibe le petit corps : encore une fille !

Julien se remet vite de sa déconvenue. Le lendemain, escorté de parents et d'amis, il se rend à la mairie et présente le nouveau-né.

« J'ai une troisième fille, dit-il à l'officier de l'état civil. La voici... Elle s'appellera Julienne-Joséphine... »

Aussitôt après, l'enfant est baptisée à Saint-Sulpice, comme en témoigne le registre de paroisse :

Julienne-Joséphine, fille de Julien Gauvain et de Marie Marchand, mariés catholiquement en 1799, née d'hier, en cette paroisse, a été baptisée par nous, curé, le onze avril mil huit cent six, parrain Joseph Bannier, son cousin, marraine Julienne Plard, lesquels ne signant, le père présent soussigné avec nous. Julien Gauvain. J. François Bannier. C. Beaulieu, curé de Saint-Sulpice¹.

La naissance de Julienne laisse Marie abattue. La fraîche jeune femme de naguère a troqué ses joues roses pour un teint blafard. Elle s'essouffle vite. Elle peine à la moindre besogne. Elle ne sourit plus quand les trois grands rapportent du jardin les premières fraises ou quelque oisillon tombé du nid. Elle peut à peine agiter le pied pour bercer Julienne tout en rassemblant les étoffes. Même tirer l'aiguille lui semble un effort. Quatre jeunes enfants. Un métier. Une maison à tenir. Aucune aide. Pis même, car Françoise, la belle-sœur, s'alite peu de temps après la venue au monde de Julienne et réclame des soins.

La mort de Françoise, en septembre, n'allège guère sa tâche. D'ailleurs, il est trop tard. Trois mois après, Marie s'éteint, à l'âge de vingt-huit ans.

Inconsolable, Julien meurt l'année suivante, à l'hospice civil. Son frère Nicolas le suit de peu.

Que deviennent les quatre orphelins ? On ne retrouve trace de Renée que bien plus tard, à Saint-Renan, près de Brest. Thérèse, qui reste à Fougères, meurt à onze ans, comme son père et son oncle à l'hospice civil. Arnaud disparaît à jamais. Julienne n'est qu'un bébé de dix-huit mois. Qui accepterait une telle responsabilité, surtout une

1. Archives de la paroisse Saint-Sulpice, Fougères.

bouche de plus à nourrir dans un pays appauvri par la Révolution et les guerres de l'Empire ? Elle va être classée parmi les enfants trouvés et envoyée à l'hospice. Les formalités d'inscription sont déjà accomplies quand surviennent l'oncle et la tante Drouet.

René-Henry Drouet n'est ni le grognard « apaisé », ni le célibataire dépeint de façon plus ou moins romanesque par tous ceux qui se sont penchés sur l'enfance de Juliette Drouet.

Né le 26 février 1774, à Maresché, bourgade de l'arrondissement de Marnes, il s'est engagé à dix-huit ans. Il a fait la guerre de Vendée, a servi « sept ans à l'armée de l'Ouest » où il a récolté des galons... et un coup de hache sur le pied. « Il lui reste une forte cicatrice à la face dorsale du pied intéressant le tendon de l'extenseur du gros orteil¹. »

Ce qui ne l'empêche pas de troubler les cœurs féminins. Malgré la lutte impitoyable que se livrent les Bleus et les Blancs, une idylle est-elle née entre le républicain et la cadette Marchandet ? Le jeune homme a-t-il été blessé en forêt de Fougères et soigné à la Penthière ? Rencontret-il seulement Françoise-Gillette, tante maternelle de Julienne, en 1802, à Brest, où il vient d'être nommé sergent à la 40^e demi-brigade d'infanterie de ligne ? Hypothèse la plus vraisemblable, car le mariage est célébré à Brest, « le septième jour du mois de Fructidor, l'an onze² ».

Pour le marié, pas d'uniforme. Fatigué par « huit ans, dix mois, vingt jours de campagne³ », désireux de savourer en paix les joies de la vie conjugale, il s'est fait « congédier

1. Service historique de l'Armée : dossier n° 64377 (R.-H. Drouet).
2. Archives de la Légion d'honneur : extrait du registre des mariages de la ville de Brest.
3. Archives historiques de l'Armée : dossier n° 64377.

par réforme » deux mois plus tôt. Sa profession actuelle : « imprimeur en papier ¹ ».

La lune de miel passée, l'ancien soldat a la nostalgie de la vie au grand air. Chargé de famille, ne peut-on obtenir un emploi sédentaire ? Demande agréée : il est nommé gardien de compagnie, puis sous-lieutenant à la 41^e compagnie de canoniers gardes-côtes « en garnison à Camaret ² ».

Le ménage coule des jours paisibles. Un peu monotones. Pas d'enfant pour égayer la bâtisse poissée de sel et rongée jour et nuit par les plaintes du vent. Les alertes dues à la turbulence de la flotte anglaise n'absorbent pas tellement. Quand ils apprennent le décès de leur beau-frère Julien, les Drouet accourent à Fougères. Ils ont de maigres ressources. Ils ne peuvent pas se charger des quatre enfants Gauvain. Mais comment ne pas être attendris par la frimousse de Julienne ? Par les grands yeux sombres que piquettent déjà des étincelles de malice ?

Presqu'île de Crozon. La fillette grandit. Sa vivacité d'esprit croît autant que son corps dans l'atmosphère de tendresse et de liberté dont l'entourent l'oncle et la tante Drouet. Elle passe ses journées à courir sur la grève, à écouter le bruit que fait l'océan au fond des coquillages, à regarder les vagues qui s'écrasent sans cesse sur les rochers comme de grands bœufs obstinés. Celle qui va devenir Juliette Drouet est à ce point imprégnée de l'amour de la mer qu'elle le communiquera plus tard à Victor Hugo.

1. Archives de la Légion d'honneur : extrait du registre des mariages de la ville de Brest.

2. Archives historiques de l'Armée : dossier n° 64377 (certificat de l'officier de santé du corps).

Le ciel est plein de lueurs fausses ;
La terre est la gardienne effrayante des fosses ;
La mer est de la nuit liquide qui rugit ;
Vois ; sur les tourbillons l'écume s'élargit ;
L'eau couvre les requins dont l'épine dorsale
Déchire en serpentant la vague colossale ;
Les flots mêlent sans fin leurs sinistres blancheurs ;
Et les vautours plongeurs et les aigles pêcheurs,
Les mauves, les pingouins, les goélands, les grèbes
Planent lugubrement sur ces sombres Erèbes ¹.

Dans les fugues annuelles de Victor et de Juliette, il y aura toujours des heures consacrées à écouter « cette musique mystérieuse et formidable de la mer qui monte ² ». Et lorsque les deux exilés feront, à Guernesey, d'interminables promenades le long des sombres falaises de la côte ouest ou des criques blondes du sud, tandis que la jeune femme se plaindra doucement du silence de son compagnon, celui-ci accumulera des impressions, pages futures et frémissantes des *Travailleurs de la Mer* :

Quand la mer veut, elle est gaie. Aucune joie n'a l'apparence radieuse de la mer. L'océan est un épanouissement. Rien ne lui fait ombre, que le nuage, et cette ombre, d'un souffle il la chasse. A ne voir que la surface, l'océan c'est la liberté ; c'est aussi l'égalité. Sur ce niveau, tous les rayonnements sont à l'aise. L'hilarité grandiose du ciel clair s'y étale. La mer tranquille, c'est une fête. Pas d'appel de sirène qui soit plus doux et plus charmant. Pas de marin qui ne soit tenté de partir. Rien n'égale cette sérénité, et toute l'immensité n'est qu'une caresse, et le flot soupire, et le récif chante, et l'algue baise le rocher, et les bagiers, les mouettes et les pintails volent, et les molles prairies de mer ondulent de lame à lame, et sous les nids d'alcyons, l'eau semble une nourrice, la vague semble une berceuse, pendant que le

1. Victor HUGO : *Océan*, p. 408, « La Nature ».

2. Cf. Louis BARTHOU : *Un Voyage romantique en 1836*, p. 37.

soleil couvre d'une éclatante épaisseur de lumière ces formidables hypocrisies du gouffre¹.

1814. Les Drouet vieillissent. La tante Françoise verse dans une piété excessive. (Juliette racontera plus tard que, très dévote, elle voulait que tout le monde fit son salut.)

L'oncle Drouet, lieutenant depuis le 8 mars, envisage de quitter l'armée. Il souffre de sa cicatrice au pied et surtout de « douleurs rhumatismales qui le retiennent fort souvent au lit, suite des fatigues qu'il a éprouvées dans les campagnes qu'il a faites en qualité de sous-officier²... ». En outre, une récente fracture du péroné le rend temporairement infirme. Il sert la patrie depuis vingt-deux ans. Avec les mois de campagne, cela fait trente et un ans. N'a-t-il pas droit à la retraite ? Visites. Contre-visites auprès des officiers de santé du corps. En septembre, n'ayant pas deux années d'exercice dans le grade de lieutenant, il obtient une pension de sous-lieutenant : trois cent cinquante francs par an.

Reste-t-il en Bretagne ? Abandonnant le métier des armes, il a exprimé le désir de se retirer à Crozon...

Les biographes ont tous dépeint Julienne, à l'approche de ses dix ans, comme une délicieuse sauvageonne qui erre dans la lande à longueur de jour : robe déchirée aux ajoncs, pieds nus, chevelure illuminée de brindilles ou de fleurs...

Or, dans ses *Confessions*, Arsène Houssaye raconte une soirée chez Victor Hugo où Juliette évoqua son enfance :

Elle demeurait chez une tante, rue Saint-Louis ; c'était dans

1. Victor Hugo : *Les Travailleurs de la Mer*, Livre III, chap. III.
2. Service historique de l'Armée : dossier n° 64377 (certificat de l'officier de santé du corps, en date du 4 janv. 1815).

les vacances, elle sortait d'un couvent de Bretagne pour entrer dans un couvent de Paris¹...

L'auteur des *Filles d'Ève* aurait-il brodé ? « Mme Drouet » aurait-elle inventé cette histoire pour paraître plus distinguée ? On sait combien elle détestait toute affectation...

Gageons plutôt que l'un ou l'autre a enjolivé la vérité et, faute de détails, a voulu se représenter Juliette un peu moins sauvageonne lors de son entrée chez les Madelonnettes.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que, dans le courant de l'été 1815, elle est déjà Parisienne et s'amuse à aller, en cachette, voir Bobèche, un pitre qui parade boulevard du Temple.

Pour plaire à sa tante, elle se confesse tous les samedis et s'accuse d'avoir été « adultère », ce qui fait sourire le prêtre de Saint-Louis. La preuve ? En avril, l'oncle Drouet réside à Paris, rue des Bernardins, « division du jardin des Plantes² ». Il adresse au ministre de la Guerre une lettre pour redemander du service « dans telle compagnie de canonniers gardes-côtes qu'il vous plaira de lui indiquer² ». Il affirme que sa blessure est devenue légère.

Pourquoi ce revirement ? La retraite pèserait-elle à l'ancien militaire ? L'air marin lui manquerait-il ? Ou bien prend-il la capitale en horreur quand il voit que Julienne va être mise en pension ?

1. Arsène HOUSSAYE : *Les Confessions, Souvenirs d'un demi-siècle*, tome V, xli, p. 298. (Paris, E. Dentu, 1885-1891.)

2. Service historique de l'armée, dossier n° 64377 (lettre de R.-H. Drouet, en date du 27 avril 1815).

II

LA PENSIONNAIRE DES MADELONNETTES

Sous la Restauration, le quartier qui couronne la montagne Sainte-Geneviève présente, comme l'a écrit Victor Hugo, « l'aspect monacal d'une ville espagnole ». Ce ne sont que rues étroites, hauts murs sans ouvertures, porches sombres et fermés. Parfois, une maison basse se terre entre deux crépis interminables ; spectacle inquiétant que ce toit rabattu comme un chapeau de brigand sur l'unique fenêtre où tremblote un quinquet.

Peu de boutiques. Pas de voitures. Lumière éteinte après dix heures. Aussi, la nuit tombée, rares sont les passants qui s'aventurent dans ce coin de Paris livré à la prière des nonnes et au murmure des arbres quand passe le vent.

C'est probablement au cours de l'automne 1815 que Juliette, le cœur gros d'avoir quitté les siens, franchit « la grande porte cochère située dans un renfoncement ¹ » de la rue Saint-Jacques, et se retrouve pensionnaire des

1. Juliette DROUET : *Manuscrit autographe d'une ancienne Pensionnaire de Sainte-Madeleine* (Bibl. nat., nouv. acq. fr. 24744 pp. 709 bis sq.)

dames de Sainte-Madeleine, elles-mêmes locataires des dames de Saint-Michel.

Sur ce lieu du couvent et l'ordre, les biographes ne sont pas d'accord. Certains, dont Louis Guimbaud, pensent que, tout comme Cosette, héroïne des *Misérables*, la jeune fille a été élevée par les bernardines-bénédictines de l'Adoration perpétuelle, rue du Petit-Picpus. D'autres, tel Paul Souchon, affirment que, grâce à une sœur et à une cousine, mères vocales chez les bénédictines de la rue Neuve-Sainte-Geneviève (aujourd'hui rue Tournefort), l'oncle Drouet, sans fortune et sans nom, a pu faire admettre sa protégée dans un couvent aussi réputé. Quelques-uns, enfin, dont Gustave Simon, penchent pour la communauté des dames de Sainte-Madeleine, ou Madelonnettes, de la rue Saint-Jacques.

Pourquoi ces contradictions quand on possède tant de manuscrits de Juliette ?

La faute en incombe à Hugo, avide de se documenter sur les couvents, dont il avait décidé de faire, chronologiquement, le centre des *Misérables*. C'est ce que prouvent de façon irréfutable le remarquable travail de Georges Huard ¹ et les manuscrits conservés à la Bibliothèque nationale.

Cela exige une anticipation.

Nous sommes entre 1845 et 1848, époque où Victor Hugo se donne presque exclusivement à la rédaction de *Jean Tréjean*. (Ce premier titre ne sera pas conservé et le roman deviendra *Les Misères*, en attendant de s'appeler, en 1862, *Les Misérables*.) Avec logique, l'écrivain estime qu'il est indispensable que son héroïne, la petite

1. G. HUARD : *Le Petit-Picpus des « Misérables » et les Informatrices de Victor Hugo : Mme Biard et Juliette Drouet* (*Revue d'histoire littéraire de la France*, juillet-septembre 1960).

Cosette — adoptée par l'ancien bagnard Jean Tréjean, et future baronne de Pontmercy —, reçoit une excellente éducation. Par la même occasion, Hugo n'est pas fâché de blâmer les tortures inutiles que s'imposent journellement les religieuses. Juliette lui a souvent raconté ses années de pension. Il s'informe à nouveau auprès de la jeune femme, et celle-ci, trop heureuse de servir son grand homme, lui livre une relation d'une quinzaine de pages où elle décrit les couvents des dames de Saint-Michel et de Sainte-Madeleine qu'elle a si bien connus. Ce manuscrit est conservé à la Bibliothèque nationale, dans le reliquat des *Misérables*¹. On reconnaît l'écriture de Juliette. On apprend qu'une religieuse « nommée *Julie* l'avait prise en affection, peut-être à cause du nom... ». On retrouve surtout le papier bleu dont se servait Hugo rue Saint-Anastase, et sa façon d'écrire que Juliette, reflet amoureux, calquait : les grandes marges, à droite de la page, pour noter les omissions. Elle connaît tout de lui, jusqu'à ses manies. N'y a-t-il pas douze ans qu'elle est sa maîtresse ?

Hélas ! Elle n'est plus l'unique. Mme Biard, une blonde aux yeux noyés, avec un air de « craitive colombe », cherche à la supplanter dans le cœur de Victor et dans son rôle de secrétaire, moyen sûr d'accroître son pouvoir auprès du Maître.

Sitôt qu'elle a connaissance des projets de son amant, Léonie Biard se démène. Prétextant, à tort ou à raison, la prochaine entrée de sa fille dans l'un des deux couvents parisiens de l'Institut du Saint-Sacrement, elle accumule copies et renseignements. Elle va rue du Temple, où, dans l'hôtel du grand prieur de France, la princesse Adélaïde

1. Mss., nouv. acq. fr. 24744, feuillets 709-712 quater.

de Bourbon, dernière des Condé, a fondé un monastère auquel est adjoint un pensionnat de jeunes filles. Elle se rend rue Neuve-Sainte-Genève, après avoir recueilli les souvenirs de sa tante Marie-Hyacinthe d'Orémieulx, ancienne pensionnaire des bénédictines qu'elle-même, vers l'âge de trois ans, était allée voir au couvent. Elle se fait recevoir par la prieure, mère Sainte-Anastasie, lui extorque mille détails. Elle examine les lieux — tout au moins ce qu'on lui en laisse voir. Elle fait un croquis du parloir et du jardin.

Subjugué, Hugo décide d'opérer la substitution. Le couvent de la rue Neuve-Sainte-Genève, autrement distingué que celui des Madelonnettes, correspond exactement à ce qu'il souhaite pour l'éducation de Cosette. Les manuscrits de Juliette ne serviront qu'à fournir quelques détails piquants.

La belle informatrice ne s'arrête pas en si bonne voie. Elle va jusqu'à rechercher et copier de son écriture tranquille, qui contraste tant avec celle de Juliette, un grand nombre de fragments des *Mémoires d'un forban philosophe*, œuvre anonyme dans laquelle Victor Hugo puisera de larges extraits pour *Les Misérables*, tels les passages sur l'argot ou sur la carte d'espion de Javert.

On ne sait ce qu'il faut admirer le plus en Hugo : le génie, l'art d'utiliser les compétences ou bien l'habileté avec laquelle il compile les renseignements des deux rivales, la brune et la blonde, pour ne livrer qu'une pensionnaire à la postérité.

1861. Bien des événements ont bouleversé la vie de Juliette. Des royautes ont chu. Des barricades se sont dressées. Les vieux amants ont fui à Guernesey. *Les Misérables* se sont mués en *Misérables* et le prieuré bénédictin de la rue Neuve-Sainte-Genève, si exactement

décrit, s'est transformé, pour des raisons assez obscures, en un couvent de fantaisie. Le roman est achevé en exil. A la date du 25 janvier 1862, Hugo affirme en tête du Livre Sixième :

Texte non modifié, tel que je l'ai écrit dans la réalité absolue. Aujourd'hui, vu le régime et les tracasseries possibles, j'ai dû dépayser le couvent, en changer le nom et le transporter imaginairement quartier Saint-Antoine¹.

Comme Jean Valjean est alors poursuivi par Javert et ses mouchards à quelques pas du pont d'Austerlitz, pour-quoi ne pas situer le couvent près du quai de la Râpée, en un lieu dit « le Petit-Picpus » ?

Un mois plus tard, le 5 mars, Hugo écrit à nouveau à son éditeur André Lacroix qui désire raccourcir le texte :

Il faut ôter tout prétexte de crierie aux communautés qui existent. Les pages qui établissent la différence entre le Petit-Picpus et les Dames de l'Adoration perpétuelle sont donc absolument nécessaires².

Ainsi, par le caprice de l'auteur, les bénédictines du Saint-Sacrement se muent en un ordre imaginaire de « bernardines bénédictines » qui prient et élèvent des jeunes filles dans le non moins imaginaire couvent du Petit-Picpus (par sa situation même, ce couvent ne peut se confondre avec l'un de ceux qui foisonnent le long de la rue de Picpus).

Pour faire plaisir à Juliette qui n'avait pas éventé la supercherie, il y eut quelques autres remaniements de

1. Bibl. nat., Mss., n. a. fr. 13379, fol. 753, note marginale.

2. Publié par Gustave SIMON : *Les Misérables* ; dans *La Revue*, vol. LXXX, 1909.

faible importance. Un seul vaut d'être cité : tandis que mère Sainte-Mechtilde à l'admirable voix (Mlle Garçon dans *Les Misères* et dans la relation de Mme Biard) prenait le nom de Gauvain, Mère des Anges (Mlle Dieudé) faisait place à Mlle Drouet dans la version définitive des *Misérables*. Il y avait beau temps que la belle Léonie Biard s'était diluée aux souvenirs.

Finis les robes déchirées aux ronces, les souliers abandonnés près de l'étang où dorment les nénuphars. Finies les heures de classe dans l'air tavelé de sel, à quelques lieues du petit port breton. Notre sauvageonne est à présent vêtue d'un uniforme « bleu dans la semaine, et de serge bleue le dimanche, avec fichu, bonnet et voile de mousseline blanche¹ ».

Les dames de Saint-Michel sont, depuis 1806, propriétaires du vaste domaine qu'occupaient, avant la Révolution, les visitandines de la rue Saint-Jacques, éducatrices de Mme de Sévigné. On se demande quelles senteurs émanant des troènes favorisèrent ainsi l'éclosion de nos deux plus célèbres épistolières.

Le jardin est immense. Les bâtiments innombrables. Aussi, malgré le grand nombre de religieuses et de pensionnaires, reste-t-il une maison inoccupée au fond du parc. Cela fait l'affaire des dames de Sainte-Madeleine qui la louent et s'y installent en attendant que soit achevé leur nouveau couvent.

Entrons-y avec Julienne :

[La] maison composée d'un rez-de-chaussée et de deux étages seulement avait vue sur le jardin, le derrière qui était situé sur la rue des Postes était aveuglé par des persiennes qui ne s'ouvraient

1. Bibl. nat., Mss., n. a. fr. 24744.

jamais. La maison faisait l'angle de la rue d'Ulm et de la rue des Postes et était séparée de cette dernière par une petite cour servant de buanderie et à tous les usages domestiques... Les classes et les habitations des religieuses étaient au premier, le dortoir, la lingerie et l'infirmier au second, la chapelle, le réfectoire et la cuisine étaient au rez-de-chaussée¹.

La vie s'y déroule comme dans la plupart des pensionnats de l'époque : réveils matinaux — quatre heures en été, cinq en hiver — dans des dortoirs remplis de punaises, longues stations à la chapelle avec un estomac qui crie famine, repas « revêches », instruction « des plus primaires ». Seule la promiscuité des filles repenties apporte un élément original. L'enfant a vite fait de distinguer parmi les dominos des professes, des novices et des postulantes, les robes de serge brune que cache un tablier de cotonnade bleue, et le serre-tête blanc à gros plis :

On les voyait à la messe et aux offices quoiqu'elles fussent derrière les deux communautés et à une assez grande distance. Elles arrivaient les dernières et sortaient les premières. On les rencontrait aussi en allant au parloir. Elles étaient employées aux travaux les plus grossiers, les plus rudes et les plus vils de la communauté : porter des charges de bois, laver la lessive, récurer, mettre le vin en bouteilles, nettoyer les égouts et les conduits d'eaux ménagères du couvent. Elles n'étaient jamais seules, on les rencontrait par groupes de trois, quatre, cinq et plus quelquefois, sous la direction d'une ou deux et davantage de religieuses professes, à peu près comme les escouades de galériens de la *fatigue* sous la surveillance des gardes-chiourme. Quelquefois, un manche de nerf de bœuf apparaissait sous le bras d'une religieuse².

Pour la communauté, le repentir avait du bon.
Il est une chose à laquelle la jeune Bretonne ne s'habi-

1. Mss., n. a. fr., 24744.
2. Mss., n. a. fr., 24744.

tuera jamais : la nourriture. Pourquoi, au lieu de repas simples et bons, ces poissons « peu frais », ces pommes de terre aigres et ces fruits avariés ? Le tout pris dans une atmosphère capable de couper l'appétit à de robustes estomacs d'enfants. Julienne en garde un tel souvenir que, par deux fois, et en des termes à peu près identiques, elle décrit le réfectoire du couvent :

Le réfectoire était au rez-de-chaussée, les tables tout autour, les bancs de chaque côté. Pas de nappe ni de toile cirée. Une assiette en faïence brune, une timbale et un couvert en étain, un couteau. De distance en distance était placée une petite terrine en terre vernie appelée *rond d'eau*. C'est là-dedans que chaque élève jetait l'eau qui avait servi à laver sa timbale et son couvert qu'elle remettait ensuite dans sa serviette. De cinq en cinq pensionnaires, il y avait une de ces terrines, et quand par hasard on y jetait quelques débris hideux, des peaux grasses, des œufs pas fraîches, des pommes de terre aigres, des haricots surs ou du fromage véreux, la religieuse de semaine le repêchait et le faisait manger aux cinq élèves attachées au rond d'eau... Pendant les deux repas du réfectoire on lisait, à midi l'*Imitation de Jésus-Christ*, le soir la *Vie des Saints* dans de grands volumes in-folio posés sur un grand pupitre tournant. L'élève de semaine de lecture dinait après les autres et avait toujours un peu meilleure part¹.

Autre hantise : les punitions, dont certaines sont si offensantes et antihygiéniques que Victor Hugo ne craint pas de les signaler dans *Les Misérables*, bien que ces procédés n'aient jamais été en vigueur au monastère de la rue Neuve-Sainte-Geneviève. Voici ce qu'en dit Juliette :

Les punitions consistaient en pain sec aux repas, en privations de récréation, en croix faites sur le plancher avec la langue quand on avait parlé pendant les heures de silence. Il fallait que les

1. Manuscrit de Juliette Drouet ; Bibl. nat., n. a. fr. 24744, feuillets 711-711 bis.

croix fussent marquées par la salive par terre et quelquefois on vous en imposait jusqu'à cinquante et soixante, mais toujours on avait des boutons. Ce qui n'empêchait pas les pauvres petites filles de recommencer la même faute dans le moment même. Les autres punitions étaient le cachot et la verge¹...

Heureusement, il y a des compensations. En premier lieu, le jardin. Presque un parc. Avec de grands tilleuls au feuillage épais entre lequel coulent des rayons de soleil, et des peupliers qui, le long de la rue d'Ulm, frémissent à la moindre brise. Au milieu, sur un tertre, on a érigé un calvaire que protège de la pluie un petit pignon : but permis, but idéal pour des courses sans fin. Quelle joie de se ruer jusqu'au bassin, d'en revenir, de haleter, d'attendre la compagne qui vous cherche, de l'éviter en se sauvant avec des piailllements d'oiselle, de repartir sans cesse, tout le temps que dure la récréation ! Alors, la fille de la lande et des vagues se retrouve presque dans son élément. A tel point qu'un jour elle se démet la rotule gauche, ce qui lui vaut trois semaines d'infirmierie et la visite d'un homme. Julienne n'est pas autrement émue.

« Le médecin, écrit-elle, était vieux et laid. » Avis péremptoire. Mais la religieuse infirmière, mère de la Nativité, rabat pudiquement son voile sur ses yeux et abaisse sur ses mains les grandes manches de sa robe.

Sitôt guérie, Julienne retrouve son cher jardin où les fruits achèvent de mûrir. Compléter, par une pomme verte ou bien une poire tombée, un ordinaire insuffisant est, à la saison, la préoccupation majeure des fillettes. Le moindre prétexte est bon pour passer auprès des quinconces fruitiers sans se faire remarquer : envie subite d'une dizaine de chapelet supplémentaire à la chapelle Saint-

1. Manuscrit de Juliette Drouet, feuillets 711-711 bis.

Michel, commissions en direction du parloir ou des bâtiments de l'autre couvent. Si la permission est accordée, on se dépêche et, qu'il pleuve ou qu'il vente, on se jette derrière les massifs qui séparent les arbres convoités des allées. La délicieuse angoisse que de tâter, à travers l'étoffe du tablier, le larcin qu'on cachera sous l'oreiller en montant déposer le voile avant souper, et qu'on mangera « dans les commodités ou le soir dans son lit¹ ». Tant pis si l'on est prise ! Ventre affamé n'a pas souvenance des coups de verge.

Pour un esprit de treize ans qu'on emprisonne de laudes à matines, le moindre bruit du dehors est un événement. Un jour, un air de flûte escalade les murs du couvent. Julienne reconnaît une mélodie qu'elle a entendue autrefois en Bretagne : « Ma Zétulbé, viens régner sur mon âme. » Malgré la rareté du fait, elle n'y aurait sans doute plus songé si le musicien n'avait recommencé son concert le lendemain et les jours suivants. L'émoi s'empare de l'enfant. Serait-ce un beau jeune homme amoureux de l'une des pensionnaires et désireux de le lui faire savoir ? Il faut qu'elle le voie. Elle grimpe au second étage, s'enferme dans les commodités et s'accroche comme elle peut pour atteindre le jour de souffrance. Hélas ! Il est impossible de distinguer l'âge ou la figure du musicien. Désormais, chaque fois qu'elle entend la flûte, Julienne se sauve et monte rêver. Elle avouera : « J'ai même été jusqu'à agiter mon mouchoir en pure perte... »

L'histoire plut beaucoup à Hugo qui, dans *Les Misérables*, l'inséra au chapitre « Distractions² ». Seulement, l'amoureux des antithèses voulait une fin :

1. Manuscrit de Juliette ; Bibl. nat., n. a. fr. 24744, feuillets 709 ter, 710.

2. Victor Hugo : *Les Misérables*, II, Livre VI, chap. v.

Elles (les pensionnaires) trouvèrent le moyen de grimper sur un toit et s'y risquèrent, et réussirent enfin à voir « le jeune homme ». C'était un vieux gentilhomme émigré, aveugle et ruiné, qui jouait de la flûte dans son grenier pour se désennuyer¹.

Malgré tout, les années passent vite. Julienne vient d'avoir seize ans. A l'approche de l'Assomption, elle s'active comme les autres pensionnaires aux préparatifs de la fête de mère supérieure. Devoirs calligraphiés sur papier de luxe et ornés de rubans ou de dessins, menus ouvrages que l'on offre accompagnés de refrains appropriés, charades, pièce finale... Cette fièvre des répétitions, toutes les jeunes filles élevées chez des religieuses la connaissent encore.

Pourtant, deux choses tracassent Julienne : sa robe noire et son petit capuchon de soie noire, Louis XV, par-dessus un béguin blanc. Apparemment, elle n'a pas choisi de gaieté de cœur l'habit de postulante. Aussi, quand vient son tour de débiter le couplet de circonstance qui contient, entre autres, cet édifiant refrain :

Hélas ! ma mère, accordez-moi la grâce
De ne plus voir cette terre d'impénitence¹...

tandis que ses compagnes reprennent en chœur, elle se met à sangloter. Sainte émotion ?

On en doute lorsque, quelques semaines plus tard, M. de Quélen, qui n'est alors que coadjuteur, arrive au couvent pour sa visite annuelle. A cette occasion, le parquet reluit comme un sou neuf, et les fleurs que l'on a disposées à profusion sous tous les saints de plâtre embauvent à donner le vertige.

Après une entrée solennelle, le prélat s'installe dans le

1. Manuscrit de Juliette ; Bibl. nat., n. a. fr., 24744, feuillets 711-712.

grand fauteuil qui trône au centre du salon de mère supérieure. A ses pieds, on a placé un coussin de tapisserie « sur lequel tour à tour viennent se mettre à genoux pendant quelques minutes les professes, les novices, les postulantes et les plus grandes pensionnaires des deux couvents¹ ».

Arrive le tour de Julienne qui tremble d'émotion. Le prélat la fait agenouiller, puis il considère en silence cette adolescente que l'habit noir ne parvient pas à enlaidir ; le corps reste svelte sous l'étoffe grossière, la peau a une transparence nacrée et les yeux, agrandis par la crainte, fixent le sol d'un regard à la fois pathétique et doux. De toute sa personne se dégage une impression de jeunesse et de féminité. Enfin, prenant les mains de la jeune fille dans la sienne, et relevant de l'autre le petit menton obstinément baissé, M. de Quélen se décide :

« Mon enfant, regardez-moi... Il ne faut pas trembler comme cela. Je vous fais donc si peur ? Je suis là, au contraire, pour vous écouter. Voyons, qu'avez-vous à me dire ? Rien ? Je ne le crois pas... »

Puis, devant le mutisme de Julienne :

« Alors, c'est moi qui vais poser les questions. Êtes-vous heureuse au couvent ? »

Le hochement de tête n'a rien de convaincant. Mais le coadjuteur en a vu d'autres. Il enchaîne :

« Attendez-vous avec impatience le moment de votre noviciat ? »

Cette fois, un torrent de larmes lui répond.

« Allons, ma petite enfant, calmez-vous... Pourquoi ces pleurs ? Dites-moi : vous ne voulez pas devenir religieuse ? »

1. Manuscrit de Juliette ; Bibl. nat., n. a. fr., 24744, feuillets 712 et suivants.

Le capuchon noir dodeline de droite et de gauche dans un accompagnement de hoquets.

« Oh ! non, monseigneur, parvient à articuler Julienne, c'est contre mon gré... Je n'ai pas la vocation... Le couvent me fait horreur... »

Et la jeune fille ne tarit plus. Devant cet homme compréhensif qui la presse de questions, a-t-elle été jusqu'à révéler le vœu qu'elle formule depuis des mois au fond de son cœur, « devenir la compagne passionnée d'un honnête homme » ? C'est possible. En tout cas, le coadjuteur, attendri et amusé, ne conserve plus aucun doute : cette jolie fille n'a pas le moindre désir de prier et de se mortifier à longueur de temps. Tout son être le crie. Mais que va-t-elle devenir, sans fortune, avec ce minois prometteur et ce tempérament ardent ? Tant de pièges sont tendus par le monde aux êtes innocents !...

Les grands yeux bruns ne le quittent pas. Tant pis ! Dieu y pourvoira. D'abord, rassurer cette enfant.

« Relevez-vous, Julienne, ordonne M. de Quélen. Avez-vous confiance en moi ? Oui ? Alors, je vais vous faire une promesse : vous ne serez jamais religieuse contre votre gré. A présent, ai-je droit à un sourire ? »

Et, devant l'émotion qu'il sent croître, le prélat ajoute :

« Adieu, mon enfant. Je vous bénis. Maintenant, partez vite ! »

La jeune fille ne se le fit pas répéter. Quinze jours après l'entrevue avec M. de Quélen — et non pas le lendemain comme on l'a souvent écrit — Julienne Gauvain, quittait pour toujours le couvent.

III

LE MODÈLE

DEPUIS sa sortie de couvent jusqu'à ce qu'on la retrouve modèle chez Pradier, nous ne savons rien de Julienne. Vit-elle à Paris chez la parente qu'évoque Arsène Houssaye ? Retourne-t-elle à Camaret ?

Dans *La Prisonnière d'Olympio*, René Masson raconte que le sculpteur a rencontré la jeune fille en Bretagne, un jour que celle-ci « pétrissait la glaise et la façonnait en effigies¹ », et qu'après l'avoir complimentée il lui a proposé de l'emmenner.

C'est peu vraisemblable. L'oncle Drouet a beau montrer une humeur vagabonde, tout laisse présumer qu'il jouit, en famille, de sa retraite à Paris, qu'il y exerce peut-être à nouveau son ancien métier d'imprimeur. Une chose est sûre : quand, le 22 mars 1830, il commence lettres et démarches pour être admis aux Invalides, il habite — lui-même l'écrit — 41 bis, rue Saint-Denis².

Toujours est-il que, dans le courant de l'hiver 1825,

1. René MASSON : *La Prisonnière d'Olympio*, p. 74 (Paris, R. Laffont, 1959.)
2. Service historique de l'Armée, dossier n° 64377 (R.-H. Drouet).

Juliette Gauvain — qui, sans doute, se fait déjà appeler Juliette Drouet — est à nouveau Parisienne, et évolue au 3 de la rue de l'Abbaye, parmi les bas-reliefs poudreux, les satyres et les nymphes qui encomrent l'atelier de Pradier.

Né à Genève de parents huguenots originaires de Saint-Ambroix, petite ville du Gard, et réfugiés en Suisse, le sculpteur se fait appeler James, ce qui n'a rien d'helvétique. En réalité, il se prénomme Jean-Jacques : ingénieuse façon qu'a trouvée une mère de perpétuer dans l'un de ses fils l'amour fanatique qu'elle porte à Rousseau et à ses idées.

Sa famille souhaitait qu'il devint graveur en médailles, comme son frère aîné. Mais sur le conseil de Vivant Denon, surintendant des Beaux-Arts depuis le Consulat, James quitte à dix-sept ans les bancs de l'École municipale de dessin de Genève et entre comme élève dans l'atelier du statuaire Lemot, à Paris.

Ses progrès sont étonnants. En 1813, il obtient le premier grand prix de Rome de sculpture et part pour la Ville éternelle. Il y reste cinq ans, pensionnaire de l'Académie de France, en même temps que David d'Angers. Les deux hommes ne sympathisent guère. Tout les éloigne l'un de l'autre, à commencer par leur conception de l'art. David veut exprimer l'âme. Pradier ne rêve que copie des Anciens, que volupté dans sa vie comme dans ses œuvres. Il excellera si bien à rendre Vénus plutôt que Minerve qu'il héritera plus tard du surnom de « dernier païen ». Dans la vie, le duel incessant des deux sculpteurs se manifeste de bien mesquine façon :

J'habitais alors — raconte Gigoux, qui fut un portraitiste coté — au palais de l'Abbaye, au premier étage, et j'avais Pradier pour voisin au rez-de-chaussée. Or David, en allant à l'Institut,

passait me voir tous les samedis. Pradier le guettait et, dès qu'il le voyait poindre, il s'adossait contre le montant de la porte en étendant les jambes et en affectant d'arranger quelque statuette. David montait le perron, mais une fois en haut, pour entrer, il fallait enjamber Pradier.

Il est vrai que David avait sa vengeance toute prête. C'était le contraire d'un salut. Il regardait fièrement Pradier, puis, d'un grand coup de poing, il enfonçait son chapeau sur sa tête¹.

On a beaucoup décrié Pradier. Pourtant, « il savait copier la nature mieux que personne... C'était aussi un travailleur infatigable et nul ne travaillait plus facilement. Il était tous les jours dans son atelier de dix heures à six heures, et souvent le soir, après diner, il fouillait encore quelque ravissant camée dans une agate ou dans un coquillage²... »

Malgré un incessant besoin d'argent, il savait se montrer généreux. « Terminait-il une de ces choses délicieuses sur laquelle il avait longuement rêvé et recevait-il la visite d'un ami ? Aussitôt il la lui offrait et n'y pensait plus³. »

Mais sa vie privée n'était pas un exemple : il adorait trop le corps de la femme. Il se sentait, disait-il, rempli d'émotion quand il voyait « la tendresse avec laquelle la nature tourne et arrondit ses sujets ». Admiration qui le poussait parfois à des accès de fureur, comme celui que conte Louis Avennier.

Un jour, Alphonse Karr est en train de bouquiner sur les quais. Un passant lui tape sur l'épaule : c'est Pradier.

« Je vais vous montrer, dit-il, un des plus jolis modèles que j'aie rencontrés dans ma vie. »

Et les deux hommes se rendent bras dessus bras dessous

1. J.-F. GIGOUX : *Causeries sur les artistes de mon temps*, p. 86. (Paris, Calmann-Lévy, 1885.)

2. J.-F. GIGOUX : *Causeries sur les artistes de mon temps*.

3. *Ibid.*

à l'Institut, où quelques caves servent d'ateliers à des sculpteurs privilégiés. Une fille splendide attendait le maître. Dès qu'elle l'aperçoit, elle part se dévêtir derrière les plâtres, revient, prend la pose et, tandis que Karr s'extasie devant le corps magnifique, Pradier commence à sculpter.

Soudain, il s'arrête, reste un instant pétrifié, puis s'approche de la fille et part dans une de ces fureurs dont il a le secret :

« Ah ! coquine, ah ! gueuse, ah !... »

Et, devant Karr médusé, il hurle :

« Ça corrige cette beauté, ça veut être mince, ça veut tenir dans les dix doigts, ça met des corsets, ça flétrit, ça déshonore son corps, et pourquoi ? Pour aller dans les bastringues, pour plaire à des souteneurs... »

Puis, saisissant à poignée les vêtements de la fille :

« Habille-toi et va-t'en, jette-t-il hors d'haleine. Ne reviens plus ; je ne veux plus te voir. Va-t'en ! »

Rien, pas même l'intercession de Karr, ne le fit revenir sur sa décision¹.

Au Salon de 1824, il expose une Psyché qui, par sa grâce et le drapé qui ne voile... que les jambes, déchaîne l'enthousiasme. Mais les pudibonds s'indignent. Ne dit-on pas que le modèle est une patricienne romaine ? Jusqu'où poussera-t-on le dévergondage !

A ce point amoureux de la plastique féminine, Pradier, entre deux coups de ciseau, collectionne les aventures. Modèles, femmes du monde et du demi-monde se succèdent dans l'atelier qui, à l'ombre de Saint-Germain-des-Prés, garde un charme et un calme de province. Sont-elles

1. LOUIS AVENNIER : *J.-J. Pradier, statuaire*, p. 10. (Genève, 1922.)

attirées par la prestance de l'homme, par sa façon de ou par son originalité ?

Car le sculpteur s'habille comme personne. Il porte tout le temps « une large tunique de velours de grenat dont les plis, ouverts sur la poitrine, laissent échapper des flots de dentelles ; ses jambes sont serrées dans un maillot gris perle à bandes d'or, bien collant pour mouler les formes ; ses bottes molles, son large chapeau de feutre, ses cheveux longs et flottants, sa moustache à la Louis XIII complètent son aspect de mousquetaire de mélodrame. L'illusion devient complète quand il se drape, comme un acteur, dans un grand manteau de couleur claire¹. »

Juliette, comme on l'a prétendu, est-elle d'abord l'élève du maître ? C'est peu probable. Si les dessins qu'elle exécutera d'ici quelques années au bas de ses « gribouillis » sont amusants, spirituels comme sa personne, ils ne révèlent pas de don affirmé pour les arts graphiques ; et quand Hugo façonnera le bois, peindra des aquarelles, des paravents ou des cadres, elle ne l'aidera pas davantage.

Plus vraisemblablement, c'est en tant que modèle qu'elle s'installe chez Pradier. Bientôt le sculpteur accumule d'elle esquisses et croquis. (Au musée de Genève, on admire encore des maquettes de cette époque.) Elle pose pour les Trois Grâces que l'on peut voir au musée de Versailles, et pour nombre de groupes érotiques dont des réductions en plâtre sont colportées par de petits Italiens qui les vendent à bon marché dans toutes les capitales d'Europe. Victor Hugo ne possédera-t-il pas une figure d'ivoire exécutée par Pradier et où sa jeune maîtresse se montre « très au naturel » ?

Quand on connaît l'éducation qu'a reçue Juliette et tous

1. JULES SALMSON : *Entre deux coups de ciseau*, chap. XXVIII, p. 188. (Genève, 1892.)

les principes de pudibonderie que mettent des religieuses dans le crâne d'une enfant, quand on sait l'élévation morale qu'elle montrera après sa rencontre avec Hugo, on se demande ce qui l'a décidée à poser nue. Le métier n'est certes pas répréhensible, mais on peut croire que les mères vocales, habituées à ne jamais se dévêtir, même pour se laver, ne l'évoquent pas devant les jeunes oreilles qui leur étaient confiées. Lui a-t-il paru naturel de poser les « ensembles » pour gagner sa vie ? A-t-elle cédé à une contrainte ? Ou encore, face à ce corps parfait, Pradier, qui était un virtuose de la rhétorique, a-t-il présenté la chose comme un devoir à l'égard de l'Art ?

La jeune fille pose aussi pour des statues académiques. Les Parisiens qui flânent place de la Concorde peuvent admirer ses traits réguliers sous la couronne de la ville de Strasbourg. La plupart des biographes ont cru à une légende. Ce n'est pas, disaient-ils, parce que les statues de Lille et de Strasbourg ont été exécutées par Pradier qu'il faut voir Juliette sous les traits de l'une ou de l'autre.

Or, celle-ci déclare, dans une lettre à Hugo datée du 5 septembre 1870 : « C'est moi qui triomphe puisqu'on illumine ma statue (la ville de Strasbourg), qu'on la pavoise et qu'on la couvre de fleurs¹. » Comme la parenthèse est de la même main que le restant de la phrase, la question se trouve tranchée.

Ce corps « fatal présent des dieux », ces cheveux noirs tordus en tresse sur un front lisse, ces yeux bruns et rieurs ne tardent pas à enflammer l'homme après l'artiste et, tout naturellement, le modèle passe au rang de maîtresse.

1. Lettre ayant appartenu à M. Gérard de Berny, et citée par Paul SOUCHON dans *La Servitude amoureuse de Juliette Drouet*, p. 27. (Paris, Albin Michel, 1943.)

Juliette est-elle vraiment séduite ? Éprouve-t-elle un attachement qu'elle prend pour de l'amour ? Sans doute. Elle admire le maître qu'on encense devant elle à longueur de journée, elle est fière de vivre dans son ombre, elle le trouve spirituel, prestigieux. Quelle adolescente, face à la révélation du plaisir et dans une atmosphère de fête continuelle, ne se sentirait pas heureuse ?

Car il vient beaucoup de monde au 3, rue de l'Abbaye. On y bavarde. On s'y amuse. Deux fois par semaine, l'atelier s'emplit d'une foule d'artistes, de bohèmes, d'actrices en renom et de gens du monde. Il y a les habitués : Auber, Adam, Nadar, M. Guillaume, un riche mécène, et tous ceux qui, une fois par hasard, viennent en curieux, attirés par un ami. On admire les dernières sculptures. On se presse derrière le maître, qui, son costume à demi caché sous une ample djellaba, travaille devant ses invités, se recule, cligne de l'œil, retouche d'un pouce expert tout en commentant ses œuvres de sa belle voix grave. Dans tous les recoins, derrière toutes les selles, on caquette, on se frôle, on complimente Juliette, on rit.

Quand il ne reste que des intimes, James abandonne masse et ciseaux et va chercher sa guitare qui ne quitte jamais l'encoignure près de la petite porte. Les conversations meurent tandis qu'il chante les romances qu'il a composées les jours précédents, à ses moments de détente. Sa voix est juste, profonde. Le soir tombe. Un à un, les derniers invités s'éclipsent. Les frondaisons de la cour abbatiale accompagnent en sourdine, semblables à de longues vagues léchant les rochers. Dans le ciel bleu qui tourne au violine, les statues blanches prennent la teinte des sables au couchant...

D'autres fois, pour varier les distractions, une belle

jeune femme se met au piano et joue des airs à la mode tandis que James brandit un fleuret.

« Il faut battre son frère pendant qu'il a chaud », jette-t-il à l'ami qu'il a choisi pour adversaire. Ou bien il fait mine de se fâcher : « Ah ! traître ! ah ! gredin ! on n'est jamais trahi que par les chiens ¹ ! »

Ses calembours sont célèbres. Les visiteurs partiraient déçus s'ils n'en entendaient pas. Cela fait partie du personnage.

Il arrive que d'autres sculpteurs, voire des peintres, demandent à Juliette de poser pour eux. Pourquoi refuserait-elle ?

A la maison de Victor Hugo, place des Vosges, on admire encore le portrait que fit d'elle Champmartin. Visage rose de jeunesse, petite bouche ébauchant un sourire, yeux noirs rêvant sous une toque d'où descendent des boucles brunes sur un cou laitoux : le modèle eût tenté Renoir.

Très vite, Juliette doit se rendre à l'évidence : elle est enceinte. Songe-t-elle un moment à se faire épouser ? Pradier lui propose-t-il de régulariser ? Certainement pas. Quoique épris de cette fraîche et spirituelle enfant, si différente des autres, il ne pense qu'au beau parti qui lui permettra d'accéder aux plus hautes charges officielles. Il a déjà un nom. Il lui faut l'argent. Or il est criblé de dettes. De plus, comment être accepté par les nobles confrères de l'Institut si l'on se présente au bras d'un ex-modèle de petite naissance ? Femmes qu'on épouse et femmes avec qui on couche : Pradier, comme beaucoup, en est à cette distinction bourgeoise.

Disons tout de suite que le calcul ne lui porte pas

1. Jules SALMSON : *Entre deux coups de ciseau*, p. 190.

chance : son épouse lui donna trois enfants et le trompa copieusement avant de disparaître.

Juliette ignore les sentiments du sculpteur qui, sans doute, la berce d'espoir. Elle est heureuse. Elle est la reine de l'atelier. Le 12 novembre 1826, elle met au monde une fille. Les registres de l'état civil ont disparu au moment de la Commune, mais les archives paroissiales demeuurent. Celles de Saint-Germain-des-Prés (que personne, jusqu'ici, n'a eu l'idée de consulter) attestent le baptême de Claire Gauvain :

Le 14 novembre 1826, a été baptisée Marie Sophie Claire, née le 12 dudit, fille de Julienne Joséphine Gauvain, âgée de vingt ans, née à Brest, demeurant aujourd'hui à Paris, rue Furstenberg, n° 9.

Le parrain Jean Charles Marie Lalund de Férol, rue de la Chaussée d'Antin, n° 20.

La marraine Sophie Octavie Adeline du Ader, chaussée d'Antin, n° 23¹.

Pradier, qui songe de plus en plus à écarter la mère, sent monter en lui l'amour paternel. Le joli groupe que devait former cette jeune mère de vingt ans allaitant son bébé tandis que, tout à côté, le mousquetaire attendri, s'essayant à une berceuse, pinçait doucement les cordes de sa guitare !

Hélas ! Les tableaux à la Greuze n'ont jamais la vie longue. Au début de l'année suivante, Pradier entre à l'Institut, au siège de son ancien maître Lemot. Élection qui ne va pas sans mal. Outre les démarches et les visites indispensables, il distribue des ritournelles pour se ménager des voix.

1. Archives paroissiales de Saint-Germain-des-Prés, 2^e registre de 1826, p. 46, n° 147.

Je me rappelle — raconte Étex, qui fut l'un de ses premiers élèves — la romance qu'il avait composée et imprimée tout exprès, et dont il était à la fois l'auteur pour les paroles, la musique et l'en-tête lithographié. Il la portait aux membres de l'Institut qui avaient des femmes ou des filles qui savaient toucher quelque peu du piano. Nous avons vu l'exemplaire qu'il remit à M. Bosio, pour sa fille¹.

Dans l'esprit de Pradier, la séparation est décidée. Mais comment présenter les choses ? Tout d'abord, sous prétexte d'air pur, il met Claire en nourrice à Vert, près de Mantes, chez des campagnards : les époux Dupuis.

Maintenant, au tour de Juliette. Cela ne dut pas être difficile. L'âge venait. Se contenter de servir de modèle n'était pas une situation. Elle possédait une jolie voix, son corps « n'avait pas de défauts », la pureté de ses traits fascinait : trop d'atouts pour passer à côté d'une carrière de comédienne, carrière qui, en outre, relèverait sa condition. Un peu de travail et d'énergie par là-dessus. En faut-il davantage pour rivaliser avec les actrices les plus célèbres ?

1. A. ÉTEX : *James Pradier*, p. 28.

IV

L'ACTRICE

FACILEMENT convaincue et munie de recommandations, Juliette part pour Bruxelles dans le courant de 1828. La distance est assez grande, Pradier n'aura pas à redouter quelques-uns des coups de tête auxquels sa maîtresse l'a habitué. Et, comme décidément il pense à tout, il l'a nantie d'une « mère » : Mme Giraudier, qui garantira sa respectabilité. D'ailleurs, chaque fois qu'il lui écrit — et il a la plume féconde — il adresse le courrier à « Madame Giraudier, pour sa fille Juliette ».

Malgré l'absence de faits précis, on imagine ces débuts dans l'art dramatique. Ils durent ressembler à ceux de Marie Dorval, actrice précoce, ou de Marceline Desbordes-Valmore, qui, d'abord comédienne et mourant de faim, reçut, sur une demande d'acompte, un soufflet accompagné de ces mots :

« A votre âge, on n'a pas besoin d'acompte¹ ! »

Que les jours lointains du couvent devaient sembler

1. Louis GUIMBAUD : *Juliette Drouet avant Victor Hugo* (*Europe*, 1952, fév.-mars, p. 55).

heureux ! Loin de sa fille qu'elle adore, loin de l'atelier où les jours s'écoulaient dans l'insouciance, à peine majeure, comment Juliette ne se tournerait-elle pas vers celui qui, par une correspondance régulière, continue de s'intéresser à son avenir ? Il y a bien les Drouet... Mais la tante Françoise, de plus en plus « dévote », semble ne plus voir sa nièce depuis la naissance de Claire. Quant à l'oncle il se fait vieux. Séparé de sa femme — ou tout au moins désireux de s'en séparer —, il sollicite d'être admis aux Invalides où il se propose de « finir ses jours avec ses vieux compagnons d'armes¹ ». Pradier est le seul être au monde qui se préoccupe d'elle.

Bientôt, pourtant, elle se trouve complètement démunie. Plus d'argent. Pas le moindre emploi. La solitude au milieu d'une faune théâtrale que tenaille l'intérêt. Une nourriture insuffisante en attendant la faim... Le désespoir s'empare de la « belle Julie ». Dans une lettre qu'elle adresse à Pradier, elle se laisse aller à des reproches, puis, trop fière pour quémander ouvertement des subsides, elle l'avertit qu'elle vient d'engager tout ce qu'elle possède au mont-de-piété, « le seul engagement que mes talents m'aient procuré² », ce qui plaide autant en faveur de son heureux caractère que de sa vivacité d'esprit.

En guise de mandat, le sculpteur se déclare à son tour « *poco fortunato* » et lui expédie un livre de romances qu'il vient d'illustrer.

Elle a l'attachement tenace. Des admirateurs tournent autour d'une aussi tendre proie. Elle prend alors la plume

1. Service historique de l'Armée : dossier n° 64377 (lettre de R.-H. Drouet à Son Excellence le ministre secrétaire d'État au département de la Guerre).

2. Cf. Louis BARTHOU : *Les Amours d'un Poète*, p. 125. (Paris, Louis Conard, 1919.)

et demande conseil à Pradier. Faut-il voir là une ruse féminine destinée à piquer au vif un adversaire du matrimonium ? C'est peu probable. Elle agit sans coquetterie ni calcul — elle a compris qu'il ne l'épousera pas. Simple-ment, elle lui raconte tout. Et Pradier de répondre : « Tu me promets que tu vas faire ton possible pour mériter l'attachement qu'on a pour toi. Tu fais bien¹... »

Phrases que l'on peut interpréter comme on l'entend, selon le degré d'ingénuité où l'on se trouve. C'est ce qu'escompte le sculpteur, habile dans l'art d'esquiver toute prise de position. Phrases qui montrent aussi que l'homme qui les écrivait « n'était pas doué des qualités éminemment morales qui font l'homme supérieur² ».

Beaucoup plus tard, parlant de sa vie passée, Juliette écrira : « J'avais l'intime conviction que l'usage que j'en faisais était honorable³. »

Rien d'étonnant avec un tel précepteur !

Dotée de la bénédiction de Pradier, sachant aussi que c'est le seul moyen de ne pas mourir de faim, Juliette suit le premier amant qui s'offre.

Bartolomeo Pinelli est graveur, comme Pradier à ses débuts. Il a vingt-cinq ans de plus qu'elle, mais il paraît très jeune tant il prend soin de sa personne. Il a de la prestance, des traits réguliers, il s'habille avec élégance. Elle admire ses longues redingotes juponnées, son gibus de feutre gris et sa cravate de soie — si ample qu'elle fait douze tours autour du col empesé et dressé en pointes menaçantes. C'est plus qu'il n'en faut ! Elle s'abandonne

1. Cf. Louis GUIMBAUD : *Juliette Drouet avant Victor Hugo* (Europe, 1952, fév.-mars, p. 55).

2. A. ÉTEX : *James Pradier, 1859*, p. 19.

3. Juliette DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à Victor Hugo*, lettre datée de 1833, deux heures du matin, p. 29. (Choix, préface et notes par Paul SOUCHON, Paris, Gallimard, 1951.)

dans les bras du bel Italien avec la fougue de ses vingt-deux ans.

Les nouveaux amants quittent Bruxelles pour Francfort-sur-le-Main, puis Florence, où ils demeurent tout l'été de 1828, casa Peruggi.

Pour la jeune Bretonne, l'Italie est une révélation. Si l'océan en furie l'attire et l'épouvante à la fois, comme tous ceux de sa race, elle a besoin de soleil pour recouvrer la joie de vivre. En outre, son tempérament artiste s'émerveille de la pureté de l'air, des couleurs vives, des *canzonette* qui errent de par les rues à longueur de jour et de nuit. Elle connaît le bonheur de contempler des paysages splendides au bras d'un homme pour qui elle ressent de l'admiration. Car, trait qui la rapproche de bien des femmes, il lui faut admirer avant de croire à un semblant d'amour. Or Pinelli n'est pas seulement beau et élégant, il a du talent. Voyant ses eaux-fortes, Delacroix ne l'a-t-il pas complimenté avec insistance ?

Face à la lagune, ses cheveux dorés par le soleil, Juliette sert à nouveau de modèle et croit avoir déniché le bonheur... Pas longtemps. Dessins et gravures ne se vendent pas. Les compatriotes de Pinelli boudent son talent, incontestable, comme en témoignent les estampes conservées à la Bibliothèque nationale. En peu de mois, la misère s'installe via San Sebastiano. Et quand le foin manque au râtelier...

Une fois de plus, Juliette fait appel au père de son enfant, qui répond aussitôt :

... le sacrifice de tes belles années et des convenances sont foulés aux pieds, comme les conseils qu'on n'a cessé de te donner... Vous êtes la cause mutuelle de vos malheurs, car l'un n'aura de secours que lorsque l'autre en sera séparé, et l'un est aussi nuisible au bonheur de l'autre que l'autre l'est à celui de l'un¹.

1. Cf. Louis GUILBAUD : *Juliette Drouet avant Victor Hugo (Europe, 1952, p. 56)*.

« L'un n'aura de secours... », cela s'adresse sans aucun doute à Juliette. On croirait à du chantage. Le dépit aurait-il guidé ce charabia ? Ça se pourrait. Tout mâle répugne à songer que la femme qu'il délaisse se console avec un autre, à plus forte raison quand cet autre est un presque confrère ! Et le sculpteur a beaucoup de fatuité. On ignore la réponse de la belle Julie, mais on imagine aisément sa virulence à entendre le ton qu'adopte Pradier dès le lendemain :

Je te demande pardon si, hier, j'ai pu te déplaire un moment, en fouillant tes nobles sentiments. J'ai dû le faire pour ma pauvre fille et pour le bien que je te désire. Mon cœur, qui n'espère jamais rien de bien des hommes, juge peut-être témérairement ton compagnon d'infortune ; daigne donc pardonner à ton ami, infatigable pour toi, car je respecte aujourd'hui votre désespoir. Si je puis vendre comme il faut les ouvrages de M. Pinelli, je vous en ferai parvenir la somme entière. Votre dévoué pour la vie¹.

A-t-il tenu promesse ? En tout cas, la vie commune n'est plus possible. Et, Manon assez peu éprise de son Des Grieux, Juliette, à l'automne, regagne Bruxelles, seule ville où elle espère trouver du travail.

Avant de l'oublier, un dernier mot sur le graveur ; on le doit à Chateaubriand :

Pinelli, entre deux ivresses, m'a promis douze scènes de danses, de jeux et de voleurs. C'est dommage qu'il laisse mourir de faim son grand chien couché à sa porte².

Ivrognerie et mort dans la misère en 1833 : faut-il y voir les conséquences du départ de Juliette ?

1. Cf. Raymond ESCHOLIER : *Un Amant de génie : Victor Hugo*, p. 112. (Paris, Arthème Fayard, 1953.)

2. CHATEAUBRIAND : *Mémoires d'Outre-tombe*, tome V, p. 34.

A peine est-elle rentrée au foyer « maternel » de la dame Giraudier que les lettres de Pradier pleuvent à nouveau, mélangeant préceptes et considérations sur le talent d'une comédienne :

... Tu m'entends, j'espère, je ne veux pas dire que tu combles l'espérance ; d'ailleurs tu as assez d'autres jolies qualités pour récompenser ceux qui seront assez nobles pour t'aider¹...

Deux mois après, en janvier 1829 :

Tu as de l'esprit, il est juste ; sois donc observateur (*sic*) de la belle nature, et ton jeu sera vrai²...

Février amène de nouveaux conseils :

Il faut chercher de l'expression dans les gestes, ne pas toujours avoir l'air mourante, te servir de tes bras pour la surprise, pour indiquer ou pour obtenir, ou prendre quelque chose, te rappeler les belles statues pour l'ajustement du costume et pour le maintien, trouver quelques gestes tels que l'on comprenne sans entendre la voix³.

Comment le sculpteur sait-il ce qui, apparemment, pêche dans le jeu de sa maîtresse alors qu'il ne l'a jamais vue sur scène ? Avis faciles qui n'illusionneraient pas un esprit mûr. Seules la grande jeunesse et son ingénuité lui permettent de croire à de l'intérêt. Mais il n'est pas loin le temps où elle le jugera comme « le plus vil et le plus bête des hommes » et comme « une âme lâche et sans foi ».

En attendant, il reste son confident et, plus encore, le

1. Louis GUIMBAUD : *Victor Hugo et Juliette Drouet*, p. 13. (Paris, A. Blazot, 1914.)
2. *Ibid.*, pp. 19-20.
3. *Ibid.*, p. 20.

père de sa petite Claire. Ne lui donne-t-il pas sans cesse des nouvelles de l'enfant qui, au dire de la femme Dupuis, « se porte bien, qui augmente toujours dans ses petits progrès, qui est bien vive et parle passablement¹ ».

Sans vouloir trop accabler Pradier qui s'occupe de sa fille avec sollicitude, on se demande s'il n'avait pas l'art de doser les informations afin de tranquilliser une mère qu'il craignait de voir réapparaître à l'atelier.

Pour le moment, il faut décrocher un rôle, si mince soit-il. Question vitale. Avec les années, l'opiniâtreté de Juliette s'est affirmée. Puisqu'on a décidé qu'elle serait comédienne et que, tout compte fait, le métier lui plaît, il n'y a qu'à vouloir. La jeune femme recommence ses démarches auprès des directeurs de théâtre.

Est-il exact, comme l'affirme Louis Guimbaud, qu'elle rencontre alors Harel, « conseiller intime auprès des artistes du théâtre royal de Bruxelles² », et qu'elle lui doit ses débuts ?

Neveu du poète Luce de Lancival, et sans doute uni à cet ancien prêtre défroqué par des liens plus étroits (certaines rumeurs affirmaient qu'il était son fils³), Jean-François Harel avait débuté comme auditeur au Conseil d'État. Il ne tarda pas à préférer un poste à la fois plus indépendant et plus remuant. En mars 1814, par intrigue ou par protection, il se fit nommer sous-préfet provisoire de Soissons. Ce qui n'empêchait pas ce curieux petit homme « bouillant, brouillard, bohème et sonore, débraillé et audacieux » de collaborer au *Nain jaune*, journal satirique et libéral, que venait de fonder Cauchois-Lemaire,

1. Cf. Paul SOUCHON : *Claire Pradier et Victor Hugo (France-Illustration, n° 52, 11 fév. 1950)*.

2. Louis GUIMBAUD : *Victor Hugo et Juliette Drouet*, p. 16.

3. Voir à ce sujet H. FLEISCHMANN : *Une Maîtresse de Napoléon* (Paris, Albin Michel, 1908).

et de partir pour l'île d'Elbe protester de son attachement à Napoléon. Peu de temps après avoir remis pied sur le continent, il apprit le débarquement à Golfe-Juan. Il se rallia aussitôt à l'Empereur et refusa l'entrée de Soissons aux troupes royalistes. Attitude qui précéda une ordonnance, signée de Carnot et du duc de Bassano, nommant Harel préfet des Landes. Hélas ! Cent jours plus tard, c'était Waterloo. Comme beaucoup d'autres suspects, Harel reçut l'ordre de « se retirer dans l'intérieur de la France, sous la surveillance de la Police générale¹ ». Il jugea plus sage de passer en Belgique.

A Bruxelles, on le retrouve écrivant dans *La Minerve française* et *Le Nain Jaune réfugié*.

Toujours en mouvement, on le rencontre partout : en ville, dans les salles de rédaction, au Théâtre Royal, où triomphe Mlle George, qu'auréole le titre d'ex-maitresse de Napoléon. Déjà mûrissante mais encore belle, la tragédienne se toque de ce tourbillon aux mille idées qui a quatorze ans de moins qu'elle. Un beau matin, le journaliste se réveille dans son lit. Il y dort vingt-sept ans.

Bientôt, Louis XVIII octroie l'amnistie à tous les réfugiés politiques. Harel en profite pour reprendre immédiatement la route de Paris au bras de la tragédienne. Louis Guimbaud commet une erreur en attribuant l'ordonnance à Charles X. Elle date du 1^{er} août 1819 et non pas de 1829.

Les deux amants entreprennent ensuite des tournées à travers la France. Ils jouent à Lille, à Caen, à Tulle.

Si bien que lorsque Juliette Drouet court après un engagement il y a beau temps que Harel a quitté Bruxelles. Il est alors domicilié à Paris, rue Neuve-des-Mathurins, n° 45, et fort occupé à entasser pétitions sur démarches

1. Archives nationales, dossier complet sur JP.-F. Harel, F¹B 1621.

pour obtenir que lui soit confiée la direction du théâtre royal de l'Odéon. Aux Archives nationales, on peut lire la soumission qu'il adresse, le 27 août 1828, au baron de la Bouillerie, directeur général de la Maison du roi.

Évidemment, jusqu'à ce qu'il ait obtenu gain de cause, il continue de vagabonder avec sa troupe. La fin de l'année le trouve installé provisoirement à Cherbourg. Un hasard de représentations l'aurait-il amené à Bruxelles juste à point nommé pour y rencontrer Juliette et la pistonner ? L'hypothèse paraît peu vraisemblable.

Quoi qu'il en soit, à la fin de 1828, exactement le 6 décembre, la jeune femme débute au théâtre du Parc, dépendance du Théâtre Royal.

Journal de la Belgique : « Samedi 6. Théâtre du Parc. *Avant, pendant et après*, esquisses historiques en trois actes. *La mansarde des artistes*, vaudeville dans lequel Mlle Juliette, se destinant à la carrière dramatique, et n'ayant jamais paru sur aucun théâtre, remplira le rôle de Camille¹. »

A la dernière heure, l'affiche est changée et la débutante paraît dans *Simple histoire*, vaudeville de Scribe et Courcy. Elle y incarne une charmante pupille de dix-sept ans, amoureuse de son tuteur. L'amabilité, l'étourderie, la coquetterie du personnage sont si bien rendues, le couplet final est si gentiment chanté que, le lendemain, les critiques sont élogieuses :

Un physique heureux, un organe agréable, un ton décent et de l'intelligence, voilà ce qui a motivé la bienveillance du public à l'égard de Mlle Juliette. De la timidité, de l'inexpérience, voilà le revers de la médaille. Mais la timidité, l'inexpérience durent-elles

1. Cf. Gustave CHARLIER : *Juliette Drouet à Bruxelles*, p. 65. (Bruxelles, M. Vaissenbruch, 1919.)

longtemps au théâtre ? Je ne le crois pas. Il y a donc lieu d'espérer du succès pour Mlle Juliette, et nous l'encourageons à persister dans la résolution qu'elle a prise¹.

Elle persiste donc. Mais, la semaine suivante, c'est un désastre.

Cette physionomie si aimable était devenue maussade et rechignée. En prenant les habits de Camille, dans *La Mansarde des artistes*, Mlle Juliette a perdu sa grâce et sa vivacité ; ce n'était pas la même personne. Je ne lui conseille guère de faire un troisième essai ; car, en suivant la même marche, elle pourrait descendre jusqu'aux sifflets².

Que s'est-il passé ? Éprouve-t-elle des inquiétudes au sujet de sa fille ? Meurt-elle de trac ou, tout simplement, de faim ?

Toujours est-il que Juliette ne se tient pas pour vaincue et tente une troisième fois sa chance, ce qui lui vaut de « se réhabiliter dans l'esprit de ses juges³ ». Malheureusement, pas dans l'esprit de tous. Témoin ces lignes relevées dans l'un des rares exemplaires de *L'Impartial* que possède la Bibliothèque nationale :

Mademoiselle Juliette a joué, sans le remplir, le rôle de *Mme de Nérès*, de *La Marraine* ; elle n'a pas cependant été trop mal accueillie. Cette demoiselle ne peut manquer de s'en retourner satisfaite des Bruxellois, car elle n'eût pas trouvé en France des chevaliers plus galants que ceux qui ont encouragé ses infructueux essais⁴.

Pauvre Juliette qui, sollicitée par la misère ou par la prostitution, est saluée par une telle critique ! Il y aurait

1. *La Minerve des Pays-Bas*, année 1828, n° 2, p. 33.

2. *Argus politique, littéraire, des Spectacles, des Arts et des Mœurs*, décembre 1828, p. 781.

3. *Gazette des Pays-Bas*, 1^{er} janvier 1829.

4. *L'Impartial*, n° du 20 décembre 1828.

de quoi abandonner sur-le-champ. Comment veut-on qu'elle sache jouer, elle qui n'a jamais suivi de cours dramatique, elle qui n'a pas, comme tant de filles de comédiens, le métier dans le sang, elle que n'épaule aucune tendresse, aucun conseil avisé ?

Chaque fois qu'elle monte sur scène, face au trou noir qui engloutit ses paroles et happe ses gestes, des palpitations la prennent. Alors sa voix meurt, ses membres se paralysent. Quand, par lettre, elle avoue son trac à Pradier, tout ce qu'il trouve à répondre, c'est de lui prescrire, « l'usage de pastilles de menthe¹ », moyen infaillible de guérir les nerfs !

Pourtant, il faut qu'elle perce, il le faut absolument, sinon elle ne reverra jamais Claire... Le cœur déchiré, elle continue à tenter sa chance.

Au mois de janvier 1829, elle apparaît dans la troupe de Pierre Victor, acteur connu, ancien partenaire de Talma au Théâtre-Français, de passage en Belgique pour une série de représentations. Qu'on juge de sa détresse quand elle constate que les journalistes ne s'attendrissent pas :

... Monsieur Victor a été applaudi assez négligemment hier, dans une représentation d'*Hamlet* ; à la salle de Bavière un bon nombre de médiocrités s'étaient réunies pour composer un spectacle vraiment comique. Mlle Juliette entre autres, dont on a pu déjà apprécier le talent au Parc, n'est pas restée au-dessous de la réputation qu'elle s'est acquise et n'a démenti aucunement l'opinion qu'on avait conçue de ses moyens².

Comme il apparaît méritoire le succès qu'elle obtiendra d'ici quelques mois, succès fait de beauté, de charme et de

1. Cf. Louis GUIMBAUD : *Victor Hugo et Juliette Drouet*, p. 13. (Paris, A. Blaizot, 1914.)

2. *L'Impartial*, n° du 18 janvier 1829.

coteries, peut-être, mais aussi de talent acquis grâce à l'intelligence et à la ténacité.

Un soir, Juliette n'en peut plus. La solitude au milieu des étrangers, la cohabitation avec la dame Giraudier, l'éloignement de Claire deviennent intolérables. Malgré Pradier qui l'adjure de ne pas abandonner la proie pour l'ombre, elle décide de regagner Paris. C'est là, et là seulement qu'elle forcera la chance. Et se faire siffler là ou ailleurs !

Son cœur se serra, mais elle prit sa résolution. Elle avait la farouche bravoure de la vie¹.

Celle à qui Victor Hugo prête ce courage, c'est Fantine, l'un des principaux personnages des *Misérables*, jeune mère abandonnée par son amant et résolue à rejoindre sa ville natale pour vivre et faire vivre sa fille. N'est-ce pas Juliette Drouet quittant Bruxelles ? Soyons sûrs qu'en traçant le portrait de son héroïne, l'écrivain avait présente à l'esprit cette volonté que l'on a si souvent refusée à la jeune actrice et qu'il avait depuis longtemps appréciée.

Sa place en diligence payée, Juliette est envahie par l'appréhension. Elle n'a plus un sou vaillant. Pas d'engagement en perspective. Aucun soutien. Après un sermon, Pradier lui refusera le gîte. N'importe ! Le printemps arrive. Cela suffit à remettre une femme qui se sait belle et que la pensée d'embrasser son enfant rend plus belle encore. Revoir enfin Claire, entendre son babil ! Rien que pour ça — elle l'affirmera par la suite — elle aurait trouvé la force de rentrer à pied !

1. Victor Hugo : *Les Misérables*, tome I, Livre IV, chap. 1.

Les premières effusions passées, la course au cachet recommence.

Juliette — écrit Louis Guimbaud — suivit Harel et son illustre maîtresse, Mlle George, non seulement jusqu'à Paris, mais jusqu'à ce théâtre de la Porte-Saint-Martin dont Harel devait faire rapidement le boulevard du romantisme¹.

Les affirmations aussi ingénieuses que fantaisistes continuent d'aller bon train. Car Harel n'est pas encore directeur de la Porte-Saint-Martin (il ne le sera qu'à partir du 5 décembre 1831), et Juliette pas encore engagée à ce théâtre.

Les périodiques de l'époque le prouvent de façon formelle : destinée par sa fraîcheur juvénile et par son charme aux rôles primesautiers, la jeune femme finit par se faire admettre au Vaudeville (que dirige alors Arago) en juillet 1829 :

Le Vaudeville espère en Mlle Juliette, admise à débiter sur son théâtre. Plus connue après qu'avant².

Subsiste-t-il un doute sur l'identité de l'actrice ? Le *Dictionnaire des Comédiens français* se charge de le dissiper. Il donne un résumé succinct mais exact de la vie de la jeune fille, puis il cite une autre Mlle Juliette, de son vrai nom Juliette Pelletier. Cette dernière débute en 1845 au Vaudeville où, « en raison de sa beauté un peu ample », elle tient les rôles de commère. Or, à cette date, Juliette Drouet a depuis longtemps, et à son grand regret, abandonné la scène...

1. Louis GUIMBAUD : *Victor Hugo et Juliette Drouet*, p. 17.
2. *Le Courrier des Théâtres*, 10 juillet 1829.

Le soir de la première arrive. Dès qu'elle se sent fouillée par la lumière qui voile des centaines d'yeux, Juliette est reprise par le trac. Plus elle se raisonne — elle sait à quel point sa carrière dépend de cet initial contact avec le public —, plus elle perd ses moyens. C'est tellement visible qu'un critique ému par sa détresse autant que par sa beauté déclare :

Mlle Juliette, qui a débuté avant-hier au Vaudeville, dans le rôle de Kettly, n'est encore qu'une actrice en herbe. La peur, dont elle a été saisie pendant tout le cours de la représentation, a nui d'ailleurs à ses moyens. Elle paraît posséder une qualité précieuse au théâtre, l'âme et l'expression¹.

Ce qui n'est pas mal pour un début accompli dans de telles conditions et avec une telle pièce ! Car, dès le lendemain, *Kettly* quitte l'affiche pour n'y jamais revenir.

Le mois suivant, nouvelle pièce, nouveaux essais. Cette fois, Juliette semble aguerrie, et ses débuts sont, comme le veut la coutume, signalés sur les affiches et sur les programmes. Par malheur, *Une visite à Bedlam* connaît un sort identique à celui de *Kettly*. Ce tissu de « redites le disputant aux hardiesses honteuses et aux drames plate-ment chansonnés » n'aura que deux représentations.

Voudrait-on déjà la voir échouer ? Elle connaît « l'essayage de plâtre » commun à toutes les néophytes et elle ne s'en formaliserait pas outre mesure si des « tracasseries de coulisses² » n'éclataient soudain. Elle est trop jolie. Elle allume trop de convoitises dans les regards des hommes. Voici qu'une camarade prend ombrage des attentions dont son protecteur entoure Juliette et lui lance des pro-

1. *Le Censeur dramatique*, 26 juillet 1829.

2. *L'Artiste*, 1832, tome IV, p. 225.

pos malveillants. La Bretonne a la tête près du bonnet. Elle se rebiffe. Curieux spectacle que ces ravissantes femmes échangeant des mots orduriers. Pour quoi ? Pour qui ? Pour cet agent de change mentionné par *La Rampe et les Coulisses* qui, en 1832, dresse une liste des soupirants de Juliette ? La Compagnie des agents de change de Paris ne possédant pas d'archives aussi intimes, il ne nous a pas été possible de confirmer la rumeur.

Un fait est certain : pas de troisième galop d'essai. Juliette quitte le Vaudeville. Est-elle dégoûtée du métier ? Ce serait mal la connaître. Elle ne s'est retirée qu'avec la ferme intention de mieux arriver. Preuve en est donnée quand, le 1^{er} mars 1830, la Porte-Saint-Martin — dont la direction vient d'être confiée à Crosnier — affiche *L'Homme du monde* d'Ancelet et Saintine. Mlle Juliette y débute dans le rôle d'Emma.

A la même date, les critiques se déchaînaient en louanges ou en quolibets à propos d'*Hernani*. Le drame de Victor Hugo venait d'être représenté pour la première fois, le 27 février, sur la scène du Théâtre-Français. C'avait été un beau tumulte. Envahi par l'escadron des fidèles aux cheveux longs, le parterre n'avait cessé de hurler son admiration. Les crânes chauves, ces « genoux » installés au balcon, s'étaient mis à protester contre les libertés prises par l'auteur. On avait échangé des coups, des insultes. Certains avaient été jusqu'à applaudir sur les joues de leurs adversaires. Les discussions continuaient d'alimenter les gazettes. Ainsi, avant même que le destin rapprochât leurs existences, Hugo accaparait le peu d'intérêt que suscitaient les débuts de Juliette.

Pourtant, *La Pandore* constate :

Une jeune personne, nommée Mlle Juliette, débutait dans la

pièce par le rôle d'Emma ; cette actrice a joué la première partie de son rôle plus que faiblement ; mais à mesure que l'intérêt se développe, le talent de l'actrice s'est révélé, et elle a souvent eu des inspirations qui lui ont valu des applaudissements¹.

Dans *La Silhouette*, jugement encore plus flatteur :

Après Mlle Anaïs, se faire applaudir dans le rôle d'Emma n'était pas chose facile ; Mlle Juliette y est pourtant parvenue².

Qu'on vienne après cela dire que la jeune femme avait de la beauté en place de talent !

L'Homme du monde était un drame assez court. A l'époque, les spectateurs ne se dérangeaient pas pour si peu. Un drame, une comédie, parfois deux, c'était là ration courante. Devant l'ampleur que prenait la bataille livrée autour d'*Hernani*, des auteurs eurent l'idée d'écrire une parodie qui fut montée en un temps record et jointe à la pièce d'Ancelet et Saintine. Elle s'intitulait : *N, I, Ni*. Il fallait y penser. Tout y était : violence des sentiments, vers ronflants, tirades bourrées de calembours, jusqu'au poison que les deux amants prennent à la fin, moitié *rhum* et *eau* (Roméo) !

Un bon génie veillait sur Juliette. Madame la duchesse de Berri manifesta le désir de voir *L'Homme du monde*. Elle se rendit à la Porte-Saint-Martin, fut intéressée par le drame et rit beaucoup à *N, I, Ni*. Aux dires d'un critique, le théâtre était lancé. Et la jeune actrice avec !

La vie se stabilise enfin. Presque tous les jours, les habitués de la Porte-Saint-Martin peuvent applaudir Mlle Juliette qui, « pleine d'heureuses dispositions³ » et parée

1. *La Pandore*, 1^{er} mars 1830.

2. *La Silhouette*, nouvelle livraison, 1830.

3. *Le Courrier des Théâtres*, 4 avril 1830.

à ravir, incarne la Jessica de *Shylock* ou bien l'un des rôles du *Bigame* ou de *Napoléon*. Quand elle paraît dans *Aben Hamaya*, souriante, svelte, le front ceint de pierres, les épaules à peine voilées par une mousseline de couleur émeraude, des cris admiratifs fusent des combles au parterre.

Elle est belle. Elle le sait. Elle possède l'art de se faire valoir. Est-ce là son principal talent ? Pour le moment, sans doute. Comment voudrait-on qu'elle soit déjà une actrice véritable ? A moins de génie, tout métier requiert un long et souvent dur apprentissage. Or les journaux sont unanimes à vanter ses progrès.

Quel démon la pousse donc, au début de 1831, à quitter la Porte-Saint-Martin ? Caprice de jolie femme ? Appât du gain ? Ce qui prouverait au moins en faveur de sa renommée. Faut-il y voir simplement une preuve de caractère ? Ou bien use-t-elle, comme le prétend Raymond Escholier, de son pouvoir de séduction auprès de Harel ? C'est peu probable. Juliette n'a jamais caché ses liaisons. Elle était sans vantardise comme sans effronterie. Ses amants ont tous reçu d'elle des lettres où relations et sentiments sont affichés. Or, en ce qui concerne Harel, on ne trouve rien¹. D'ailleurs, il arrive à toute femme de rencontrer des hommes qui, soit par timidité, bonté naturelle ou encore parce qu'un autre intérêt les guide, offrent leur aide sans contrepartie.

Malgré de nombreux défauts, le nouveau directeur de l'Odéon s'y connaissait en matière de talent. Peut-être

1. Un détail mérite cependant d'être signalé : en octobre 1831, Juliette part pour l'Italie. Les Archives nationales possèdent à ce sujet un curieux papier. Il mentionne la délivrance d'un permis de poste, le 4 octobre, à une Mme Drouet, propriétaire, qui se dirige vers Naples et qui habite rue Neuve-des-Maturins, n° 45, l'adresse même de Harel.

devinait-il en Juliette l'étoffe d'une comédienne ? Après tout, qu'importe ! Elle était libre. Elle ne devait rendre compte à personne. A deux reprises elle s'était donnée avec simplicité, avec tendresse. On n'avait fait que se servir d'elle. Pour une fois qu'elle pouvait profiter du désir qu'elle inspirait !

Quoi qu'il en soit, vers le mois de mai 1831, elle signe un engagement de dix mois à l'Odéon.

Quand on songe à ce que promettait sa carrière sous les ordres de Crosnier, on éprouve du regret. Ni Mlle George ni Harel ne facilitent l'éclosion d'une actrice. L'ancienne maîtresse de Napoléon accepte d'auréoler les personnages qu'elle incarne d'une escouade de beautés. Cela attire du monde. Mais, quant au talent féminin, il n'y a qu'elle. Ainsi nous la dépeint Frédéric Lemaître qui joua longtemps à ses côtés :

L'orgueil excessif de Mlle George devint plus tard la cause de sa ruine... Sacrifiant tout à son amour-propre, George ne pouvait souffrir auprès d'elle rien qui pût lui porter ombrage.

Autant la nature s'était montrée prodigue envers Dorval en la dotant de l'âme et du cœur de l'artiste, autant George, malgré le talent puissant qu'on ne saurait lui contester, avait été déshéritée de l'un et de l'autre¹.

Harel, qui ne sait qu'inventer pour plaire à sa chère associée, obtempère sans discuter. Personnage intelligent et spirituel — Alexandre Dumas le tenait pour l'homme le plus spirituel de son époque —, sa fantaisie le rend aussi capable de s'enthousiasmer pour une pièce exécrationnelle que pour un drame de valeur. Dans les deux cas, son envie de subjuguier est la même : décors prestigieux signés Cicéri,

1. Frédéric LEMAÎTRE : *Souvenirs*, p. 111. (Paris, Ollendorf, 1880.)

trucages inédits, costumes fastueux. Mais malheur aux comédiens qui, nantis d'un rôle impossible, essuient la colère du public !

Le 28 mai 1831, Juliette débute dans *Le Moine*, que Harel, comme à l'habitude, a monté avec un faste inouï. Rien ne manque pour combler des habitués friands de mélodrames.

D'un roman de Lewis, fort célèbre en Angleterre, Fontan a tiré un drame à la Faust : amours et viols, monde infernal mêlé au monde réel produisent une pièce qu'on accepterait difficilement de nos jours. Ambrosio, un saint homme de moine, est débauché par Mathilde, incarnation du vice. Bientôt le religieux s'éprend d'une pure enfant : Antonia. Pour la posséder, il est prêt à tout.

« Je veux avoir Antonia », clame-t-il au milieu de la scène.

« Tu l'auras », affirme son mauvais génie.

Toujours disposé à acheter une âme, voici qu'au milieu d'un vacarme effroyable apparaît Satan. Sa bouche grimace un sourire. Ses yeux lancent des flammes livides. De son pourpoint rouge, il exhibe un parchemin, rouge lui aussi. Pacte conclu.

A la nuit, Ambrosio s'introduit chez Antonia, l'enlève, la viole après avoir tué le frère de la jeune fille.

A peine les spectateurs ont-ils repris haleine qu'on leur montre l'intérieur d'un palais magnifique, celui du moine. Il y a là des seigneurs, de nobles dames, même un cardinal. Ce ne sont en réalité que des démons.

Satan arrive, l'épée à la main. Il vient se battre en duel avec le moine qu'il a roulé, comme bien l'on pense. Et Ambrosio expire au milieu de la sarabande infernale... et des sifflets du parterre, car, outre la situation, cocasse par

elle-même, Frédérick Lemaître, peu adroit pour incarner le Malin, manque de s'éborgner avec Delafosse.

Juliette a été chargée du rôle d'Antonia. Comment s'en sort-elle ?

« Avec charme, grâce et sensibilité », affirment les uns¹ ; « sans déplaire dans un rôle qui n'a rien de favorable », constatent les autres². Ce qui équivaut presque à réussir.

La carrière à l'Odéon commence donc sous des auspices favorables ; d'autant plus que la jeune femme, au cours des répétitions, est tombée amoureuse de l'auteur, qui « faisait le beau dans les coulisses³ ».

Aux yeux de la Bretonne, Louis-Marie Fontan a beaucoup d'attraits. D'abord, c'est un « pays ». Même si, dans leurs premiers tête-à-tête, les jeunes gens évoquèrent peu les plages à l'odeur d'iode où s'ébattit leur enfance, et les difficultés que rencontrent à certaines époques les pêcheurs de Douarnenez, on peut être sûr que cette commune origine, au départ, les rapprocha. En outre, Fontan est jeune, bien mis. Il a de la personnalité. Commis de la Marine à Lorient, sa ville natale, il en a été révoqué sous un prétexte politique : sa haine des Bourbons explosait avec trop de franchise. Expatrié comme tant d'autres, il échoue à Paris et devient journaliste. Pendant ses loisirs, il compose des odes, des pièces de théâtre, des épîtres en vers — la plupart à thème politique. Un pamphlet intitulé *Le Mouton enragé* attaque ouvertement Charles X et sa famille : Fontan est arrêté et enfermé à Sainte-Pélagie, puis transféré au pénitencier de Poissy comme un voleur de grand chemin. Il n'en continue pas moins d'écrire. C'est

1. *Le Figaro*, 30 mai 1831.

2. *Le Courrier des Théâtres*, 29 mai 1831.

3. Arsène HOUSSAYE : *Les Confessions*, tome V, XLI, p. 300.

de sa prison qu'il dirige les répétitions de *Jeanne La Folle*, que Harel monte en 1830 à l'Odéon. Peu banal, l'événement enfèvre les Parisiens, toujours adversaires du gouvernement. Quand l'auteur, libéré après les journées de Juillet, vient saluer à la fin de la première représentation, l'accueil du public tient du délire. Depuis, sa célébrité ne fait que grandir.

Que vaut l'homme ? Charles Le Goffic a laissé de lui ce portrait :

Fontan avait de la verve, de l'esprit, mais un peu dur et âpre. Ce fut, du reste, un caractère fort estimable encore que trop entier peut-être. Dédaigneux de toute compromission, il ne savait envelopper sa pensée d'aucune réticence et parlait, écrivait comme il agissait, en homme travaillé d'une idée fixe et soucieux seulement de la faire triompher, fût-ce à ses dépens¹.

N'est-ce pas là un assez joli compliment ?

Éprise d'un tel homme, Juliette se sent vivre. Le soir, elle joue bravement les rôles insignifiants qui lui sont dévolus. Dans la journée, elle s'adonne au plaisir. Ce qu'elle pratique avec autant d'art que de satisfaction.

Un après-midi, désireux de tenter sa chance, le comte de Chabrol, préfet de la Seine, se fait annoncer chez la jeune femme. Fontan est là, en conversation intime. Que faire ? Juliette abandonne « causeuse » et caresses, remet de l'ordre dans sa toilette et, une chaussure dans une main, un peigne dans l'autre, précipite son amant dans l'armoire à robes qui tend providentiellement ses lourdes portes ouvragées.

Entre le préfet. Amabilités. Ronds de jambes. Deux doigts de galanterie. Le fonctionnaire se sent comme chez

1. *Grande Encyclopédie*, article sur L.-M. Fontan.

lui. Mieux, même. Il songe déjà à pousser plus loin l'avantage quand une voix qui semble venir des entrailles de la terre le fait sursauter :

« Juliette ! passe-moi du feu pour allumer ma pipe ¹ ! »

On imagine sans peine qu'une importante affaire d'administration revint soudain à la mémoire du visiteur qui prit aussitôt congé.

De mai à septembre 1831, la qualité des pièces continue de descendre. Et avec elle l'importance des rôles. Seule, la critique persiste à encourager Juliette :

Ligier, Mlles Delâtre, Juliette et Duchemin — lit-on au lendemain de la première représentation de *L'homme au masque de fer* — ont déployé tout le talent nécessaire pour sauver les parties de l'ouvrage qui leur étaient confiées. On ne saurait justement leur adresser de reproches. Mais les autres ont été pitoyables à qui mieux mieux ²...

Mlle Juliette, avec un jeu plus naturel, ne peut manquer de réussir. Elle a pour cela tout ce qu'il faut, beauté et voix touchante ³.

De jour en jour, Mlle Juliette ne devient pas moins bonne à entendre qu'elle était déjà belle à voir ⁴.

Grâce essentiellement féminine, physionomie spirituelle, parler mélodieux : ce sont là les principaux atouts de la jeune femme. Mais son orgueil est cause de sa timidité. Sa délicatesse la freinera toujours pour exhiber le déchaînement impudique des monstres sacrés. Se laisser aller, s'extérioriser... Elle ne le fera que dans la solitude d'une

1. Arsène HOUSSAYE : *Les Confessions*, tome V, xli, p. 300.

2. *Le Courrier des Théâtres*, 3 août 1831.

3. *L'Entr'acte*, 5 août 1831.

4. *Le Corsaire*, 5 août 1831.

chambre, face à l'homme qu'elle aime, et plus encore face à une feuille de papier.

Pourtant, elle a du talent. Les critiques les plus impartiaux lui en reconnaissent. Grand est son mérite avec une telle carence de formation, difficilement compensable. Sur-tout avec les manigances de Mlle George. En août 1830, on pouvait déjà lire :

Partout où est George, il faut qu'elle domine, qu'elle efface, qu'elle écrase ses camarades, et pour cela, tous les moyens sont licites. Si M. Harel se permettait d'avoir une autre sommité à son théâtre, divorce ¹.

Avec le temps, la manière d'agir n'a pas changé. Comment Juliette donnerait-elle sa mesure quand elle se voit confier quelques tirades pour pucelle enamourée ? La croit-on seulement capable de tourner de l'œil entre deux portes ?

Harel, malgré sa fantaisie, sait parfois choisir. Des drames comme *La Tour de Nesle* et *Le Barbier du roi d'Aragon* sont fort acceptables. En outre, ils ont l'avantage de faire salle comble et de remplir des caisses trop souvent à sec. Juliette y tient-elle un rôle ? Elle n'a pas même une réplique. Par contre, les pièces dans lesquelles elle se démène sont si « mal écrites, pleines de redites et de lieux communs ² » qu'elles ne sont jouées qu'un très petit nombre de fois. Nous ne cherchons pas de vaines excuses à une carrière qui stagne il n'y a qu'à feuilleter les gazettes :

Nous ne parlons pas de Mlle Juliette (qui, dans *Le Jeune Prince*,

1. *Le Courrier des Théâtres*, 24 août 1830.

2. *Le Courrier des Théâtres*, 7 juillet 1831.

incarne Emma de Waldorf) ; son rôle, très mal fait, est trop indigne d'elle¹.

Quelle sottise d'être venue se fourvoyer aux « oubliettes » ! Avec colère, Juliette constate que, depuis avril, elle obéit aux ordres de George. Depuis avril, elle accepte les rôles que la tragédienne, par la bouche de Harel, veut bien lui abandonner. Il est temps que ça cesse. Derrière un sourire qui ne perd rien de son attirante douceur bouillonne une rage croissante.

L'orage éclate quand, pour *Catherine II* que viennent d'écrire Arnoud et Lockroy, le directeur de l'Odéon procède à la distribution des rôles. A Mlle George d'incarner la tsarine, femme tour à tour tendre et passionnée, souveraine cruelle et terriblement vulnérable, tantôt faible, tantôt impitoyable, tantôt mesquine, tantôt généreuse. Juliette, elle, sera attendrissante, comme toujours : elle jouera la comtesse, jeune femme qui, malgré son amour pour le bel Alexis que vient de s'approprier Catherine, épouse l'oncle de son soupirant, le vieux chambellan Rakmanoff, avant d'être nommée dame d'honneur de l'impératrice. Ce qui ne lui assure pas pour autant des jours tranquilles... ni un rôle intéressant !

Furieuse, humiliée, lasse de Louis-Marie Fontan qui se révèle un compagnon turbulent et buté, Juliette jette sa démission à la figure de Harel. Quel plaisir d'abandonner le théâtre ! Quelle joie de claquer la porte au nez de cette George, qui, malgré son âge, raffle, avec les rôles d'amoureuse, un nombre impressionnant de jeunes amants !

La colère l'inspire à tel point que, le 3 octobre 1831, incarnant pour la dernière fois la comtesse Rakmanoff,

1. *Le Corsaire*, 8 juillet 1831.

elle lance ses répliques avec passion. Et le public, parmi lequel se trouve Don Pedro, empereur du Brésil, applaudit à faire trembler les lustres.

Mais... Juliette aurait-elle cédé à son emportement si, au même moment, n'était passé sur sa route le comte Demidov ?

DAME DE VOLUPTÉ

TANDIS que les sabots des chevaux martèlent une terre gelée et que la campagne de France, nappée de givre, défile derrière la vitre, Juliette, de ses yeux mi-clos, observe son nouvel amant.

Tous ceux qui se sont intéressés aux amours de la jeune femme avec le comte Demidov ont commis jusqu'ici la même erreur, sans doute transmise d'un commentateur à l'autre. Ce grand personnage issu d'un ancêtre anobli par le tsar Pierre I^{er}, ce boyard russe à qui, depuis les fondries de Sibérie jusqu'aux mines d'or de l'Oural, obéissent des milliers de serfs et d'ouvriers, ce noble toscan qui partage ses hivers entre l'hôtel particulier du quartier de la Madeleine et la ville de Florence, d'où il surveille ses troupeaux de mérinos et ses oliveraies, cet homme fabuleusement riche, on le présente toujours sous les traits d'un potentat quinquagénaire.

Or Anatole Nicolaïevitch Demidov est né en 1812. Quand, au cours de l'automne 1831, il est attiré par le charme de Juliette, il n'a que dix-neuf ans !

Aucune confusion n'est possible sur l'identité du protec-

teur de Juliette. Ni avec son père, Nicolas Nikititch : il était mort depuis trois ans. Ni avec son frère Paul, de quinze ans son aîné (ce qui, de toute façon, ne fait pas de lui un quinquagénaire). C'est bien Anatole Nicolaïevitch Demidov qui, à la fin de 1832, commande à Pradier un groupe en marbre « Satyre et Bacchante », pour lequel Juliette, dans le plus simple appareil, et auprès de son ex-amant, reprendra son métier de modèle. C'est Anatole que Victor Hugo poursuivra longtemps de sa haine, notant dans son carnet intime les potins les plus infâmes qui circulent sur le Russe, « fruit vert d'un côté et pourri de l'autre¹ ».

Quant à la rencontre, deux faits montrent qu'elle se situe, non pas à la fin de 1832, comme on l'a laissé entendre, mais l'année précédente.

Dans *La Rampe et les Coulisses* de 1832, à l'article consacré à Mlle Juliette, on lit :

Auteurs, directeurs, agent de change, seigneurs russes et jusqu'à certain préfet de police se pressaient sur ses pas, comme autrefois les dieux à l'apparition de la belle déesse...

On doit en conclure que la jeune femme a connu le comte Demidov bien avant la date généralement avancée.

Qui plus est, le 29 septembre 1831, *Le Courrier des Théâtres* annonce, dans ses « Nouvelles de Paris » :

L'Odéon va perdre Mlle Juliette, qui s'éloigne de la capitale. On assure qu'aucun théâtre, soit de la province, soit de l'étranger, ne s'enrichira de notre perte. C'est presque une consolation².

1. Victor Hugo : *Pierres* (textes rassemblés et présentés par Henri GUILLEMIN), p. 186. (Genève, Éditions du Milieu du Monde, 1951.)

2. *Le Courrier des Théâtres*, 29 septembre 1831.

Le même journal précisera peu après le but du voyage : l'Italie.

Voilà qui anéantit l'hypothèse de Louis Guimbaud : Juliette, partant pour Florence durant l'hiver 1832-1833, y aurait fait partie d'une troupe de comédiens engagée par Demidov¹.

Vingt-cinq ans, dix-neuf ans : l'aventure prend un tout autre aspect que celui qu'on lui attribue injustement ! Une ravissante jeune femme à la grâce encore enfantine est séduite par un bel adolescent.

Car l'homme qui, quelques années plus tard, se montrera l'époux ombrageux et violent de la princesse Mathilde Bonaparte et que Marguerite Castillon du Perron dépeindra comme « un général Dourakine sujet à de brusques fureurs² » est alors un grand garçon, de belle prestance malgré une carrure étroite, toujours habillé avec recherche. Les traits du visage sont un peu forts. On n'y prend pas garde, tant on admire la chevelure noire et ondulée. Ce que les femmes remarquent surtout, ce sont les yeux d'un bleu d'acier qui, lorsqu'ils les dévisagent, se nuancent de reflets tour à tour sensuels et dominateurs. Intelligent, Anatole sait maîtriser les violences de son caractère et « s'entretenir avec goût des choses de l'esprit³ ». Collectionneur véritable, il ne s'entoure que d'objets de grand prix : peintures de maîtres, bibelots rares, meubles précieux affluent dans l'hôtel parisien ou bien à San Donato. Italien de naissance, slave de tempérament, l'éducation et le cœur le rendent français : l'art et les femmes seront ses passions.

1. LOUIS GUIMBAUD : *Victor Hugo et Juliette Drouet*, p. 22.

2. M. CASTILLON DU PERRON : *La Princesse Mathilde*.

3. *Ibid.*, p. 56.

Les deux jeunes gens ont-ils fait connaissance dans l'atelier de Pradier ? Cela se pourrait. Dès qu'elle a une heure de liberté, Juliette en profite pour accourir rue de l'Abbaye pour embrasser Claire et tenter d'appriivoiser sa « sauvageonne » intimidée par une aussi jolie maman. Quant à Demidov, il sera d'ici peu un familier de l'atelier, attiré par l'art du sculpteur et plus encore par les rondeurs des modèles.

Il est plus probable que la rencontre s'est faite au théâtre. En jeune noble avide de se fournir une maîtresse, Demidov parcourt sans cesse les coulisses. Opéra, Théâtre-Français, Odéon, Porte-Saint-Martin... Comédiennes et petits rats connaissent bien monsieur le Comte, à qui elles réservent leurs plus savantes œillades. La féminité de Juliette a vite décidé de son choix. Qu'en pense de son côté l'actrice ?

Victor Hugo écrira un jour, dans l'un de ses carnets, qu'en lui coexistent quatre moi : *Olympio*, la lyre ; *Hermann*, l'amant ; *Maglia*, le rire ; *Hierro*, le combat. Juliette Drouet, plus modeste, se contente d'héberger trois femmes : la comédienne, la mère et l'amoureuse, chacune essayant à tour de rôle de prendre le pas sur les deux autres. Mais jamais les aspects divers de sa personnalité ne s'interpénétreront avec autant de complexité que pendant les années 1831 et 1832.

Tout d'abord, elle est actrice. Plus exactement, celle qui a trouvé un métier en un siècle où cela n'est pas facile aux femmes. Elle entend y réussir. Elle veut devenir une grande actrice. Son intelligence lui a fait deviner les talents sûrs de l'époque, Marie Dorval, entre autres, avec qui elle possède plus d'un trait commun. Les critiques ne s'y sont point trompés qui ont souvent rapproché le physique et le jeu des deux jeunes femmes :

Mlle Juliette semble chercher Mme Dorval. Elle fera mieux de n'écouter qu'elle-même. Chacun pris en son air est agréable en soi¹...

Mlle Juliette fait penser à Mme Dorval dont elle a la voix et la tenue²...

C'est décidé : elle sera une autre Dorval. Or ce n'est pas en restant, silhouette gracieuse et falote, dans le sillage de Mlle George, qu'elle arrivera aux premiers rôles. Elle vient d'en faire l'expérience. Très épris, Anatole Demidov lui a offert de l'accompagner tout l'hiver à Florence. Reine de San Donato ! Elle s'éveillera parmi les fourrures et les colonnes de marbre, elle se baignera dans des vasques de porphyre, ils feront l'amour sous l'œil complice des Titien et des Velasquez tandis que les paysans, par-delà les cyprès et les orangers qui cernent la propriété, rentreront dormir à l'ombre des cassines.

Juliette n'hésite pas longtemps. Le rôle dérisoire qu'on lui a distribué dans *Catherine II* lui sert de prétexte pour rompre avec Harel. Qu'on ne s'y trompe pas : la jeune Bretonne a la tête près du bonnet et un tempérament ardent. Mais elle possède une vision de loup de mer, prompte à scruter l'horizon. La fugue est fracassante : elle servira ses intérêts. De retour à Paris, protégée, considérée comme une actrice capricieuse à qui l'on ne refuse désormais plus rien, elle est certaine d'être réintégrée dans la troupe de Harel avec empressement et courbettes. Peut-être même se verra-t-elle pressentie par d'autres directeurs... Pourquoi pas celui de la Comédie-Française avec qui Demidov est en relations suivies ?

A voir la vie qu'elle acceptera d'ici quelque temps, on

1. *Gazette de France*, 1^{er} juin 1831.

2. Cité par Louis GUIMBAUD : *Victor Hugo et Juliette Drouet*, p. 21. (Critique de Charles MAURICE dans *Le Courrier des Théâtres* du 30 mai 1831.)

peut être surpris de rencontrer tant d'orgueil chez Juliette. Ce serait mal la connaître. L'orgueil restera bien l'un de ses traits dominants. Comment qualifier cette femme qui écrira à son amant : « Bonjour toi que j'aime de toute mon âme et comme jamais homme n'a été et ne sera aimé¹... », ou bien « J'ai eu à me plaindre du sort et de la société : du sort, parce qu'il m'a jetée dans une condition au-dessous de mon intelligence²... », ou encore « Vous appartenir est un triomphe pour moi autant que pour vous³ » ?

Orgueilleux, l'être qui proclame :

« J'aurais voulu pouvoir apparaître à cette foule comme le bon Dieu m'a faite en dedans. Il me semble que je l'aurais éblouie et que je les aurais toutes effacées, ces femmes⁴. »

Fière, l'esseulée qui, à une invitation à dîner de l'homme qu'elle aime, répond : « Permits-moi d'en refuser le bonheur et l'honneur, au nom des trente années de réserve, de discrétion et de respect que j'ai eues envers ta maison⁵. »

Indomptable, cette vieille dame qui, presque moribonde, se traîne pour ne laisser à personne d'autre le soin de porter médicaments et tisanes à l'être adoré.

La liaison avec Anatole Demidov sert également les intérêts de la mère qui sommeille en Juliette. Il est injuste de dire qu'elle s'est longtemps désintéressée de sa fille. Comment aurait-elle pu élever ou faire garder à ses frais un bébé avec les salaires de famine dont sont gratifiées les débutantes du Vaudeville ou de la Porte-Saint-Martin ?

1. Collection Louis Icart, lettre du 27 mai 1841.

2. Cf. L. GUIMBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, p. 99.

3. *Ibid.* : p. 37.

4. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 88 (lettre du 18 août 1849).

5. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à Victor Hugo*, p. 608.

D'autant que Pradier avait exigé de garder la fillette. Légalement, l'enfant ne lui était rien, puisqu'il ne l'avait pas reconnue, mais il s'acquittait avec conscience de son rôle de père. N'oublions pas que le désir de retrouver Claire a été l'une des raisons qui ont déterminé Juliette à quitter Bruxelles.

Avec l'or dont la couvre Demidov, elle pourra bientôt reprendre la petite et la faire élever dans le meilleur pensionnat. Ne plus dépendre de la bonne volonté à éclipses du sculpteur ! Celui-ci, tout en acceptant que son ancienne maîtresse partage les frais que lui occasionne Claire, fait la sourde oreille. Confier cet être innocent aux mains d'une courtisane ! Lui faire côtoyer le vice ! Malgré les ans, Pradier n'a rien perdu de sa faconde persuasive. D'ailleurs, son raisonnement ne manque pas de logique : puisque Juliette ne peut pas s'occuper elle-même de Claire, mieux vaut la laisser aux Lanvin, qui, depuis plus de trois ans, veillent sur elle comme sur leur propre enfant. Quand il s'agira de mettre la fillette en pension, il sera toujours temps d'aviser...

Mi par jeunesse, mi par obligation, elle se résigne. Avec ses dix-neuf ans, sa fortune et sa beauté farouche, Demidov ne la comble-t-il pas d'une passion de jouvenceau ?

En fin de compte, la femme qui prédomine en Juliette, c'est l'amoureuse. Pour le moment, une amoureuse-chrysalide puisqu'elle a trouvé, non pas le grand amour auquel elle rêve depuis l'adolescence, mais un compagnon de volupté. Car, se révélant totalement femme, elle aime le plaisir. Ce qui plaidera en faveur de la sincérité de son amour pour Victor Hugo. C'est précisément parce qu'elle fut légère, vulnérable à la joie des corps qu'elle saura la force de son attachement.

Il arrive qu'une femme, arrivée pure à l'amour, se

résigne quand elle apprend l'infidélité de l'époux ou de l'amant. Résignation admirable, diront certains. Je ne le pense pas. Que sait au juste cette femme de l'amour ? Est-il perfection ? Est-il médiocrité ? Il en va de l'amour comme de la plupart des biens : il faut avoir étalonné ses connaissances pour juger de la qualité de ce qu'on possède. Ne serait-ce pas se montrer présomptueux que de parler vins fins quand on ignore bordeaux et bourgogne ? Lorsque, au moment de l'affaire Biard, Juliette absoudra Hugo, elle le fera en connaissance de cause, ce qui lui coûtera d'autant plus.

Semaines de promenades, de fêtes et de sensualité. De plus en plus conquis, Demidov est décidé à faire de Juliette sa maîtresse officielle et à lui assurer un train de vie en rapport avec ses moyens. Ce qui n'est pas peu dire. Robes, bijoux, domestiques en livrée, rien ne manquera à une femme dont la grâce et l'élégance n'ont d'égal que l'art avec lequel elle applique toutes les recettes du plaisir.

Mais quand deux êtres, fussent-ils jeunes et beaux, ne sont liés que par une attirance physique, il y a des chances pour que l'un, au moins, se lasse rapidement.

La joie de la conquête passée, sa vanité satisfaite, Juliette se sent désemparée. Le ciel d'Italie, la plaine brune que piquent les faites des cyprès, le luxe dont elle est entourée, même la passion de Demidov ne lui font pas oublier sa grande idée : devenir une actrice célèbre. Le métier lui manque. Presse-t-elle le retour en usant de ses caresses les plus ensorcelantes ? On ne le saura jamais. Toujours est-il qu'au début de 1832, la jeune femme a juste le temps de poser son pied menu sur les pavés de Paris, sa rentrée est annoncée comme un événement d'importance :

Mlle Juliette, récemment actrice à la Porte-Saint-Martin, et qui avait quitté ce théâtre pour aller en Italie, vient de revenir et d'y rentrer coup sur coup. Compliment au directeur¹.

Le directeur ? Il n'est autre que Harel, qui, depuis le 5 décembre 1831, gère conjointement les destinées de l'Odéon et de la Porte-Saint-Martin. Non seulement l'ancien préfet se hâte de réengager Juliette, mais, pour être sûr qu'on ne la lui soufflera pas, il lui fait aussitôt signer un contrat aux termes duquel :

Elle doit jouer tous les rôles qui lui seront distribués, dans la tragédie, la comédie, le drame et le vaudeville, spécialement pour l'emploi de jeune première. Sous peine d'amende, elle doit aussi se trouver à toutes les répétitions, se fournir à ses frais de tous les habits nécessaires et convenables à ses rôles et emplois, à l'exception de ceux qui lui seront imposés par le théâtre ; elle ne doit jamais jouer sur une autre scène ; elle doit apprendre chaque jour au moins quarante lignes ou vers qui lui seront distribués².

Moyennant quoi, elle reçoit le salaire de quatre mille francs par an, payables par douzièmes.

Enfin des rôles sans la présence écrasante de Mlle George ! Et « un succès de femmes, succès fou³ » dans *Dix ans de la vie d'une femme*, aux côtés de cette Marie Dorval tant admirée. Bien mieux, Dorval refusant « le sale et infâme rôle de Térésa⁴ » qu'a conçu Alexandre Dumas pour la pièce du même nom, la tête d'affiche échoit à Juliette.

1. *Le Courrier des Théâtres*, 8 février 1832.

2. Louis GUIMBAUD : *Juliette Drouet avant Victor Hugo* (Europe, 1952, p. 58.)

3. *Le Courrier des Théâtres*, 2 avril 1832.

4. *Le Courrier des Théâtres*, 16 avril 1832.

Le chemin de la célébrité est ouvert.

Insensiblement, le grand public se familiarise avec le nom de Mlle Juliette. Les gazettes jugent ses moindres créations. *L'Artiste* lui consacre un long article :

... La jeune actrice, parant sa beauté de tout ce qu'y peut ajouter une âme passionnée et ardente, trouva dans ses inspirations naïves et hardies des effets palpitants d'une vérité qu'auraient peut-être cherchée en vain des artistes dont le talent a eu le loisir de mûrir aux rayons du lustre, et laissa dans ce rôle [Emma de *l'Homme du monde*] des traditions que suivent toutes celles qui l'ont voulu jouer depuis...

Style ampoulé, paroles flatteuses que l'on croirait monnayées — les écus de Demidov ne sont jamais très loin. Démolissant la médisance, la fin de l'article sonne juste :

Il faut le dire, cependant, il manque quelque chose au talent de Mlle Juliette. Elle sait tout ce qu'apprennent la nature et l'âme, elle ne sait pas ce qu'enseignent les professeurs du Conservatoire. Souvent elle paraît ignorer combien il faut de pas pour traverser le théâtre, à quelle hauteur, précisément, il est permis de lever les bras, comment on doit arranger les cheveux épars et faire certaines transitions. C'est le cygne qui perce les nuages de son vol majestueux et semble gêné pour marcher sur la terre... Quand elle aura appris *le métier*, elle sera, de l'aveu de tous, au rang de nos premières actrices¹...

Les défauts passent inaperçus aux yeux des nombreux admirateurs de la jeune femme. Chaque jour, par dizaines, des billets enflammés tombent dans sa boîte aux lettres, cortège envivant de toute renommée :

1. *L'Artiste*, 1832, tome IV, p. 225.

Mlle George parut. Une autre femme l'accompagnait. Dieu que celle-là était belle ! Sa démarche avait quelque chose d'aérien. Ses paroles étaient douces et s'échappaient sans contrainte d'un sein d'albâtre. Mes yeux s'attachèrent sur elle avec toute la force et toute l'opiniâtreté de la poulpe [sic] des rochers, sur un corps dont elle veut se venger ou se nourrir... Je n'étais plus à moi-même. Je lui appartenais¹ !

Après la misère, après l'abandon de Bruxelles, quelle joie de palper, au réveil, toutes les déclarations que le jeune laquais appointé par Demidov apporte sur un plateau d'argent ! Quel baume d'éparpiller les enveloppes blanches ou bleues sur l'édredon de satin rose, tandis qu'une odeur de chocolat passe sous la porte !

Car le comte a tenu parole. Avec « une magnificence choquante » aux dires des bien-pensants, il entretient sa maîtresse et se promet de faire mieux encore. Des immeubles sont en construction, rue de l'Échiquier, à deux pas de la porte Saint-Martin. Seul un appartement spacieux et doté de confort sera digne d'abriter de telles amours.

Adulée, ses moindres caprices exaucés, d'une élégance qui fait blêmir les petites camarades, Juliette gardait aux lèvres son éblouissant sourire enfantin. Mais les yeux bruns se voilaient souvent de mélancolie. Le plaisir dont la soulait Demidov pendant ses séjours en France laissait à son âme un goût d'amertume. Que de pensées roulaient par moments sous le front haut et lisse où naissaient les premiers fils d'argent ! Elle allait avoir vingt-six ans, âge déjà « certain » pour une femme sous Louis-Philippe. Elle n'était toujours qu'une actrice de second ordre et elle n'avait jamais rencontré l'amour. Louis-Marie Fontan ?

1. Louis GUIMBAUD : *Juliette Drouet avant Victor Hugo* (Europe, 1952, p. 59.)

Il était le seul à l'avoir vraiment troublée, mais, dès les premières semaines, elle avait compris quel feu de paille l'auteur du *Moine* avait allumé en elle. Quant à Demidov... Chaque jour l'éloignait davantage de lui. D'ailleurs, cet enfant violent et fantasque se laisserait d'elle au moindre prétexte. Sans profondeur, sans amitié véritable, toute de sensualité et d'orgueil de part et d'autre, la liaison tournait à l'éternelle histoire du prince et de la comédienne, qui n'attendrit que les lorettes. Rester fidèle à cet homme, quel serment l'y obligeait ? Était-il fidèle, lui ? Elle avait assez l'expérience des hommes pour être certaine du contraire. Elle jouait son rôle de dame de volupté, elle lui faisait honneur et conviait parfois à souper quelques-uns de ses amis. Il la payait. Ils étaient quittes.

Alors, Juliette recommença de chercher l'amour.

Qu'il est risible le souci des biographes d'éviter la superposition des liaisons ! Karr, Séchan, Demidov... Avec quel soin a-t-on égrené l'apparition des soupirants de la jeune actrice ! L'un au printemps de 1832 ; l'autre on ne sait pas au juste quand, mais plus tard... et pas longtemps ; le troisième chassant de ses millions les deux autres.

Pourquoi truquer les dates ? A quoi sert d'atténuer l'évidence ? Laissons Juliette telle qu'elle a été : une courtisane en quête de bonheur. Sa faiblesse, son amoralité, son ingénuité nous la rendent terriblement vraie... et sympathique. Bientôt, elle aura tout le reste de sa vie pour devenir, femme recroquevillée sur un amour, une noble héroïne.

André Maurois déprécie les hommes qui, avant Victor Hugo, ont attiré Juliette ; « Elle s'était donnée, écrit-il, à de nombreux amants qui n'avaient pas rehaussé ses idées sur le sexe masculin : un bellâtre italien de cinquante-

trois ans, Bartolomeo Pinelli ; un décorateur insolvable, Charles Séchan ; un journaliste impudent, Alphonse Karr¹... »

Pinelli, reconnaissons-le, avait autre chose que de beaux costumes. Quant à Séchan et à Karr, ils étaient loin d'incarner les tristes sires auxquels fait songer la définition lapidaire de Maurois, et de tant d'autres.

Mars 1832. Les bourgeois crèvent aux branches des marronniers parisiens et Juliette Drouet se sent le cœur à la dérive. Qui lui apportera le grand bonheur auquel elle ne cesse de rêver ?

Et voici que surgit Alphonse Karr, errant à travers les coulisses, en quête d'un article à sensation pour *Le Figaro*. Quel est donc cet étrange garçon dont, depuis quelques jours, le nom se promène sur toutes les lèvres féminines ?

Né à Paris d'un père allemand, pianiste de talent, et d'une mère française, Karr est alors âgé de vingt-quatre ans. Sa figure est osseuse. Ses pommettes saillantes sont rayées comme d'un coup de sabre par des moustaches hirsutes. D'épais sourcils, réunis en broussaille, surplombent l'ensemble et donnent à la physionomie un aspect farouche. Ce qu'il y a de moins esthétique, ce sont les oreilles : longues, larges, écartées, deux énormes écailles d'huître².

Dans les *Mémoires d'un Passant*, Philibert Audebrand estime qu'« au premier aspect, une tête folle est en droit de s'écrier : Dieu ! qu'il est laid ! » et Barbey d'Aurevilly dépeindra Alphonse Karr comme « un monstre de laideur physique ». En revanche, bien pris de taille et

1. André MAUROIS : *Olympio, ou la Vie de Victor Hugo*, p. 224. (Paris, Hachette, 1954.)
2. Cité par Derek A. SCALES : *Alphonse Karr, sa vie, son œuvre*. (Genève, E. Droz, 1955.)

extrêmement vigoureux, il porte avec chic « l'habit et le gilet de velours noir, un pantalon en tricot de soie noire et des bottes molles, retombant plissées un peu au-dessus des genoux¹ ».

Dès la rhétorique, Karr « lisait assidûment les auteurs grecs et latins, non comme *devoirs*, mais comme livres ; il ne faisait à peu près aucun des devoirs prescrits et n'assistait même pas aux compositions et aux concours² ». Ce qui ne l'empêcha pas de décrocher le premier prix de discours français. Travailleur infatigable, à l'âge où d'autres ingurgitent sagement la philosophie, il se mit à courir le cachet, recrutant des élèves malgré le manque de relations, versifiant sans fin, amoncelant drames en vers sur élégies.

Malgré son courage, le jeune homme se retrouva bientôt sur le pavé, avec trois francs pour tout pécule. Dès le lendemain, le hasard lui vint en aide : il rencontra un ancien censeur du collège Bourbon, où il avait été autrefois répétiteur. Voici notre adolescent professeur suppléant de cinquième, avec cent cinquante francs par mois.

Il put s'offrir son rêve : une maison « à moitié tombée dans les carrières » de Montmartre³. Ce qui avait attiré tant de monde comme bal champêtre du Tivoli-Montmartre n'était plus qu'une mesure entourée d'un immense jardin plein d'arbres et de buissons, avec une grotte d'où sourdait un filet d'eau limpide et la vue merveilleuse sur Paris qui, « la nuit, faisait l'effet de la mer, le bruit lointain des voitures rappelant celui des vagues⁴ ».

1. Alphonse KARR : *Le Livre de Bord*, tome I, p. 202. (Paris, Calmann-Lévy, 1879-1880.)
2. *Ibid.*, tome I, p. 18.
3. Alexandre DUMAS : *Mes Mémoires*, tome XIV, p. 126. (Paris, A. Cadot.)
4. Alphonse KARR : *Le Livre de Bord*, tome I, p. 84.

Heureux de posséder un domaine qui l'enchantait, le nouveau locataire s'installa. Il n'avait pour tout mobilier qu'un hamac, une table, un fauteuil et, en guise de divan, une grande malle recouverte d'un tapis. N'importe ! le cadre se montrait propice au travail. Dès qu'il avait terminé ses heures au collège, dès qu'il en avait fini avec les répétitions à la pension Labbé, Alphonse Karr remontait chez lui et composait. D'innombrables vers succédèrent ainsi à des tragédies et à des drames que refusaient obstinément les directeurs de théâtre.

Nullement découragé, le jeune homme se mit à rédiger des articles pour des journaux. Son style déjà mordant pastichait à merveille Rabelais, à qui il empruntait la plupart de ses titres. Quand il eut accumulé un certain nombre d'écrits, il partit pour la cité Bergère, et, à un moment où personne ne le voyait, il glissa articles et pièces en vers dans la boîte du *Figaro*, jeune feuille satirique très en vogue. Le lendemain, il acheta le journal et le lut du début à la fin. Aucune trace de ses œuvres. Il recommença le même manège, des mois durant. Rien, désespérément rien. Un dimanche de 1830, il quitta son logis champêtre et partit déjeuner dans un café de Paris :

« Garçon, fit-il sitôt installé à une table, tous les *Figaro* de la semaine, je vous prie ! »

Mais, au-dedans de lui et non sans amertume, Karr songeait : « Ça sera comme d'habitude. »

Et il commence de lire. Soudain, il se frotte les yeux. Dans le numéro du 9 juillet, un de ses titres ! « Comme quoi... » Le lui aurait-on volé ? Non. La première ligne est de lui, la seconde aussi. Un de ses articles ! Dans le journal !

Fébrile, il continue sa lecture. De lui encore le second

article, de même que le troisième... Incroyable ! Tout le journal est de lui¹ !

Les jours qui suivirent, *Le Figaro* publiait toujours ses articles. Pour mettre un comble à sa joie, Bohain et Nestor Roqueplan, respectivement propriétaire-directeur et rédacteur en chef, l'invitèrent par lettre à venir les voir.

Tremblant d'inquiétude, Karr arriva cité Bergère. On l'introduisit dans un salon meublé avec élégance.

« Vos vers sont charmants, monsieur, déclara Bohain sitôt les présentations terminées, mais j'aimerais mieux mourir que d'en mettre un seul dans mon journal. Il faut nous donner de la prose, mon cher monsieur ; les articles que nous avons insérés sont jolis, mais vous ferez encore mieux quand vous aurez un peu de métier. Il faut vous mettre aussi quelque peu au courant de la politique.

— De la politique ! s'écria Alphonse Karr, mais je n'y entends absolument rien ! Je sais que le roi s'appelle Charles X, mais j'ignore même le nom de ses ministres. »

Roqueplan prit alors la parole et endoctrina si bien le jeune homme que celui-ci sortit de l'entretien, décidé à écrire en prose, mais triste de ce « qu'on lui coupait douloureusement les ailes² ».

Lorsqu'il fut admis à la rédaction permanente du *Figaro*, Karr apprit enfin pourquoi ses articles avaient paru si soudainement. Des rédacteurs avaient demandé que le prix de la colonne soit porté de cinq à sept francs. La direction ayant refusé, ils s'étaient mis en grève. Si bien que le journal s'était trouvé sans copie. Le premier soir, Bohain et Roqueplan avaient fait seuls les articles. Le lendemain, épuisés, ils s'étaient avisés de fouiller dans les cartons

1. Alphonse KARR : *Le Livre de Bord*, tome I, p. 102-103.

2. *L'Esprit d'Alphonse Karr*, p. 313. (Pensées extraites de ses œuvres complètes, Paris, Calmann-Lévy, 1877.)

où l'on jetait pêle-mêle les manuscrits inutilisés. C'est ainsi qu'ils avaient découvert les articles de Karr. Depuis, celui-ci rédigeait la chronique théâtrale et littéraire du journal. Dans ses *Mémoires*, Alexandre Dumas prétend que « tous les articles un peu bucoliques que publia *Le Figaro* à cette époque sont d'Alexandre Karr¹ ».

Quand il rencontra Juliette Drouet, Karr terminait un roman, *Sous les tilleuls*, qui, à en juger par les extraits que publiaient *Le Cabinet de lecture* et *L'Entr'acte*, promettait d'avoir la faveur des lectrices, friandes, pour les autres, d'amours malheureuses.

Dès le premier regard, Alphonse Karr est bouleversé. Juliette lui rappelle Camille. Camille, son grand amour d'adolescent. Camille, dont il décrit la grâce et la beauté dans son roman. Camille, la traîtresse qui vient d'en épouser un autre. Mêmes bandeaux bruns cachant un regard céleste. Même voix harmonieuse. Le trouble du jeune homme est si évident qu'il n'échappe pas à l'actrice. A son tour, elle se sent remuée.

Bien vite débutent « les Cent jours de Karr ». Le mot est d'Arsène Houssaye. Dès qu'ils le peuvent, les deux amants s'échappent de leurs obligations professionnelles et vont se montrer, bras dessus bras dessous, dans les endroits où l'on s'amuse, alliant le plaisir à la publicité. Ils dansent au son des violons de la mère Saguet ou bien dans les bals du boulevard du Crime. Ils boivent à lentes gorgées le vin blanc ou le sirop d'orgeat du *Café des Mousquetaires*, du *Petit-Lazari* et de *L'Épi scié*.

L'idylle correspond-elle à ce que laissent paraître les deux partenaires ?

Écrivant à un ami, Barbey d'Aurevilly dira plus tard

1. Alexandre DUMAS : *Mes mémoires*, tome XIV, p. 126. « Alexandre », au lieu d'Alphonse, est une erreur de Dumas.

que Juliette avait aimé Alphonse Karr « à la rage », mot qui, à lui seul, implique la passion, la sensualité, non l'amour. Même si la jeune femme, avec son caractère d'une seule pièce, se croit sincère, n'entre-t-il pas du calcul dans son attachement ? Karr est journaliste, un journaliste qui monte, dont on colporte déjà les boutades incisives, les réflexions mordantes. Par quelques phrases habilement glissées dans un compte rendu de spectacle — sa spécialité — il peut accroître ou démolir le renom d'une actrice. Désormais, estime Juliette, un article élogieux est plus utile à sa carrière que les présents du comte Demidov. C'est pourquoi elle n'hésite pas à encourir la colère de ce dernier, peut-être même la disgrâce, en s'affichant avec le jeune journaliste. Toutefois, femme jusqu'au bout des ongles et préférant deux proies, elle prend soin de faire passer Karr pour un camarade.

Celui-ci, de son côté, voit tout le parti qu'il peut tirer de l'aventure. Juliette est riche, alors qu'il n'a pas un sou vaillant. Belle, elle apaise son amour-propre si cruellement bafoué. Surtout, elle commence à avoir un nom.

Quel régal de feuilleter, page après page, *Le Figaro* de 1832 ! Tout y est : les louanges discrètes mais répétées que les *Bigarrures*, pourtant réticentes aux potins de coulisses, décernent à la jeune femme, en début de liaison :

Mlle Juliette a pris dans la pièce de *Dix ans* le rôle de Sophie Marini. Cette jolie actrice, par son jeu spirituel, la grâce de ses manières et le bon goût de sa parure, a su donner du charme à un rôle médiocre¹.

Le drame de *Térèse*, dont le succès a été interrompu par la clôture de l'Opéra-Comique, va, dit-on, être repris à la Porte-Saint-

1. *Le Figaro*, 3 avril 1832.

Martin. Le rôle de Térésa serait joué par Mlle Juliette, jeune et jolie actrice dont nous avons eu plusieurs fois l'occasion d'encourager le talent¹.

La Porte-Saint-Martin vient d'emprunter *Jeanne Vaubernier* au répertoire de l'Odéon. Une jeune actrice, qui dans d'autres occasions, a fait preuve d'un véritable talent, n'ayant eu, dit-on, que deux jours pour apprendre un rôle assez long, mais peu important, a imaginé de l'écrire et sur une lettre que son rôle lui permet de tenir à la main, et derrière son masque ; on allait même jusqu'à dire qu'une partie était transcrite sur le gilet du roi. L'actrice qui avait imaginé cette espièglerie était, du reste, remarquable par le bon goût de son costume ; ses traits paraissaient encore plus piquants sous la perruque poudrée ; nous la verrons bientôt, dit-on, dans une pièce plus importante, remplir un rôle dramatique et passionné².

Les entrefilets sur l'actrice s'amenuisent bientôt au profit du romancier, qui charge Vaulabelle, un ami, de faire son éloge quand le libraire Charles Gosselin met en vente *Sous les Tilleuls*, « ouvrage bien supérieur à *La Nouvelle Héloïse* » : « Rousseau n'a fait qu'un roman, Alphonse Karr a fait un livre³. »

Charité bien ordonnée...

Pourtant, quand le journaliste sent que Juliette se détache de lui, ce qui ne tarde guère, il essaie de la retenir avec l'appât du mariage :

Si, ce qui paraît aujourd'hui livré au hasard, tu te trouves être plus riche que moi, je prendrai sans scrupule, sans hésitation, la moitié de ta petite fortune. Si tu n'as rien, tu dois de même ne pas hésiter à partager avec moi le fruit de mon travail, et j'aurai bien de la force et du courage quand je travaillerai pour toi.

1. *Le Figaro*, 18 avril 1832.
2. *Le Figaro*, 27 avril 1832.
3. *Le Figaro*, 16 juillet 1832.

D'autant, ma belle fille, que je ne vois pas trop comment je ferais pour vivre loin de toi. Si tu es ma femme, Julie, si tu es décidée à partager ma vie et mon avenir, quels qu'ils soient, il est simple et nullement répugnant pour moi de te dire : procure-moi encore cinq cents francs pour demain. Mais si tu refuses de t'associer à ma vie ou si tu y mets des restrictions, je ne peux ni ne veux accepter ce nouveau service¹.

Bague au doigt et bourse commune. Ce qui, en attendant le pire, permet de soutirer quelque argent.

Si elle avance la somme, Juliette ne s'y laisse pas prendre. Elle a perdu tout désir de ce garçon triste et bilieux qui ne la sert plus et poursuit un fantôme ou sa propre célébrité. Alors Karr, qui décidément tient à ne pas tout abandonner d'un coup, lui offre son amitié. La réponse ? Nous pouvons l'imaginer en ces termes :

Mon amitié ! Me conseillez-vous donc de partager mon âme en deux et pensez-vous que ce soit trop de la donner tout entière ? Si j'aime un homme, je veux me donner tout à lui ! Je veux garder pour lui mes pensées, mes regards, mon haleine. Je n'ai rien pour l'amitié ! Je ne vis que pour lui, mon amant, mon homme² !

A sa façon, Karr se serait-il mis à aimer Juliette ? C'est douteux. Pourtant, il l'estime tellement qu'en 1833, la liaison terminée depuis beau temps, il la prend, à l'égal de sa chère Camille, comme héroïne de son second roman et lui prête les paroles que je viens de citer. Et pour que la jeune femme l'apprenne, pour qu'elle ne garde pas un trop mauvais souvenir de leurs fêtes anciennes, sans doute aussi pour qu'elle lui vienne en aide — il est criblé de dettes —, il lui écrit :

1. Cf. Derek A. SCALES : *Alphonse Karr, sa Vie et son Œuvre*.
2. Raymond ESCHOLIER : *Un Amant de génie : Victor Hugo*, p. 118. (Paris, Arthème Fayard, 1953.)

J'ai fait un livre où je parlais de vous comme je croyais vous comprendre. Lisez-le. Il s'appelle *Une Heure trop tard*¹.

Très ressemblant, ce portrait d'Hélène-Juliette :

Ses cheveux bruns, ses yeux noirs, les contours parfaits de sa figure, ce qui touchait et faisait frissonner le cœur au premier aspect, c'était sur sa physionomie un calme, une pureté que l'imagination ne donne qu'aux anges, et, quand elle levait les yeux, un regard doux velouté, et cependant triste et pénétrant, et encore dans la taille et la démarche une majesté sans raideur, une grâce aérienne².

Pour une ancienne maîtresse, existe-t-il plus bel hommage que de voir transcrites les paroles qu'elle a prononcées jadis ? Témoin ce court dialogue entre Hélène et Leyen, couple central d'*Une heure trop tard* :

« Il me semble, dit Hélène, que mon âme a des désirs comme mon corps, et mille fois plus ardents, il me semble qu'à songer combien les angoisses de l'âme sont plus pénétrantes que les douleurs du corps, ses plaisirs aussi doivent être plus incisifs. Vous n'avez rien qui réponde aux besoins de mon âme. Vous me donnez des plaisirs suivis de fatigue et de honte. Je rêve parfois un bonheur noble, calme, et toujours le même.

— Enfant, dit Leyen en souriant, ce sont croyances et folies de ton âge ; un jour tu en riras avec moi. Un jour, dit-il d'un accent triste et pénétré, si pourtant tu ne m'abandonnes pas pour un autre.

— Écoutez-moi, dit Hélène ; j'ai trop d'orgueil pour mentir ; je vous quitterai ; j'abandonnerai vous, et la terre et la vie, si je trouve un homme dont l'âme aime et caresse mon âme comme vous aimez et caressez mon corps³. »

Cet homme, Juliette est sûre de l'avoir enfin rencontré

1. Louis BARTHOU : *Les Amours d'un Poète*, p. 173.
2. Alphonse KARR : *Une Heure trop tard*, p. 87.
3. *Ibid.*, p. 190.

quand arrive l'automne de 1832. C'est un jeune décorateur aux cheveux d'un blond cendré, dont le regard bleu, rêveur dès qu'il la frôle, la remue délicieusement. Il s'appelle Charles Séchan.

L'enfance de Séchan ressemble à la sienne. Même série d'images d'Épinal, avec Paris pour cadre : un père tailleur qui gagne la vie des siens d'une façon honnête mais modeste, des parents qui meurent prématurément, l'abandon, la tante providentielle qui recueille l'orphelin. Le petit Charles sait de bonne heure ce qu'il veut faire plus tard : il sera peintre. Il entre dans une école de dessin proche de la rue du Mail, puis il débute — il faut vivre — comme garçon à tout faire chez un marchand de papiers peints. Un hasard ou bien un ancien camarade d'école lui apporte sa chance : il est admis comme « nègre » à l'atelier de Lefèvre, décorateur de la Porte-Saint-Martin. A la fin de 1831, il exécute presque seul ses deux premiers décors pour *Richard Darlington* que vient de monter Harel.

Comme tout être jeune possédant un peu d'idéal, Séchan rêve de secouer la routine sociale, d'améliorer le sort des classes laborieuses, fût-ce au prix du sang. Les révolutions l'attirent. Lors des obsèques du général Lamarque, l'un des chefs de l'opposition, il est présent sur les barricades qui se dressent à l'entrée de la rue de Ménilmontant. Brève échauffourée, dans laquelle Séchan ne tire pas un coup de fusil. Ses amis jugent toutefois préférable de le voir partir quelque temps pour la Suisse. Il y reste trois mois, le temps de noircir un carnet de croquis dont il compte bien se servir à la première occasion. Puis il regagne l'atelier de Lefèvre et les coulisses de la Porte-Saint-Martin.

Son métier, il l'aime avec passion. Entre deux praticables, il n'est pas rare de le voir exposer ses idées à la jeune première dont il est devenu l'ami avant d'être son

amant. Il sait à quel point ses œuvres sont provisoires, « fusées étincelantes, éteintes dans l'azur de la nuit ¹ », mais cela ne le préoccupe guère. Il lui suffit de savoir qu'aucune pièce n'est mise en valeur si décors et costumes ne l'étoffent pas harmonieusement. Mais que de progrès à faire ! Que d'œuvres qui tombent après les premières représentations parce que desservies par une mise en scène bâclée, des décors négligés ! Ne serait-ce que l'éclairage qui, la plupart du temps, est à frémir ! Pourquoi ne pas jouer davantage avec les ombres pour rendre le fantastique, ce fantastique si goûté du public ? Et quelle platitude dans les compositions architecturales ! Aucune perspective. Du figolage, sans construction.

Toutes ses belles idées, Séchan ne se contente pas de les formuler. Il les met en pratique, ce qui fera écrire à Théophile Gautier que « le décor, comme la littérature, a eu sa rénovation romantique vers 1830. Séchan, Feuchères, Diéterle et Despléchin furent les Delacroix, les Decamp, les Marilhat, les Cabat de la peinture au théâtre. Ils y apportèrent l'invention, l'audace, la couleur, l'exactitude. Ce furent eux qui prêtèrent leurs merveilleuses broches à tous les grands opéras de Meyerbeer, d'Halévy et d'Auber ². »

Juliette s'épanouit. Enfin un homme qui partage son goût du beau, du parfait, du sublime ! Plus que jamais, elle est l'éblouissante Mlle Juliette, celle que « Paris tout entier admire comme une merveilleuse statue vivante ³ ».

La raison ? Elle aime et, comme toujours, à la frénésie.

1. Théophile GAUTIER : *Souvenirs de Théâtre*, p. 69. (Paris, Charpentier, 1883.)

2. Charles SÉCHAN : *Souvenirs d'un Homme de théâtre*, recueillis par A. BADIN.

3. Ph. AUDEBRAND : *Mémoires d'un Passant*, p. 309.

Sitôt qu'elle se trouve séparée de Charles, elle lui expédie billet sur billet :

Je ne suis plus maîtresse de mon inquiétude, lui écrit-elle un jour. Il faut que je sache absolument où vous êtes et comment vous êtes. Ne perdez pas un moment à me répondre, soit pour me rassurer, soit pour m'appeler à vous si vous aviez besoin de moi pour quoi que ce soit. Entre nous, je vous l'ai déjà dit, c'est à la vie et à la mort ¹.

La vie, pour l'instant, s'ingénie à réunir les deux jeunes gens dans une même ascension.

Harel s'est emballé pour *Perrinet-Leclerc*, drame que viennent de lui soumettre Lockroy et Anicet. Prodigieuse, cette fresque historique du temps de la reine Isabeau de Bavière ! Ce sera le succès de l'année. Des costumes somptueux. Des décors inoubliables sur le Paris de 1418 et sur les fossés de Vincennes. De l'amour frénétique et contrecarré par mille péripéties. Du sang. *L'homme au masque de fer*, qui détenait le record des recettes, sera surpassé.

Comme il lui arrive une fois sur deux, le directeur a vu juste. Malgré la scène finale qui révolte d'horreur (pour faire plus vrai, on est allé jusqu'à répandre du sang de mouton sur le dernier assassiné), les amateurs de mélodrame s'écrasent chaque soir à la Porte-Saint-Martin. Les sources d'intérêt abondent : il y a Mlle George, cruelle Isabeau qui, dans ses hurlements d'amante passionnée, arrache des larmes aux plus endurcis. Il y a Juliette, dame d'honneur de la reine et fiancée au brave Perrinet, qui « de rien a fait un rôle ² », beau compliment de la part d'un ancien amant. Elle est si belle dans la toilette moyen-

1. Louis BARTHOU : *Les Amours d'un Poète*, p. 128.

2. *Le Figaro*, 5 novembre 1832.

geuse qui met en valeur sa gorge ! Ses fins poignets s'échappent si joliment des interminables manches de mousseline blanche, ses cheveux sont si artistiquement tressés en diadème et font si bien ressortir la blancheur de son front que *Le Charivari*, hebdomadaire récemment fondé, publie la maquette de son costume avant celle de Mlle George. Il y a enfin les décors, « magnifiques de nouveauté et de fraîcheur ¹ » signés Lefèvre, mais dont on assure tout bas qu'ils sont d'un jeune de grand avenir, un nommé Séchan. Ce dernier le confirmera plus tard :

J'aurais eu le droit de signer un certain nombre de décors qui portèrent le nom de Lefèvre sur l'affiche, ceux de Lockroy et d'Anicet Bourgeois, par exemple ².

Pourquoi l'amour des deux jeunes gens tourne-t-il rapidement à l'amitié ? Séchan est-il refroidi par le désordre sentimental de Juliette, par sa prodigalité ? S'éprend-il d'une autre ?

Il semble que la rupture vienne plutôt de l'actrice si l'on en juge par les lettres que, d'ici deux ans, elle adressera à son ancien amant :

Pauvre ami — écrit Juliette en juin 1834 — ne me dites pas que vous êtes malheureux à cause de moi, cela m'afflige plus que je ne puis vous le dire ; car il ne dépend plus de moi de vous rendre heureux ³...

Et, en septembre de la même année :

1. *Le Figaro*, 4 novembre 1832.
2. Ch. SÉCHAN : *Souvenirs d'un Homme de théâtre*, recueillis par A. BADIN.
3. Cf. Paul SOUCHON : *La Servitude amoureuse de Juliette Drouet*, p. 27. (Paris, Albin Michel, 1942.)

Bien souvent il m'a pris la folle idée d'aller me jeter dans vos bras en vous demandant une douleur pour consoler la mienne, une plaie pour cicatriser la mienne, comme s'il y avait des douleurs capables de consoler et des plaies assez saignantes pour cicatriser une autre plaie ¹...

Plus très sûre d'aimer comme elle le comprend, préfère-t-elle la sécurité matérielle à des années de vaches maigres ? Ou bien l'ouragan qui pliera sa volonté commence-t-il à souffler ?

Quoi qu'il en soit, le vide dessille ses yeux. Elle s'aperçoit que, malgré un métier qui la pénètre chaque jour davantage, malgré des atouts de luxe et de beauté, elle reste au second plan, à la traîne de George. Ses lèvres gardent leur sourire ensorcelant. Son regard se fonce de tristesse.

Comment devinerait-elle que le grand bonheur est pour demain ?

1. Cf. Louis BARTHOU : *Les Amours d'un Poète*, p. 203.

VI

LA COMPAGNE PASSIONNÉE
D'UN HONNÊTE HOMME

EN ONZE JOURS, Victor Hugo, stimulé par l'interdiction du *Roi s'amuse*, a écrit *Lucrece Borgia*. Première lecture devant Harel et devant Mlle George, au domicile de la tragédienne. Elle s'enthousiasme pour ce drame en prose où les processions macabres et les coups de poignards succèdent aux orgies. Incarner une empoisonneuse réhabilitée par l'amour maternel tente l'incorrigible amoureuse. La pièce est acceptée.

Dès le lendemain, 2 janvier 1833, le directeur de la Porte-Saint-Martin convoque sa troupe. Il y a là Frédéric Lemaitre, l'idole du public, tout de noir habillé. Il y a Provost, Delafosse, Serres... Il y a aussi Mlle Juliette, rosie par la bise glaciale et par l'anxiété. Elle a, pour la circonstance, revêtu une robe de satin des Indes, couleur maïs, dont le corsage drapé à la tyrolienne laisse apercevoir ses épaules magnifiques. Ses boucles brunes libérées de sous le cabriolet de velours noir qu'ornent deux plumes du même ton maïs que la robe — une création de chez

Herbault — elle s'assied entre Frédéric Lemaitre et Provost pour écouter l'auteur.

Elle ne connaît pas Hugo. A peine l'a-t-elle aperçu, à un bal de mai dernier, derrière une haie d'admirateurs. Aussi observe-t-elle avec attention le chef de l'école romantique.

En femme experte à jauger les moyens financiers des hommes, elle détaille la redingote d'un assez beau drap couleur de tabac d'Espagne sous laquelle s'aperçoivent — dira-t-elle plus tard — des « bretelles naïves », le pantalon échancré sur la botte et tiré par des sous-pieds en chaîne d'acier : costume d'un bourgeois soucieux de son élégance, mais sans fortune.

Elle avouera aussi qu'elle trouvait à Hugo des cheveux en broussaille et que son sourire découvrait des « dents de crocodile¹ ». Mais ce qui la fascine, ce sont les lunettes vertes qui masquent entièrement le regard, et les nombreux plis sur le front haut. Aurait-il souffert ? Ce qu'insinue cet insupportable Karr serait-il vrai ?

Tous les avis corroborent l'impression première de Juliette. Le Victor Hugo d'alors — nous le savons par un dessin de Léon Noël exécuté en 1832 — est profondément différent de celui que nous livre le portrait gravé en 1829 par Devéria. Blessé dans son amour et plus encore dans son orgueil, le poète souffre.

Je suis triste au-dedans de moi.
J'ai, sous mon toit, un mauvais hôte.
Je suis la tour splendide et haute
Qui contient le sombre beffroi²...

1. Juliette DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à Victor Hugo*, lettre du 1^{er} juillet 1844.
2. Victor Hugo : « A Mlle Juliette », *Chants du Crépuscule*, p. 265.

Cela est une longue histoire...

Le 12 octobre 1822, Victor Hugo, poète riche de jeunesse et de confiance en soi, épousait Adèle Foucher, son amie d'enfance. Le mariage, célébré à Saint-Sulpice, avait été précédé de trois ans de luttes et de séparations qui avaient donné naissance à une correspondance enfiévrée. Il avait fallu toute l'opiniâtreté du jeune homme pour venir à bout de la réticence des parents Foucher, inquiets de voir leur fille fiancée à un garçon assurément brillant mais en qui « ils ne voyaient rien de fixe¹ ».

Après des débuts difficiles, sort commun à bien des jeunes qui fondent un foyer, le ménage avait conquis une certaine aisance grâce au labeur acharné de Victor. Mais la cadence à laquelle les enfants vinrent au monde² alarma une femme dont les ardeurs sensuelles étaient loin d'égaliser celles du mari. Fallait-il en trouver la raison dans la nature même d'Adèle et dans son éducation ? La faute en incombait-elle à un époux arrivé, de son gré, chaste au mariage et malhabile dans l'art d'éveiller les sens de sa compagne ?

L'irruption de Sainte-Beuve dans la vie des époux, l'aveu lent et subtil de son amour pour Adèle aggravèrent les choses. Tout d'abord, Hugo ne vit rien. Il était trop absorbé par ses écrits, les démarches auprès des éditeurs et les répétitions de ses pièces. En outre, son orgueil et sa volonté ne pouvaient admettre que la femme qu'il avait choisie puisse penser à un autre, fût-il son meilleur ami.

Avec bonté, il tâcha de consoler Sainte-Beuve. Mais sa psychologie en matière féminine était embryonnaire. Il

1. Victor Hugo : *Lettres à la Fiancée*, p. 103, n. 1.

2. Adèle Hugo eut cinq enfants en sept ans. L'aîné, Léopold, naquit en 1823, neuf mois après le mariage, et mourut en bas âge. Vinrent ensuite : Léopoldine (1824), Charles (1826), François-Victor (1829) et Adèle (1830).

commit l'imprudence de communiquer à Adèle les lettres que lui écrivait l'amoureux désespéré :

... Cet amour, Dieu m'est témoin que je l'ai cherché uniquement en vous, dans votre double amitié à madame Hugo et à vous, et que je n'ai commencé à me cabrer et à frémir que lorsque j'ai cru voir la fatale méprise de mon imagination et de mon cœur¹...

Déjà rêveuse et mélancolique, la jeune femme se mit à soupirer de plus belle. La plus sage des épouses resterait-elle indifférente à de tels aveux ? Le lit conjugal ne crissait plus souvent. Adèle, cette fois, ne manqua pas d'imagination pour se dérober aux exigences de Victor : au premier prétexte, elle fit chambre à part.

Pour Hugo, le coup était rude.

Ce lit où tu pourrais être (quoique tu ne *veuilles* plus, méchante), cette chambre où je pourrais voir tes robes, tes bas, tes chiffons traîner sur les fauteuils, cette table où tu viendrais me déranger par un baiser, tout cela m'est douloureux et poignant.

Je n'ai pas dormi de la nuit. Je pensais à toi comme à dix-huit ans, je rêvais de toi comme si je n'avais pas couché avec toi²...

Mais, en homme à qui les événements obéissent, il songea qu'avec de la patience et un séjour au grand air, le cœur et le corps d'Adèle lui reviendraient plus ardents qu'autrefois. « Loin des yeux, loin du cœur. » Sainte-Beuve ne partait-il pas pour Liège ?

Avec soulagement, Hugo vint, dès juillet 1831, installer sa famille aux Roches, à côté du village de Bièvres. La

1. Cf. Gustave SIMON : *Le Roman de Sainte-Beuve*, lettre de Sainte-Beuve à Hugo, en date du 7 décembre 1830, p. 80. (Paris, Ollendorff, 1906.)

2. Cf. A. BLUM-MANDÉRIEUX : *Juliette Drouet et Victor Hugo*, p. 14. (Paris, Le Scorpion, 1960.)

propriété, « une maison d'apparence modeste, plus étendue que haute », appartenait à son ami Bertin, fondateur du *Journal des Débats*. Le parc avait de grandes allées silencieuses et « des saules pensifs qui pleuraient sur la rive ». Les hôtes ne savaient qu'imaginer pour distraire leurs invités. Les enfants admiraient le cygne sur l'îlot au milieu du lac ou bien ils jouaient dehors sans fatiguer leur mère. Tout allait rentrer dans l'ordre. Hugo respira. Hélas ! un peu trop vite... et trop fort !

Quel démon le poussa à venir crier victoire jusque sous les oreilles de Sainte-Beuve en train de boucler ses malles ?

Nous sommes ici admirablement — clame Hugo dans une lettre datée du 1^{er} juillet —, si bien que nous ne savons guère quand nous en partirons. Ma femme est ravie, gaie, émerveillée, heureuse, bien portante. C'est une charmante hospitalité. Adieu. On sonne pour le déjeuner. N'oubliez pas de m'écrire de Liège.

Toujours bien à vous.

VICTOR ¹.

Les bagages du critique furent défaits en un touremain. Alors Hugo, prévenu, accumule les erreurs. Il écrit une nouvelle lettre, aussi déchirante qu'absurde, où il avoue qu'il ne peut « supporter plus longtemps un état qui se prolongeait indéfiniment » si Sainte-Beuve continuait de séjourner à Paris, puis il en envoie une autre, encore plus touchante, où il demande : « Priez Dieu, afin que le calme me revienne. Je ne suis pas habitué à souffrir ². »

Ce qu'en véritable artiste, pour qui toute douleur est un chant, il traduit aussitôt par des vers :

1. Cf. Gustave SIMON : *Le Roman de Sainte-Beuve*, p. 129.
2. Cf. Gustave SIMON : *Le Roman de Sainte-Beuve*, p. 144.

Sous le ciel étoilé qui luit à la fenêtre
On croit à la famille, au repos, au bonheur.
Le cœur se fond en joie, en amour, en prière,
On sent venir des pleurs au bord de sa paupière,
On lève au ciel les mains en s'écriant : Seigneur ¹.

Cette douleur influa sans doute sur le comportement du poète envers sa femme. Aussitôt seuls, les tourments devaient pleuvoir sur Adèle, qui, enfin amoureuse du critique, sentait s'éveiller son esprit. Sinon, comment juger la conduite de cette pieuse mère de famille, qui recevait des lettres, tantôt poste restante sous le nom de Mme Simon, tantôt par l'intermédiaire d'une lointaine parente de son mari ?

Trahi au cours des mois qui suivirent par les deux êtres qu'il aimait le plus au monde, Victor Hugo connut la vraie souffrance, celle qui brûle d'une façon d'autant plus atroce que l'orgueil est profond. Le bel effort des années de chasteté s'effondrait. Réaliser avec la femme élue l'amour exceptionnel, sensuel et pur, le couple modèle, tel avait été son rêve puéril et grandiose. Le réveil le laissait sans forces, héros d'une sordide histoire à trois où les deux comparses étaient une femme quasi frigide et un homme qu'une infirmité congénitale rendait à peu près inapte à l'amour.

Victor Hugo aimait la vie. Il avait trop confiance en son génie pour courber longtemps la tête. Il fonda souffrances et scepticisme dans l'admirable recueil des *Feuilles d'Automne* :

A force de marcher l'homme erre, l'esprit doute,
Tous laissent quelque chose aux buissons de la route,
Les troupeaux leur toison, et l'homme sa vertu ².

1. Victor Hugo : *Les Feuilles d'Automne*, xxxiv, « Bièvre ».
2. Victor Hugo : *Les Feuilles d'Automne*, xxxvii, « La prière pour tous ».

Les mois passèrent. La douleur devenait ce parasite avec lequel on s'accommode de vivre bon gré mal gré. Mais, si le poète avait pardonné, il n'oubliait pas. Il n'aspirait qu'à retrouver un amour plus vaste, plus violent que celui qu'il avait connu avec Adèle. Aujourd'hui, il avait tout près de lui cette Juliette, plus belle encore en robe de ville qu'au bal d'artistes, où, l'an passé, elle lui était apparue comme un oiseau de flamme « jetant de toutes parts des éblouissements¹ » ; plus humaine aussi, à en juger par les grands yeux sombres où miroitait une larme. Mais c'était une actrice...

La lecture de *Lucrèce Borgia* terminée, les premières louanges versées aux pieds de l'auteur, Harel passe à la distribution des rôles. Mlle George sera une Borgia incomparable, Frédérick Lemaître un superbe Gennaro...

Le diadème dont s'est affublée l'ancienne maîtresse de l'Empereur oscille de satisfaction.

« Quant au rôle de la princesse Négroni, enchaîne le directeur, j'ai pensé qu'il conviendrait fort bien à Mlle Juliette... »

Pour la jeune femme, un rêve s'écroule. Ainsi, la splendide Lucrece va être incarnée par cette douairière bedonnante et outrageusement fardée, tandis qu'elle devra se contenter d'un apparition. Elle a supporté bien des humiliations, mais cet après-midi, ça n'est plus possible...

Ses mains tremblent. Elle a une peine infinie à conserver un air angélique. Pourtant, il faut tenir. Surtout quand les lunettes vertes d'un auteur à la mode suivent chacun de vos gestes.

A peine rentrée chez elle, Juliette griffonne un billet et le fait porter à Harel. C'est fait : elle a démissionné.

1. Victor Hugo : *Les Voix Intérieures*, XII, « A Olympio ».

Maintenant, que Demidov se débrouille ; il lui faut la Comédie-Française. Douze répliques en tant que princesse Négroni ! Se sont-ils tous assez moqués d'elle ! George et son sourire de triomphe, Harel et sa voix en sourdine, jusqu'à Hugo avec ses courbettes et son baise-main !

Les gazettes sont vite au courant de l'histoire. Elles s'empressent d'annoncer à leurs lecteurs : « L'engagement de Mlle Juliette avec la Porte-Saint-Martin est rompu¹. »

Apprenant la nouvelle, Marie Dorval, qui s'est prise d'amitié pour sa jeune émule, la félicite : « Vous venez de quitter la Porte-Saint-Martin, c'est bien commencer l'année²... »

Ambitieuse et troublée, volontaire et instinctive, telle nous apparaît Juliette. Qu'elle semble risible, peu digne de foi, la version donnée par Richard Lesclide, selon laquelle la jeune femme aurait pris une voiture et se serait rendue chez l'écrivain pour obtenir le rôle de la princesse Négroni ! Il est vrai que celui qui fut le secrétaire de Victor Hugo n'aimait pas Juliette. Il n'a reculé devant aucune inexactitude pour satisfaire son goût du paradoxe et de la calomnie.

Les jours passent. Juliette s'entête. Soudain, une lettre de Mlle George lui parvient : « J'espère que vous ne persisteriez pas dans une séparation qui m'affligerait³. »

Cela sent le Harel à plein nez. L'amabilité de commande, l'effort que l'on fait pour la retenir flattent sa vanité. Et puis, il y a ce front barré de lignes douloureuses, et ce regard défendu par les verres sombres qui l'attirent irrésistiblement...

Alors, pressée de toutes parts, Juliette accepte une fois

1. *Le Courrier des Théâtres*, 7 janv. 1833.

2. Jules CLARETTE : article paru dans *Le Temps*, 29 nov. 1912.

3. *Ibid.*

de plus de n'être qu'une étincelante apparition. Elle reprend la plume et trace de sa grande écriture ce billet qu'elle envoie à Harel :

Il n'y a pas de petit rôle dans une pièce de M. Victor Hugo. Je jouerai donc la princesse Négroni¹.

Elle n'agit pas, comme le laisse entendre Louis Guimbaud, en actrice rampante et empressée. Elle se rend, mais elle a soin de braver son directeur en clamant qu'il n'est pas de petit rôle dans une œuvre de Hugo.

Au matin du 14 janvier 1833, ses admirateurs peuvent lire :

La Porte-Saint-Martin a renoué avec Mlle Juliette. Le petit déchirement avait eu lieu à l'occasion d'un rôle extrêmement court dont cette actrice ne voulait pas se charger dans *Lucrèce Borgia*. En le prenant, Mlle Juliette a levé l'obstacle et raccommodé la maille qui nous l'ôtait en s'échappant².

Pendant les répétitions, la jeune actrice multiplie ses avances à Hugo. Elle l'avouera plus tard. L'homme lui plaît : toutes les occasions sont bonnes pour le lui faire comprendre.

Sur scène, le comte Maffio Orsini lance à la princesse Négroni des propos galants :

« L'amitié ne remplit pas tout le cœur, Madame.

— Mon Dieu ! Qu'est-ce qui remplit tout le cœur ? » réplique Juliette en cherchant le poète du regard.

Pour un temps, la perte de ses illusions a rendu Victor Hugo misogyne. Il se tient sur la réserve avec les femmes, et plus encore avec ces créatures dépravées que sont les

1. Cf. Louis GUIMBAUD : *Victor Hugo et Juliette Drouet*, p. 28.
2. *Le Courrier des Théâtres*, 14 janv. 1833.

actrices qui « salissent le poète de leurs tracasseries ». Le mot est de lui. Mais il opère vite, le charme de celle dont Barbey d'Aurevilly disait : « Elle vaut une lame ou une balle dans le cœur des hommes qui en ont un. » Victor le sent. Il s'en défend. Les acteurs de la troupe, Frédérick Lemaître en particulier, s'étonnent des manières respectueuses qu'il conserve avec la jeune femme. Il ne la tutoie pas, comme le veut la coutume au théâtre, il lui baise la main, il l'appelle mademoiselle Juliette.

Arrive le soir de la première représentation. Le rôle de la princesse Négroni est mince, ses répliques rares. Pauvre butin pour une actrice que d'incarner « une femme charmante et de belle humeur qui aime les vers et la musique¹ ». Mais Juliette y déploie tant de grâce ! Elle est si belle ! Ses longs cheveux bruns sont enserrés dans une coiffure de perles et de plumes, sa robe de damas rose à ramages d'argent laisse entrevoir une gorge parfaite, une longue ceinture de velours vert souligne sa taille svelte, et ses jolis bras sertis de bracelets s'échappent d'un ample flot de mousseline blanche.

Dès la fin du troisième acte, le public applaudit avec frénésie, sans commisération pour les convives qui viennent d'être empoisonnés par de telles mains. Jusqu'à l'irascible Mlle George qui la prend dans ses bras et la couvre de baisers ! Hugo est vaincu. Le soir même, il jette ces lignes :

Le public a vivement distingué Mlle Juliette... Elle n'avait que quelques mots à dire, elle y a mis beaucoup de pensées. Il ne faut à cette actrice qu'une occasion pour révéler puissamment au public un talent plein d'âme, de passion et de vérité².

1. Victor Hugo : *Lucrèce Borgia*, acte II, scène II.
2. Victor Hugo : *Lucrèce Borgia*, 1^{re} note de l'édition originale.

A Victor, il ne faut désormais que la plus mince des occasions pour serrer contre lui son interprète et lui avouer qu'il est follement épris. Ce qui est bientôt fait.

Cependant, le chantre des vertus domestiques hésite encore à prendre une maîtresse. Il n'ignore pas la vie sentimentale de Juliette. Prêt de nouveau à aimer passionnément, ne court-il pas au-devant d'une désillusion ? Après tout, cette femme n'est qu'une courtisane. Son sens inné de l'économie n'allait sans doute pas jusqu'à lui faire craindre un liaison coûteuse.

Un billet prometteur de Juliette le tire de son irrésolution :

Monsieur Victor, viens me chercher ce soir chez Mme K. (Kraft). Je t'aimerai jusque-là pour prendre patience. A ce soir. Oh ! ce soir, ce sera tout. Je me donnerai à toi tout entière¹...

Du coup, en ce soir du 19 février², le bal costumé auquel ils avaient tous deux promis de se rendre est oublié. Adieu valse, adieu vertu ! Hugo, le cœur fou, grimpe quatre à quatre l'étroit escalier et se retrouve dans la rue, Juliette à son bras. Main dans la main, échangeant peu de mots, ils traversent la nuit de carnaval, frôlés par les masques qui déambulent en chantant. Sur les boulevards, les poignées de confetti que leur jettent calicots et lorettes les étoilent d'une manne de bonheur. Ils se regardent. La nuit sent déjà le printemps. Hugo presse les doigts de Juliette et sourit.

Sitôt arrivé boulevard Saint-Denis, le poète admire

1. Juliette DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 13.
2. En tête du *Livre de l'Anniversaire*, Juliette a collé le billet d'invitation au Bal d'artistes qui a eu lieu dans le foyer du Gymnase, le Mardi gras 19 février. Toute sa vie, Hugo commit l'erreur de fêter le 17 février leur première nuit, et Juliette, volontairement ou non, s'abstint de le démentir.

l' « adorable silence » de la petite chambre qui contraste avec le bruit de Paris. Nous pouvons croire qu'il adora plus encore le corps de sa partenaire et surtout sa science de la volupté.

Pauvre fou... on voit bien que tu n'as pas attendu le bonheur d'aimer et d'être aimé jusqu'à vingt-six ans¹ !

Juliette affirme ainsi qu'elle n'a jamais aimé avant Victor Hugo. On veut bien la croire. Mais il est un fait : elle goûte le plaisir et elle sait en procurer. Pour Hugo, habitué à la docilité puis à la sainte résignation d'Adèle, c'est une révélation. Le voilà enfin un homme comblé. Au petit matin, il sort de chez Juliette, ébloui à jamais.

Cette découverte de la volupté, à trente ans passés, aura une importance capitale sur le comportement du poète. Elle explique en partie l'insatiable curiosité qu'il montrera désormais à l'égard de la femme et surtout de la fille publique, « cette chair formidable et livrée à la nuit² ».

Vieille, trahie, Juliette se doutera-t-elle du curieux hommage rendu à sa virtuosité ?

Dès les premiers jours, Hugo est partout à sa nouvelle passion. A-t-il une réception chez lui, place Royale ? Contrairement à ses habitudes, il parle peu. Il contemple souvent le plafond qu'orne une tapisserie tramée d'or et d'argent. Il étouffe un bâillement tandis que Mlle Louise Bertin chante une romance en s'accompagnant au piano. Soudain, il griffonne un papier qu'il cache dans une poche de son gilet. Quand il verra Juliette, il lui remettra ces quelques vers :

1. Juliette DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 18.
2. Victor HUGO : *Pierres*, textes rassemblés et présentés par Henri GUILLEMIN. (Genève, Milieu du Monde, 1951.)

Oh ! si vous existez, mon ange, mon génie,
 Qui m'emplissez le cœur d'amour et d'harmonie,
 Esprit qui m'inspirez, sylphe pur qu'en rêvant
 J'écoute me parler à l'oreille souvent !
 Avec vos ailes d'or volez à la nuit close
 Dans l'alcôve qu'embaume une senteur de rose
 Vers cet être charmant que je sers à genoux
 Et qui, puisqu'il est femme, est plus ange que vous¹ !

A-t-il des rendez-vous chez Renduel, chez Gosselin pour la réimpression d'un de ses ouvrages ? Lui naguère si ponctuel, il arrive en retard ou bien il s'impatiente longtemps avant l'heure, jetant des regards inquiets à la pendule qui trône au milieu de la cheminée et consultant sans cesse son oignon. Dès qu'il en a terminé avec ses obligations d'écrivain, il rejoint sa maîtresse. Il continue d'écrire avec sa rapidité habituelle.

Devant le succès de *Lucrèce Borgia*, Harel a commandé une autre pièce. *Marie Tudor* est achevée en quelques jours. Juliette sera Jane, la douce jeune femme qu'un seigneur a séduite et abandonnée.

Voilà les amants qui, sous couvert de répétitions, déjeunent dans une guinguette de la *Montagne* — tel est le nom dont l'actrice affuble Montmartre —, écoutent le chant du ruisseau sous les lilas de la Butte-aux-Cailles, ou bien se roulent dans l'herbe salués par les chênes de la forêt de Saint-Germain. Époque bénie du premier temps d'amour. « La plus merveilleuse », écrira Juliette.

Pour ces escapades, la princesse Négroni a troqué ses atours contre une toilette de Mimi Pinson — il y en a une dans la fastueuse garde-robe. On l'imagine, la taille serrée dans une jupe bayadère qui s'évase sur le mollet en laissant voir les bas blancs et les escarpins lacés, le casaquin

1. Victor Hugo : *Toute la Lyre*, tome II, VI, 2, p. 95 (février 1833).

sombre sur un chemisier de linon blanc, et la capote de paille à larges bords auréolant un visage rose de plaisir. Et notre grisette d'accepter d'un cœur joyeux les interminables marches au bras de son grand homme, les giboulées printanières et la boue des calèches qui les frôlent aux portes de Paris. Tout est prétexte à rire et à faire l'amour.

Un jour que les amants sont allés déjeuner à Enghien, Victor aperçoit sur sa serviette un papier. Il le déplie et lit :

Je reconnais avoir reçu de M. Victor Hugo beaucoup d'amour, beaucoup de bonheur et beaucoup de dévouement que je m'engage à lui payer à vue.
 Signé : JULIETTE¹.

La tradition veut que le repas ait été expédié à toute allure.

La vérité est vite sue. De bonnes âmes s'inquiètent. Le caractère de Hugo, comme ses drames, ne connaît que les extrêmes. Son amour est immense : il ne peut être coupable. A son ami Victor Pavie, le poète avoue :

Je n'ai jamais commis plus de fautes que cette année, et je n'ai jamais été meilleur. Je vaudrais bien mieux maintenant qu'à mon temps d'innocence, que vous regrettez. Autrefois, j'étais innocent, maintenant, je suis indulgent².

Le dernier mot est significatif. Si Hugo, avec le naturel jaloux qu'on lui verra plus tard, est devenu indulgent — et pour l'instant, envers qui le serait-il si ce n'est envers Adèle ? — c'est qu'il ne l'aime plus d'amour. Le ménage est entré dans la voie sans épines de l'amitié.

1. Louis GUIMBAUD : *Victor Hugo et Juliette Drouet*, p. 44.
 2. Victor HUGO : *Correspondance*, tome I, p. 529.

Plus complexes semblent les sentiments de Juliette. Certes, si l'on en juge par les lettres qu'elle adresse à Victor, elle est follement éprise, elle aussi. De sa loge, d'un café, de chez une amie, elle écrit qu'elle aime, qu'elle admire, qu'elle adore, que « son cœur n'a pas d'autre facette », qu'elle a « un cœur à la place d'esprit et de l'amour à la place du style¹ ». Ces déclarations changent agréablement Hugo de la platitude épistolaire de son épouse !

Sans doute Juliette s'est-elle donnée avec toute sa fougue à cet amant qui, par sa tendresse, ses prévenances, et surtout par son intelligence et sa personnalité, diffère tant des précédents. Qui d'autre aurait été capable de lui adresser de semblables dédicaces ?

N'écoutez pas, mon ange, en votre rêverie,
Paris aux mille voix qui là-bas pleure et crie ;
Entends plutôt mon cœur qui parle à ton côté.
Écoute-le chanter pendant que tu reposes.
Va ! les soupirs d'un cœur disent bien plus de choses
Que les rumeurs d'une cité².

Peut-être même pressent-elle l'ampleur que va prendre cet amour. Mais elle n'a pas éprouvé le choc qu'a reçu Hugo. Elle n'a pas découvert des horizons ignorés. Elle n'a pas de blessure à fermer. Et quand, déjà despote, le poète lui demande de changer de vie, elle écoute d'une oreille distraite et continue comme par le passé. Elle aime le luxe, ce luxe doublement apprécié après les années de misère. Demidov, elle le laisserait volontiers tomber. Mais alors, comment régler toilettes et onguents ? Avec quoi

1. Cf. Louis GUIMBAUD : *Victor Hugo et Juliette Drouet*, p. 39.

2. Cf. Louis BARTHOU : *Les Amours d'un Poète*, p. 145. (Dédicace de la 4^e édition de *Han d'Islande*, mai 1832.)

payer les peintres et les tissandiers qui achèvent de décorer pour elle le joli petit appartement de la rue de l'Échiquier ? Ce n'est pas le minable contrat signé avec Harel qui permettrait de faire face à tant de dépenses. Et puis il y a Claire, son entretien, son éducation dont Pradier se soucie à ses heures perdues...

D'ailleurs, quel mal fait-elle ? Aimer d'une part, de l'autre rendre heureux ; Karr et Séchan s'étaient fort bien accommodés du partage avec Demidov. Pourquoi pas Hugo ? L'amour a beau accomplir des prodiges, on ne passe pas sans difficultés de coquette à mystique.

Le comte Apponyi, alors attaché à l'ambassade d'Autriche, nous a laissé, dans son *Journal*, cette petite histoire qui se situe quelques jours après la fameuse nuit de carnaval.

Un matin, Apponyi reçoit une lettre dont le cachet porte un amour endormi et la devise : « Ne le réveillez pas. » Elle provient d'une certaine Mme Drouet. L'inconnue donne son adresse, près de la porte Saint-Martin. Le comte lit :

Monsieur, mon cher Monsieur, je vous ai rencontré à plusieurs bals cet hiver, vous rappelez-vous du domino noir qui vous a donné un bouquet de violettes ; j'ai des reproches à vous faire ! je le devrais, mais le pourrai-je, en vous voyant là près de moi avec votre doux...

Le comte relève la tête. Maintenant il se souvient...

A quelque temps de là, il se rend en compagnie d'un ami à l'adresse indiquée. Les deux hommes arrivent devant un immeuble nouvellement construit.

Par un petit escalier, fort bien tenu — raconte Apponyi —, nous gagnons une antichambre où un petit garçon en livrée noire, avec

des aiguillettes sur l'épaule, nous demande notre nom et nous dit, en nous introduisant dans un très joli salon, meublé avec recherche, qu'il va prévenir sa maîtresse¹.

On voit le tableau : deux dandies à pantalon gris, redingote sombre et jabot de dentelle, attendant l'entrée d'une jolie femme parmi les tentures de satin rose brodées d'argent et les meubles d'acajou. Le plus jeune, moins accoutumé que son compagnon à la vie parisienne, arpente la pièce, pince au passage les cordes de la harpe qui émet un pleur mélodieux et soulève le vapoureux drapé de tulle qui cache la fenêtre.

Entre une femme splendide. Coup de théâtre : l'inconnue n'est autre que Mlle Juliette dont l'ami du comte est tombé amoureux la veille, à la représentation de *Lucrece Borgia*. Les salutations terminées, l'actrice esquisse la plus jolie moue dont on puisse rêver :

« Vous saviez donc en recevant mon billet qui j'étais, monsieur, et vous avez eu la hardiesse de m'amener une autre personne ! Elle est très aimable, je n'en doute pas, mais lorsqu'on vous donne, monsieur, un rendez-vous, c'est pour vous, pour vous seul. »

La conversation continue sur un ton badin. Puis, en galant homme, Apponyi prend congé :

« Je vois qu'il est temps pour moi de m'en aller.

— Mais vous reviendrez, n'est-ce pas ? » implore Juliette de sa voix de sirène.

Et elle accompagne le visiteur jusqu'à la porte.

Apponyi achève :

Je ris beaucoup de cette manière de me congédier. Je pris mon

1. Comte Rodolphe APPONYI : *Journal : Vingt-cinq Ans à Paris (1830-1834)*, tome II, pp. 361 sq. (Paris, E. Daudet, 1844-1852.)

chapeau avec la ferme intention de ne plus jamais revenir, car on ne peut guère revoir une femme qu'on a cédée à un autre¹.

Le récit ne fut écrit que bien des années après. Est-il exact ? On y relève des erreurs, notamment celle de l'« appartement nouvellement construit », c'est-à-dire la rue de l'Échiquier que n'habitait pas encore Juliette. Quant au côté libertin, nul doute que le narrateur s'est ingénié à le forcer. Atteignant la maîtresse reconnue de Victor Hugo, Apponyi ne trouvait-il pas l'occasion longtemps souhaitée de se venger du poète ?

Foncièrement Autrichien et très imbu d'aristocratie, le comte considérait comme usurpés les titres nobiliaires d'Empire. Un jour que, fraîchement arrivé à Paris, il était chargé de régler les détails d'une fête donnée à l'ambassade d'Autriche, il crut bon de donner certains ordres.

Quand le duc de Dalmatie se présenta à la porte des salons, quelle ne fut pas sa surprise d'entendre l'huissier annoncer :

« Monsieur le maréchal Soult. »

Quelques instants plus tard, le duc de Tarente eut droit à la même amputation :

« Monsieur le maréchal Mac Donald », clama l'huissier.

Plus de doute. L'omission était voulue. Devant l'insulte, les maréchaux de Napoléon s'éclipsèrent aussitôt.

Fustigés dans leur bonapartisme latent et plus encore dans leur patriotisme, les Parisiens s'épurent de l'incident. Le lendemain, un député royaliste monta à la tribune et déclara que « si l'ambassadeur d'Autriche avait osé inviter les braves maréchaux pour les faire débaptiser par un valet, il avait manqué au roi et à la France² ».

1. Comte Rodolphe APPONYI : *Journal : Vingt-cinq Ans à Paris (1830-1834)*, tome II, pp. 361 sq.

2. Paul SOUCHON : *La Servitude amoureuse de Juliette Drouet*, p. 32.

Quant à Victor Hugo, mis au courant par la presse libérale, « le sang de soldat qu'il avait dans les veines lui monta au visage¹ » et lui dicta des vers cinglants :

Je comprends : — l'étranger, qui nous croit sans mémoire,
Veut, feuillet par feuillet, déchirer notre histoire,
Écrite avec du sang, à la pointe du fer. —
Ose-t-il, imprudent ! heurter tant de trophées ?
De ce bronze, forgé de foudres étouffées,
Chaque étincelle est un éclair !

Est-ce Napoléon qu'il frappe en notre armée ?
Veut-il, de cette gloire en tant de lieux semée,
Disputer l'héritage à nos vieux généraux ?
Pour un fardeau pareil il a la main débile :
L'Empire d'Alexandre et les armes d'Achille
Ne se partagent qu'aux héros.

Mais non ! L'Autrichien, dans sa fierté qu'il dompte,
Est content si leurs noms ne disent que sa honte,
Il fait de sa défaite un titre à nos guerriers,
Et, craignant des vainqueurs moins que des feudataires,
Il pardonne aux fleurons de nos ducs militaires
Si ce ne sont que des lauriers. [...]

Vous dérobez des noms ? — Quoi donc ! faut-il qu'on aille
Lever sur tous vos champs des titres de bataille ?
Faut-il, quittant ces noms par la valeur trouvée,
Pour nos gloires, chez vous, chercher d'autres baptêmes ?
Sur l'airain de vos canons mêmes
Ne sont-ils point assez gravés² ?

Le camouflet datait de 1827. Mais froide se sert la vengeance...

1. Adèle Hugo : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, tome II, p. 138. (Bruxelles, A. Lacroix, Verbreckoven et C^{ie}, 1863.)
2. Victor Hugo : « Ode à la colonne de la place Vendôme », *Odes et Ballades* (ode septième).

Que l'affaire ait été grossie ou non, faisons confiance à Juliette : elle avait assez d'usage pour se tirer avec aisance de la situation.

Néanmoins, il lui arriva sûrement de cacher en hâte la cire à favoris ou la pantoufle laissées par Demidov, en entendant dans l'antichambre le pas précipité de Hugo.

VII

L'AMOUREUSE REPENTIE

PLUS TARD, Juliette a affirmé que, dès le premier jour, dès la première heure, Hugo était « sûr de son affaire¹ ». Se doutait-il que sa façon d'agir avec la jeune actrice était le meilleur moyen de se l'attacher à jamais ?

Tout d'abord, il la comble d'attentions. Le 21 mai 1833, célébrant la première Sainte-Juliette, il adresse à la jeune femme des vers qui la transportent d'émotion et de fierté :

Hier, la nuit d'été qui nous prêtait ses voiles
Était digne de toi tant elle avait d'étoiles !
Tant son calme était frais, tant son souffle était doux !
Tant elle éteignait bien ses rumeurs apaisées !
Tant elle répandait d'amoureuses rosées
Sur les fleurs et sur nous² !...

Mieux, il sait, en des billets brûlants et répétés, louer l'ardeur sensuelle de sa maîtresse, ce qui, quoi qu'elles en

1. Cf. L. GUIMBAUD : *Victor Hugo et Juliette Drouet*, p. 28 (lettre du 10 mai 1839).
2. VICTOR HUGO : *Les Chants du Crépuscule*, XXI.

disent, touche davantage les femmes que l'exaltation de leurs nobles sentiments :

Ma vie est faite des regards que me donnent tes yeux, des sourires que me donne ta bouche, des pensées que me donne ta journée, des rêves que me donne ta nuit¹.

Comment, malgré l'habitude des hommes, ne pas être remuée en lisant les litanies oubliées au petit jour sur le coin d'un guéridon :

Juliette, faite de chair comme Vénus et d'amour comme Marie... le corps que je désire, l'âme que je divinise, la beauté que je contemple dans la sphère idéale, la femme que je veux dans mon lit².

Puis, comme Victor se trouve en période de sincérité, il prodigue une reconnaissance débordante :

Tes caresses me font aimer la terre,
Tes regards me font comprendre le ciel³.

Ou bien encore :

Oui, je suis le regard et vous êtes l'étoile.
Je contemple et vous rayonnez !
Je suis la barque errante et vous êtes la voile.
Je dérive et vous m'entraînez !
Près de vous qui brillez je marche triste et sombre,
Car le jour radieux touche aux nuits sans clarté,
Et, comme après le corps vient l'ombre,
L'amour pensif suit la beauté⁴.

1. VICTOR HUGO : *Lettres à Juliette Drouet*, p. 28. (Texte établi et présenté par Jean GAUDON, Cercle du bibliophile.)

2. Manuscrit de la Bibl. nat., n. a. fr. 13489.

3. Cf. LOUIS BARTHOU : *Les Amours d'un Poète*, p. 159.

4. VICTOR HUGO : *Toute la Lyre*, tome II, VI, poème XXIX, p. 134.

L'actrice s'attendrit devant un rôle qu'elle n'a pas eu l'occasion d'interpréter. Sa satisfaction s'exprime parfois d'une façon naïve : « Mes remerciements à M. Sainte-Beuve le mieux que tu pourras, pour moi ¹ », écrit-elle en post-scriptum à l'une de ses lettres, ce qui prouve qu'elle était au courant de tout.

La fièvre sensuelle est un état violent. Elle occupe tout le corps et l'esprit du poète. Mais, avec la promptitude qu'il apporte en toutes choses, il s'acclimate vite. Bientôt le voici qui redescend sur terre. Au grand malheur de Juliette.

Rôdant sans cesse dans les coulisses, il entend les bonnes camarades cancaner entre deux scènes. Mi par habitude, mi par jalousie. Qu'a-t-elle fait, cette Juliette, pour mériter tant de chance ? Après avoir conquis le cœur de l'écrivain le plus en vue, ne vient-elle pas d'emménager, grâce à la générosité d'un autre, rue de l'Échiquier ?

Jusqu'à l'auguste Mlle George qui, inclinant vers Hugo sa figure enluminée, demande d'une voix suave ce qui a pu l'attirer, lui, le champion de la famille et des nobles sentiments, vers cette « femme fausse, vaniteuse, coquette et désordonnée ² ». La collectionneuse, on le voit, n'a pas oublié certaine lettre jadis imposée par Harel !

Alors les écailles tombent des yeux de Victor Hugo. Les amants passés, il consent à les ignorer : geste magnanime pour un homme autrefois intransigeant sur le chapitre de la virginité. Bien plus, il ne tardera pas à prendre certains des « anciens » en estime, sinon en amitié. Selon le mot de Raymond Escholier, il éprouvera à l'égard de Pradier la sympathie habituelle de l'amant

1. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 14.
2. Cf. A. MAUROIS : *Olympio ou la Vie de Victor Hugo*, p. 238.

pour l'époux, fût-il illégitime, et, une fois débattues les questions d'intérêt relatives à Juliette et à sa fille, les deux hommes en viendront aux cadeaux.

J'ai perdu, en me promenant sur la route de Fermain Bay, ma canne — notera Hugo le 15 avril 1860 —, très beau jonc que Pradier m'avait donné en 1845. J'y avais fait mettre un pommeau d'argent en place d'une tête de mort en ivoire qui la surmontait et que j'ai fait placer au chevet de mon grand lit ¹.

Jamais il n'en voudra à Séchan avec qui Juliette correspondra longtemps. Quant aux relations avec Alphonse Karr, elles resteront toujours sur le pied de la courtoisie :

On me communique une page de vous, charmante du reste — écrit le poète de Hauteville House —, où vous me montrez comme *très assidu à l'Élysée* jadis. Laissez-moi vous dire, en toute cordialité, que c'est une erreur. Je suis allé à l'Élysée *en tout quatre fois*. Je pourrais citer les dates. A partir du désaveu de la lettre à Edgar Ney, je n'y ai plus mis les pieds ².

Votre vieil ami : Victor Hugo.

Au vrai, pareille attitude coûte bien peu au poète ; sculpteur, journaliste, décorateur, ne lui sont-ils pas tous inférieurs ? Mais le luxe dans lequel se meut Juliette chatouille désagréablement son amour-propre. Pour un poète sans fortune, quoi de plus odieux que de rivaliser avec un boyard ? Quel affront de sentir une maîtresse adorée balancer entre l'amour et la richesse ! Cela, Victor ne l'oubliera pas de sitôt. Plus de douze ans après être

1. Victor Hugo : *Pierres*, textes recueillis et présentés par R. GUILLEMIN.

2. Archives de la Préfecture de la Seine, dossier Victor Hugo : *Liberté*, 16 juin 1869.

devenu l'amant de l'actrice, il notera avec volupté les moindres ragots sur le ménage Anatole Demidov :

Cette année, la princesse Mathilde Demidoff a écrit à l'empereur de Russie en lui envoyant des cheveux blonds sous enveloppe : « Sire, voici la dernière poignée de cheveux que mon mari m'a arrachée¹. »

Vers 1851, on trouve encore dans le carnet intime :

Quand Nicolas vint à Florence, Mathilde y était. Elle fit tant qu'elle obtint que l'empereur lui fit visite. Au jour dit, Nicolas arriva. Il trouva au bas de l'escalier Demidoff avec toute la valetaille, et lui dit « Restez là ! » comme on dit à un chien « Couché mort ! » Demidoff resta, l'empereur monta ; il demeura avec sa cousine deux heures et demie, le mari toujours en bas attendant ; et, comme Mathilde avait bonne mine, cela parut drôle²...

Sa rancune envers Sainte-Beuve ne sera pas plus tenace.

Bientôt, devant l'attitude cavalière et souvent énigmatique de Juliette, les soupçons grandissent, les injures tombent :

Soi-disant, tu allais chez Frédéric [Lemaître], tu avais des affaires. Tu m'as dit : Veux-tu pas que je ne fasse pas mes affaires et que je meure de faim ? Il a fallu y aller, tout quitter, me planter là... Il n'y avait rien de vrai³ !...

La riposte arrive à grands coups de plume :

Dieu m'est témoin que je ne t'ai pas trompé dans notre amour une seule fois, depuis quatre mois⁴...

1. Cf. Raymond ESCHOLIER : *Un Amant de génie*, pp. 141-142.

2. *Ibid.*, p. 142.

3. Manuscrit de la Bibl. nat., n. a. fr. 13489.

4. Cf. Louis GUIMBAUD : *Victor Hugo et Juliette Drouet*, p. 264.

Faut-il croire Juliette ? Bien sûr. A condition d'être en accord avec la casuistique féminine. Le « je ne t'ai pas trompé dans notre amour », pour prouver l'innocence, comporte trois mots de trop : les derniers. Sinon, pourquoi les ajouter ? Quand Demidov a réclamé son dû, la jeune femme a consenti sans plaisir, à la manière des filles, peut-être même en ne cessant de penser à Hugo. Il y a un tel fossé entre le prêt du corps et le don ! Elle ne pouvait d'ailleurs pas congédier le comte juste avant d'emménager dans un appartement dont chaque recoin portait la marque de ses écus. Simple question de décence.

Pourquoi lui en vouloir ? Pourquoi la juger avec plus de sévérité que ces êtres vertueux de corps, infidèles en esprit ?

Seulement, Hugo, qui fait d'étonnants progrès, n'est pas dupe. Il traite sa maîtresse de « fille perdue, femme sans morale ni honneur... » Mais, devant les beaux yeux bruns gonflés de larmes, il s'humanise et consent à pardonner si Juliette renonce à l'appartement du 35 bis rue de l'Échiquier¹, aux bijoux, aux toilettes, à tout ce qui n'est pas le culte de son bonheur... et du grand homme. En littérature, la courtisane rachetée par l'amour connaît depuis peu la vogue ; que Juliette en soit l'exemple vivant.

Alors commence un lent et subtil travail : avec une précision toute chirurgicale, le poète dénude l'amoralité de sa bien-aimée puis triture la plaie qui, aux yeux de la blessée, commence à être visible :

Je fais la part de la fatalité. Même dans votre chute, je vous regarde comme l'âme la plus généreuse, comme la plus digne et

1. Mes recherches à la Bibliothèque historique de la ville de Paris m'ont permis d'identifier le 35 bis de 1833 avec l'actuel n° 47.

la plus noble créature que le sort ait jamais frappée. Ce n'est pas moi qui me réunirai aux autres pour accabler une pauvre femme terrassée.

Personne n'aurait le droit de vous jeter la première pierre, excepté moi¹...

Assurément, il souffre. Reconnaissons que ses premières amours lui procurent bien des chagrins ! Il souffre et il a envie de ne plus souffrir. Par la même occasion, il n'est pas fâché d'accomplir une œuvre sublime : refaire « une virginité » dont il restera le seul à profiter :

Le Ciel a fait mes mains pour réparer ta vie à demi écroulée².

A-t-il également conscience que les humiliations qu'il inflige sont les liens les plus solides qu'il tisse entre sa maîtresse et lui ? Plus il la maltraite, plus elle s'attache.

Masochiste, Juliette ? Un peu, comme la plupart des femmes. Il est des pleurs bien doux à verser. Mais son naturel enjoué, sa soif de réussir l'empêchent de se complaire longtemps dans la honte. A la vérité, elle est surtout flattée d'accaparer à ce point l'esprit et le corps d'un homme, et quel homme !

Jamais les autres, pas même le prévenant Séchan, n'avaient réglé leurs peines ou leurs joies sur son existence. Ce n'est pas Pradier, encore moins Demidov qui lui auraient écrit :

Quand je suis triste, je pense à vous, comme l'hiver on pense au soleil, et quand je suis gai, je pense à vous, comme en plein

1. Victor Hugo : *Lettres à Juliette Drouet*, p. 1.
2. *Ibid.*, p. 7.

soleil on pense à l'ombre. Vous voyez bien, Juliette, que je vous aime de toute mon âme¹.

Jamais ils ne s'étaient souciés de ce qu'elle faisait hors de leur présence. Jamais ils n'avaient été torturés de jalousie à cause d'elle. Enivrant sentiment que ce pouvoir d'influer sur le bonheur d'un autre !

Assaillie de toutes parts, Juliette capitule insensiblement. Pourtant, un jour que Hugo, incapable de se maîtriser, l'a accablée de « soupçons outrageants », elle décide de rompre. A-t-elle deviné l'emprise qu'il acquiert sur elle, et, dans un reste de lucidité, essaie-t-elle de réagir ? Ou bien est-elle simplement excédée par une scène plus violente que de coutume ?

Sitôt son amant parti, elle court à sa coiffeuse, ouvre le tiroir secret, en extirpe toutes les lettres qu'il lui a adressées depuis le début de leur liaison, et les déchire en menus morceaux. Après quoi, désireuse de parfaire son geste, elle jette à pleines poignées les fragments dans l'âtre et y met le feu. Bientôt, il n'en reste qu'un peu de cendres. L'amas léger ne lui donne aucun regret ; trop de fureur s'est accumulée en elle. Maintenant, qu'il sache et qu'il souffre ! Car rien ne le blessera autant que l'anéantissement de sa prose.

Elle le connaît bien. Voici Hugo qui se désespère. N'avait-il pas mis dans ces billets « ses entrailles, son sang, sa vie et sa pensée pendant six mois² » ? Jamais il ne se consolera d'une telle perte ! Oh ! pourquoi la méchante a-t-elle anéanti par un geste de colère « un sillon de sa vie » ?

1. Victor Hugo : *Lettres à Juliette Drouet*, p. 1.
2. *Ibid.*, p. 3.

Devinant à son tour ce qui va le plus la toucher, il ajoute :

Je ne veux pas pourtant que cette trace de ta vie dans la mienne soit à toujours effacée. Je veux qu'elle reste, je veux qu'on la retrouve un jour, quand nous ne serons plus que cendres tous les deux, quand cette révélation ne pourra plus briser le cœur de personne, je veux qu'on sache que je t'ai aimée, que je t'ai estimée, que j'ai baisé tes pieds, que j'ai eu le cœur plein de culte et d'adoration pour toi¹...

Soudain consciente du désastre, Juliette se sent prise de remords. Elle s'excuse, beaucoup... Mais ne capitule pas :

Je ne trouve pas de mots pour vous dire mon regret, mon repentir, mon désespoir de tout ce qui s'est passé ce soir ; je n'en accepte pas vos torts²...

Hugo s'aperçoit qu'il reste fort à faire pour mater cette femme.

Dans cette atmosphère de giboulées passent les semaines. Quand arrive l'été, Victor a retrouvé son équilibre. Avec joie, il conduit Adèle et les enfants aux Roches, chez les amis Bertin. Que lui importe désormais que Sainte-Beuve clame la double liaison en un poème qu'il dédie à Adèle ?

Car lui, le dur jaloux, l'orgueilleux offensé,
S'est pris au piège d'un amour insensé.
Il court après l'objet qui, nuit et jour, l'enlève ;
Et nous, prompts à jouir de chaque courte trêve,
Nous courons non moins vite aux bois les plus voisins³...

1. Victor HUGO : *Lettres à Juliette Drouet*, p. 3.

2. Paul SOUCHON : *La Servitude amoureuse de J. Drouet*, p. 38.

3. SAINTE-BEUVE : *Livre d'amour*, « A Adèle », p. 44. (Paris, 1843.)

Que peut lui faire dans les parages de Bièvres, la présence du critique dont les « sentiments ont toujours un peu manqué de soleil¹ » et les ardeurs de virtuosité ? Qu'Adèle couche et découche, il s'en moque. Ce qu'il veut, c'est introduire Juliette place Royale, et la serrer « nue et adorable » dans le grand lit doré à baldaquin après lui avoir fait admirer ses trésors.

De cette visite, la jeune femme revient désespérée :

Savez-vous que vous êtes bien charmant de m'avoir ouvert les portes de chez vous ; c'était plus que de la curiosité satisfaite pour moi et je vous remercie de m'avoir fait connaître l'endroit où vous vivez, où vous aimez et où vous pensez. Mais pour être sincère avec vous, mon cher adoré, je vous dirai que j'ai rapporté de cette visite une tristesse et un découragement affreux ! Je sens, bien plus qu'avant, combien je suis séparée de vous et à quel point je vous suis étrangère. Ce n'est pas de votre faute, mon bien-aimé ; ce n'est pas de la mienne non plus ; mais c'est comme cela ; il ne serait pas sensé que je vous attribue, dans mon malheur, plus de part que vous n'y avez, mais je puis sans cela, mon cher bien-aimé, vous dire que je me trouve la plus misérable des femmes. Si vous avez quelque pitié de moi, mon cher amour, vous m'aidez à sortir de cette posture accroupie et humiliante, dans laquelle je suis, et qui torture mon esprit en même temps que mon corps. Aidez-moi à me relever, mon bon ange, que j'aie foi en vous et en l'avenir ! Je vous en prie, je vous en prie².

L'amoureuse souffre de se voir tenue à l'écart. L'orgueilleuse aussi. La posture « accroupie et humiliante » ne lui convient pas. A présent, elle est certaine d'avoir trouvé l'homme de sa vie. Il lui faut la première place, celle que donne la légitimité. Ses supplications sont proches de la rage. Elle fait songer aux jeunes enfants qui psalmo-

1. Cf. André MAUROIS : *Olympio, ou la Vie de Victor Hugo*, p. 229.

2. Cf. Paul SOUCHON : *Les Deux Femmes de Victor Hugo*, p. 34. (Paris, Tallandier, 1948.)

dient leur désir entre deux sanglots. Elle veut aimer à la face du monde. Elle veut vivre en pleine clarté.

Il est certain qu'en ce mois d'août 1833, Juliette espère que Hugo quittera sa femme. Entre Adèle et Victor, les rapports ont cessé. Dans le cœur et dans l'esprit du poète, il n'y a qu'elle :

Je t'aime tant, écrit-elle, avec cette idée que je suis ta femme, ta seule femme en amour¹.

Mais elle n'ignore pas la vanité de l'écrivain. Celui-ci n'envisagera de se séparer de son épouse que s'il y trouve de sérieuses compensations. Or, pour le moment, que lui apporte-t-elle en échange ? Une naissance « peuple » comme elle s'en vante parfois ; un passé boueux... La beauté, bien sûr. Mais Adèle — son portrait trône dans une chambre, place Royale — est une fort jolie brune. Quant au plaisir... Reste la célébrité de la comédienne.

Aussi, plus que jamais, Juliette est résolue à percer.

La chance semble d'ailleurs l'escorter. Il est temps ! Au courant de sa disgrâce, Demidov n'acquiesce plus aucune facture. Les fournisseurs montrent les dents.

A partir du 7 août, elle prend, dans *La Chambre ardente*, la place de la jolie mais insignifiante Ida Ferrier, maîtresse et future femme d'Alexandre Dumas. Incarner Marie, fille de la Brinvilliers, ne la change guère. Toujours les mêmes attitudes de biche effarouchée, toujours un minimum de répliques qui ne servent qu'à valoriser Mlle George. Mais c'est la première fois — on l'oublie trop souvent quand on évoque la carrière théâtrale de Juliette après la rencontre avec Hugo — que l'on paraît compter sur elle, et pour un drame qui ne quitte guère l'affiche.

1. Juliette DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à Victor Hugo*, p. 32.

A qui doit-elle cette faveur ? Certes pas à George qui voit d'un œil de plus en plus sombre la montée de cette benjamine pour qui Victor Hugo achève d'écrire un rôle « que l'on dit de très grande importance¹ », un rôle à peu près égal au sien. La tragédienne a décidé de couler sa rivale. Pas question de priver Juliette du rôle de Jane : Hugo s'y opposerait, peut-être même Harel. Mais créer un climat tel que les nerfs de la jeune femme, ébranlés ces derniers mois, n'y résisteront pas. Quelques semaines plus tôt, et pour une actrice autrement célèbre, elle a agi de même :

En laissant Dorval créer la Béatrix de monsieur de Custine, raconte Frédérick Lemaître, George n'était pas fâchée de ménager par ce moyen, à celle qu'elle redoutait si fort d'entendre applaudir à ses côtés, l'occasion de remporter un échec².

Hélas ! *Marie Tudor* et les circonstances servent ses desseins. Dès que les répétitions commencent, elle malmène la pauvre Jane plus que ne l'exige sa position royale. Poussé par elle, le beau Pierre Bocage traite Juliette avec impertinence. Puis il refuse d'incarner Gilbert, l'amant au grand cœur, tant qu'on ne lui aura pas donné une autre partenaire. Quand à Ida Ferrier, ennemie personnelle depuis *La Chambre ardente*, il n'était que trop facile de lui faire apprendre en cachette le rôle de Jane et de la préparer à attiser la rivalité naissante entre Alexandre Dumas et Victor Hugo.

Comme pour répondre au vœu de Mlle George, ce dernier venait de commettre une erreur qui eut sur l'avenir théâtral de Juliette une répercussion désastreuse.

1. *Le Courrier des Théâtres*, 12 sept. 1833.
2. Frédérick LEMAÎTRE : *Souvenirs*, p. 176.

Quelques jours avant la première de *Marie Tudor*, le *Journal des Débats* avait présenté Dumas comme un pâle copiste de Goethe, de Lope de Vega... et surtout de Hugo ! Pourquoi le poète, tout-puissant auprès de Louis Bertin, directeur du périodique, avait-il laissé passer un tel papier ? Et s'il n'avait pas été avisé à temps, pourquoi ne pas faire paraître un démenti courtois ? Tentait-il une manœuvre destinée à susciter une seconde querelle d'*Hernani* ? Gaffe ou publicité, l'incident ouvrait les hostilités entre les deux dramaturges. On pouvait être certain que les représentations de la prochaine pièce de Hugo se dérouleraient dans une atmosphère d'émeute.

Plus le temps passe, plus Juliette joue mal. Consciente de la cabale menée par George, elle s'en ouvre à Victor :

Ces gens m'ont ôté la confiance en moi, je n'ose plus, je ne peux plus répéter, je suis paralysée¹.

L'hostilité de ses partenaires et les rumeurs qui grondent autour de Hugo ne sont pas seules en cause.

Pirandello a dépeint les affres d'une comédienne célèbre qui, du jour où son amant la regarde jouer, devient lamentable :

Ce que j'ai souffert pendant deux actes, sachant qu'il était là, qu'il me voyait pour la première fois et qu'il me reconnaissait dans chacun de mes gestes, m'isolant de mon personnage, me retenant et m'empêchant d'entrer dans la fiction ! Il fallait que je me sépare, que je me détache, que je me détache de cette chose informe, incréée, mesquine, qui avait été sienne et qui n'était pas moi, qui n'était pas moi... une chose lamentable, qui était exposée là, démasquée par son amour à lui, et à cause de laquelle il n'allait plus m'être possible de vivre sur une scène,

1. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à Victor Hugo*, p. 46.

comme, du reste, dans la vie non plus ! Oui, il fallait que je trouve la force de me libérer¹...

Comment ne pas évoquer Juliette Drouet pendant les répétitions de *Marie Tudor* ? A chaque instant, elle sent le regard de Hugo fixé sur elle, un regard qui juge la femme plus encore que l'actrice. Le rôle qu'elle assume a été écrit à son intention. Il est calqué sur sa propre image ou, plus exactement, sur l'image que l'écrivain se fait d'elle. Il s'est d'ailleurs plus ou moins identifié au ciseleur Gilbert, amant rédempteur. C'est à lui que Jane avoue qu'elle est « une malheureuse fille du peuple, pauvre et vaine, folle et coquette, amoureuse de parures et de beaux dehors, qui se laisse éblouir par la belle mine d'un grand seigneur² ». C'est lui qui pardonne à sa fiancée « comme Dieu, en purifiant³ » !

La rédemption amoureuse de la jeune actrice progressant à grands pas, convenons qu'il y a de quoi perturber le talent le plus éprouvé.

Au soir du 6 novembre, Juliette est dans un tel état d'épuisement que Harel remet au lendemain la première de *Marie Tudor*. Mais le 7, à moins d'abandonner le rôle à Ida Ferrier, comme on le lui suggère de toutes parts, elle ne peut plus reculer.

Le vacarme qui règne dans la salle achève de répandre la panique dans son esprit. Jamais elle n'a entendu rien de tel. Sont présents les amis de l'auteur, « dévoués de toutes mains », mais aussi les ennemis. « Dans cette mêlée chaude, nul spectateur n'est impartial⁴. » On crie, on s'agite, on s'interpelle de l'orchestre aux balcons, on

1. Luigi PIRANDELLO : *Se trouver*, acte III. (Gallimard.)

2. Victor HUGO : *Marie Tudor*, acte III.

3. *Idem*.

4. *Le Charivari*, compte rendu du 9 nov. 1833.

ricane tandis que des casquettes s'envolent du parterre sous les bravos et les huées. Un machiniste affirme qu'il a vu des gens se battre « dès la porte, avec la garde nationale¹ ».

A travers le brouillard qui l'enveloppe, Juliette sent à peine une main qui lui caresse doucement le bras. Que fait-elle, la mémoire vide, les tempes douloureuses, sur ce plateau ? Elle aurait dû abdiquer hier quand Harel le lui proposait, ne pas s'entêter...

Soudain, un roulement énorme la fait sursauter.

« Bruit sublime, à abasourdir un roi, à réveiller un académicien² » que ces quinze cents voix hurlant à pleins poumons la *Marseillaise*, prologue désormais habituel des œuvres théâtrales de Hugo. S'enfuir, disparaître...

Les trois coups résonnent. Le lourd rideau de velours cramoisi s'écarte. La tour de Londres surgit, fantastique et sombre, dans les vapeurs de la nuit.

Impressionné malgré lui par la splendeur du décor, le public se tait, et la représentation débute dans un calme relatif. Mais les applaudissements désordonnés d'un parterre entièrement dévoué à Hugo irritent les partisans de Dumas qui ne retiennent plus sifflets, murmures et rires. Les entractes ne font qu'attiser la fièvre. Au troisième acte, le tumulte atteint le paroxysme. Même aux premiers rangs d'orchestre, on éprouve des difficultés à entendre l'étrange duo auquel se livrent Jane Talbot et la reine Marie, anxieuses du sort de leurs amants respectifs.

Très à l'aise, Mlle George continue de jouer comme si de rien n'était ; à peine élève-t-elle par moments la voix. La bagarre prouve la passion, l'intérêt que porte le public à la pièce qu'elle interprète : gage de notoriété.

1. *Journal de France, Bagatelle*, 9 nov. 1833.

2. *Le Charivari*, 9 nov. 1833.

N'aurait-elle pas cette certitude, le désarroi qu'elle constate chez sa rivale suffirait à lui donner la maîtrise de ses nerfs. Car Juliette, à présent, débite en automate les répliques tant de fois répétées.

La tête sans cesse baissée, elle avait l'air de chercher une épingle tombée de son joli costume. L'effet de cette mauvaise pose était affreux quand on voyait l'actrice par-derrière ; à ces épaules sans l'ornement principal, on aurait dit une horrible décollation !... pardon de l'image, mais elle est exacte ! Point de voix, nulle sûreté dans la diction, point de sentiment dramatique et beaucoup de manières, telle a été mademoiselle Juliette¹...

Comment pourrait-elle se tenir autrement, celle que les spectateurs accablent de quolibets ? Car, elle en est sûre, c'est elle que l'on raille, elle et sa vie scandaleuse, elle et son jeu lamentable. Il faudrait leur crier que Jane, ce n'est plus elle, Jane, c'est le passé !...

Quand le rideau s'abaisse enfin, elle s'aperçoit que, malgré la sueur qui lui inonde le visage, elle claque des dents.

La nuit s'annonce pire encore. Des heures de honte et de désespoir au sein du grand lit rose. Sans cesse Juliette revoit l'ironie qui allumait le regard de George, tandis qu'à ses oreilles se relaient de stridents sifflements. Et, dans l'ombre moite, il y a plus terrible : les moments de vérité.

Qui est-elle, au juste ? Une actrice dont le théâtre ne veut pas, un tempérament qui ne sait pas s'extérioriser, une femme qui s'est crue sincère et qui n'a cherché à travers le plaisir qu'à satisfaire son ambition, une pécheresse qui, depuis des semaines, essaie de se perfectionner et que le monde punit, une amoureuse qui découvre l'impos-

1. *Le Courrier des Théâtres*, 9 nov. 1833.

sible bonheur. Oh ! si l'on pouvait se fuir, laisser l'enveloppe d'échecs et de misères puis, dépouillée, donner enfin sa mesure ! Elle se sait faite pour un destin d'exception ; Hugo ne le lui a-t-il pas laissé entendre ? Par quel chemin s'accomplir ? Dans la nudité des cellules s'accomplissent les religieuses...

Brûlante de fièvre, elle s'assoupit au matin.

Dans la journée, Hugo vint aux nouvelles. Sous les traits émaciés, il eut peine à reconnaître sa maîtresse. C'était la première fois qu'elle lui apparaissait faible, démunie, et, à vrai dire, entièrement à sa merci. Il en éprouva un sentiment très doux. Il serait toujours temps de lui annoncer que « Mlle Ida avait accepté son rôle avec tout le zèle d'un beau dévouement à l'art¹ ». Pour le moment, il s'agissait d'atténuer la blessure :

Vous n'avez pas cessé, un seul instant, d'avoir l'accent vrai, l'accent passionné, l'accent pathétique. Ceux qui n'écoutaient pas se plaignaient de n'avoir pas entendu. Laissez-les dire. Vous avez été belle, touchante à la fin, vous étiez belle et charmante au commencement. Tout ce que vous avez dit, vous l'avez dit sans perdre un instant le sentiment délicat des nuances, chose rare et difficile dans la passion. Vous avez dignement tenu tête à la reine dans la scène du dénouement ; et, là, il était beau de ne pas succomber ; ce n'est pas la lutte de deux femmes, c'est Jane contre Marie, c'est la gazelle contre la panthère. Soyez tranquille ; on vous rendra toute justice un jour²...

Comme elle se lamentait sur sa carrière compromise et qu'il se sentait paradoxalement l'âme en fête, avant de faire certaine promesse dont il n'allait pas tarder à se repentir, il lui administra le plus sûr des remèdes :

1. *Le Figaro*, 9 nov. 1833.

2. Victor HUGO : *Lettres à Juliette Drouet*, p. 4.

Je ne comprends pas comment d'une femme si supérieure on n'extrairait pas aujourd'hui ou demain une grande actrice¹.

**

« On ne peut se passer de bonheur et, d'ailleurs, je n'ai pas pris à ce sujet de mauvaises habitudes. Mais c'est pour vivre qu'il me faut ton amour². »

L'échec de *Marie Tudor* et la terrible nuit qui a suivi ont transformé Juliette. Elle est si désespérée que les attentions de Hugo font vite briller des larmes à ses yeux. Jamais encore il n'a trouvé de termes mieux appropriés pour redonner confiance et montrer son amour :

Vous n'êtes pas le caillou qui a besoin d'être frappé à plusieurs reprises pour donner un peu de feu, vous êtes le diamant à qui un rayon de lumière suffit pour jeter mille étincelles³.

Découvrant alors à quel point cet homme lui tient au cœur, elle décide d'en passer par où il voudra. Avec ardeur, elle se met à déblayer ses armoires et ses commodes, ne gardant qu'une infime partie de son « trousseau princier » et plaçant le surplus au mont-de-piété : « 48 chemises de batiste brodée, 36 chemises de batiste, 25 robes dont deux sans manches, 31 jupons brodés, 12 camisoles brodées, 23 peignoirs, 1 cachemire rayé à volants, 1 châle en cachemire de l'Inde, etc.⁴ ».

Elle tâche également de restreindre ses dépenses et d'apurer ses comptes.

Pense-t-elle sérieusement que cela puisse suffire ? Les

1. Victor HUGO : *Lettres à Juliette Drouet*, p. 4.

2. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 22.

3. Cf. Raymond ESCHOLIER : *Un Amant de génie*, p. 149.

4. *Ibid.*, pp. 137-138.

innombrables créanciers qui assiègent sa porte du matin au soir lui prouvent que non. Et pourtant, elle essaie tout d'abord de s'en tirer seule. Elle reçoit chaque fournisseur avec grâce, elle déploie ses charmes pour obtenir des délais. Comme aucun ne semble conciliant, elle décide d'emprunter par l'intermédiaire des Lanvin, dont la femme, Antoinette, est sa confidente, ou encore grâce à son amie Mme Kraft :

Ma chère Laure, jusqu'au retour de Pradier, il faut que tu tâches de me prêter mille francs. J'ignore comment tu pourras te les procurer ; mais il s'agit d'honneur, et c'est à toi que je me confie. Je perds la tête. Je ne sais plus que faire, mais il me faut cette somme demain — demain, entends-tu ? Mon Dieu ! Fais l'impossible, fais plus que pour toi. Si tu savais combien je suis malheureuse depuis que tu m'as quittée¹ !

De telles allées et venues sont bientôt découvertes par le soupçonneux Hugo dont le visage s'assombrit à nouveau. Ainsi, pour ne pas revoir « la mine de Grand Inquisiteur » qu'elle redoute, Juliette se décide-t-elle à avouer — en partie ! — la raison de ces mystérieuses visites :

Aujourd'hui — lui écrit-elle — j'ai eu la mauvaise pensée de te cacher la visite d'un créancier qui s'est présenté chez le portier et qui n'est pas monté. J'ai cherché dans mes ressources de quoi le payer à ton nom²...

Aussitôt, l'écrivain de trouver, grâce à sa plume, de quoi aider :

Cet argent est à vous je viens de le gagner pour vous. C'est le reste de ma nuit que j'ai voulu vous donner. Il fallait avoir la

1. Cf. Louis BARTHOU : *Les Amours d'un Poète*, p. 152.
2. *Ibid.*, p. 153.

chose qu'on me demandait ce matin, ou pas. La plume m'est tombée vingt fois des mains, mais c'était pour vous : j'ai travaillé¹...

L'économe mari d'Adèle a, selon ses dires, peu de disponible, mais il regorge d'idées. Il presse la jeune femme d'écrire à Alphonse Karr, débiteur envers elle, et depuis plus d'un an, d'une somme importante. Les deux romans ont-ils tant rapporté au journaliste ? Certes non ; sa situation financière est médiocre. Mais, grâce à ses relations, Victor Hugo se trouve à même de lui proposer un emploi à Marseille, sans doute dans un journal. Si Karr accepte, cela ferait trois heureux : Juliette serait remboursée, son ancien amant aurait une situation ; quant à Hugo, obliger à la reconnaissance et à des débours répétés un besogneux qui vient de dénigrer votre dernier drame lui paraît une revanche magnanime.

Il y a des mots — avait écrit Karr au lendemain de *Marie Tudor* — ... qui ne valent pas mieux que ceux que font quotidiennement les rédacteurs des petits journaux à sept francs la colonne de soixante lignes².

Docilement, Juliette se laisse conduire la plume. Dans son cœur subsiste un espoir : Karr garderait-il d'elle un si bon souvenir qu'il consentît à l'aider ? Alors, l'auteur du *Roi s'amuse* en profite pour adresser un de ces plaidoyers dont il a l'habitude :

Acceptez-vous avec joie le service que je vous rends et êtes-vous heureux que j'aie trouvé moyen de vous dispenser de la reconnaissance en vous mettant à même de m'en rendre un de votre côté³ ?...

1. Victor Hugo : *Lettres à Juliette Drouet*, pp. 1-2.

2. *Journal de France, Bagatelle*, 9 nov. 1833.

3. Cf. Louis BARTHOU : *Les Amours d'un Poète*, pp. 168 sq.

S'il a bien des défauts, Karr est intelligent. Il n'a nulle envie de devoir à Hugo sa situation, pas plus qu'il ne goûte d'abandonner sa retraite aux grands arbres dans l'île de Saint-Ouen. Aussi répond-il comme s'il n'avait pas saisi.

Devant une résistance qu'il ne prévoyait pas, Hugo se cabre. Il dicte à sa maîtresse une autre lettre où son ressentiment lui fait commettre une erreur :

Dans une occasion récente où toute ma vie, tout mon avenir étaient en question — est censée écrire Juliette de sa propre autorité —, où votre influence pouvait beaucoup pour moi, ne m'avez-vous pas complètement abandonnée ? Je vous dévoile ici une plaie bien cachée et que j'ose à peine m'avouer à moi-même. Mais dans le secret de mon cœur, sans en rien dire à qui que ce fût, j'avais compté sur un mystérieux appui dans cette occasion, sur un ami qui voudrait concourir à ce qu'un autre ami essayait de faire pour moi. Cet appui, cet ami, c'était vous. Vous m'avez manqué¹.

Désormais, le journaliste a les mains libres. Car, le 9 novembre, au lendemain de *Marie Tudor*, « faisant lui-même l'article dans le *Journal de France* », il s'est précisément montré ce mystérieux appui dont on lui rebat les oreilles :

Mlle Juliette, dont le premier nous avons annoncé les heureuses dispositions, a fait de remarquables progrès : belle et spirituelle, de bonnes études en feront une actrice très remarquable, quoique son talent nous paraisse la destiner plutôt à la comédie qu'au drame².

1. *Ibid.*, p. 175.

2. *Journal de France, Bagatelle*, 9 nov. 1833.

Jugement sensé.

Juliette aurait-elle oublié ? Ou bien Hugo se serait-il bien gardé de montrer l'article tandis qu'elle grelottait de fièvre ? Quoi qu'il en soit, Karr, non seulement ne part pas pour Marseille, mais, prétextant qu'Émile de Girardin lui refusait l'avance qu'il avait sollicitée, il ne rembourse pas un centime. Lassée, Juliette renonce à sa créance.

Sur un seul point, elle ne cède pas : le théâtre.

On a trop oublié ce qu'était la volonté de la jeune femme quand on a écrit — comme l'ont fait Jean-Pierre Barbier, Paul Souchon et bien d'autres — que le rôle de Jane fut sa dernière apparition sur scène, un « adieu orangeux » au théâtre. Dès le 20 novembre, c'est-à-dire douze jours après la fièvre et l'échec, elle rejoue dans *La Chambre ardente*¹. Il a fallu un beau courage à la maîtresse de Hugo pour reprendre rang parmi une troupe hostile qui, depuis peu, se réserve l'exclusivité des œuvres d'Alexandre Dumas. Ajoutant à sa malchance, Frédéric Lemaître, le seul qui l'ait soutenue, rompt presque à ce moment avec la Porte-Saint-Martin. La voici de nouveau en scène avec « la vieille déchainée² ».

Qu'importe à Juliette ! L'épreuve n'aura qu'un temps. Victor lui a promis, pendant sa convalescence, de la faire entrer à la Comédie-Française. Remis sur le chapitre, le poète essaie de se dérober. Il lui déplaît que sa maîtresse côtoie d'autres hommes et qu'elle ait une activité en dehors de lui. Que ne lui suffit-il de retranscrire ses manuscrits ? Il n'est pas seul de son espèce ; même à notre époque, combien d'époux admettent que celle qu'ils possèdent aient une profession où ils n'ont pas de part ? Une vie léthar-

1. *Le Courrier des Théâtres*, 20 nov. 1833, 20 déc. 1833.

2. Dans plusieurs lettres de Juliette, surnom de Mlle George.

gique, tout le temps que dure leur absence, voilà leur idéal féminin !

Obstinée, Juliette revient à la charge. Elle se fait câline, persuasive. Si ses mensualités au théâtre disparaissent, avec quoi vivra-t-elle ? Comment élèvera-t-elle Claire ? Sans parler de quelques obligations qui traînent encore et du loyer qui devient lourd : 1 300 francs par trimestre ! Comme elle ne veut à aucun prix accroître davantage les charges de Victor... Il lui reproche assez d'avoir été entretenue. Doit-elle, même au nom de l'amour, recommencer ?

Ému par les efforts que déploie le « pauvre ange », désireux aussi de réparer l'injustice de *Marie Tudor* dont il se sent obscurément responsable, Hugo s'exécute.

En janvier 1834, il dépêche à Renduel un billet auquel est joint un communiqué à faire paraître dans le *Courrier Français* :

Mlle Juliette, cette jeune actrice pleine de beauté et de talent, que le public a si souvent applaudie à la Porte-Saint-Martin, est sur le point de quitter ce théâtre. Plusieurs administrateurs dramatiques lui font en ce moment des offres d'engagement. Il est probable que c'est à la Comédie-Française que Mlle Juliette donnera la préférence. Son talent si digne et si intelligent l'appelle à notre premier théâtre¹.

L'éditeur doit trop à l'écrivain pour refuser. Selon ses dires, il prend même la peine de faire recopier la note afin qu'on ne reconnaisse pas l'écriture de Hugo. Précaution puérile. Personne n'ignore les liens qui unissent le poète et l'actrice, à commencer par les rédacteurs du journal.

Ceux-ci se montrent depuis peu hostiles « au génie

1. Ad. JULLIEN : *Le Romantisme et l'éditeur Renduel*, p. 129. (Paris, E. Fasquelle, 1897.)

épuisé qui tombe de Marion Delorme à Triboulet, de Triboulet à Marie Tudor¹ ». Aussi se gardent-ils d'imprimer les projets de Juliette. Mais la Bretonne est tenace et son amant reconnaissant. Les obstacles stimulent leur volonté. Qui donc Hugo sollicite-t-il ? Quelles influences fait-il jouer ? Nul ne sait. Une chose est sûre : à la fin de février 1834, on peut lire dans les potins parisiens :

Il n'est que trop vrai que Mlle Juliette, de la Porte-Saint-Martin, est engagée à la Comédie-Française²...

A présent qu'elle fait partie des « acteurs pensionnaires du Théâtre-Français³ », Juliette n'a plus qu'un désir : mettre tout en œuvre pour contenter Hugo. Comme ce serait facile s'il n'y avait pas toutes ces dettes, lambeaux ultimes mais coriaces du passé !

Or, de quelque côté qu'elle se tourne, elle ne voit que des fournisseurs qui menacent et exhibent des factures chaque jour plus importantes : 12 000 francs à l'orfèvre Janisset, 1 700 francs à Jourdain, le tapissier, 500 francs à la blanchisseuse — elle lui devait près de 7 000 francs, affirmera à Mme Hanska ce cancanier de Balzac !

Ce n'est pas tout ! 400 francs à Vilain, le marchand de rouge ; 620 francs à Mme Ladon, la couturière ; 260 francs à Georges, le coiffeur ; 1 000 francs au gantier Poivin ; 2 500 francs aux dames Lebreton et Gérard, marchandes de cachemire. Près de vingt mille francs ! Sans compter les billets souscrits par l'intermédiaire de Manière — un huissier auquel elle a, en toute quiétude,

1. *Le Courrier Français*, 13 février 1834 (critique de l'étude sur Mirabeau).

2. *Le Courrier des Théâtres*, 22 fév. 1834.

3. *Almanach royal et national*, années 1834-1835.

confié la défense de ses intérêts — et dont elle ne sait pas au juste le montant.

Que faire quand Hugo, sur ses gains d'écrivain, lui remet quelques dizaines de francs ? Le plus sage serait de lui avouer, une fois pour toutes, le montant global de ses dettes. Mais ça, jamais. Elle voit par avance la stupéfaction, l'incrédulité se peindre sur le visage de cet homme économe qui, place Royale, supervise et même discute les dépenses domestiques. Elle entend déjà ses sarcasmes. Combative, elle se défendrait. Il s'ensuivrait un interrogatoire serré, des larmes, des mots, de ces mots qui, par la fureur, dépassent la pensée... Aussi doit-elle se taire. Peut-être que, la chance aidant...

Et Juliette garde le silence. Elle se contente de recopier certaines dettes ainsi que les sommes allouées par Hugo sur le carnet de maroquin vert que le poète lui a offert pour qu'elle apprenne à équilibrer son budget.

Mais n'ayant plus, pour le moment, le dérivatif que lui apportait son métier (aucun signe de vie n'émane du Théâtre-Français), elle a tout le loisir de s'effrayer de sa situation. L'angoisse se lit souvent dans les beaux yeux sombres.

Hugo, qui n'a qu'une faible idée des affres par lesquelles passe sa maîtresse, tente de consoler :

Oh ! quand te verrai-je ! Quand pourrai-je ranimer la joie dans tes yeux par mille baisers ! dans quelques heures. Hélas ! c'est bien long, quelques heures !

Je t'aime. Je t'aime profondément. Quelque chose remue dans mes entrailles quand je songe à toi, comme pour mes enfants. Pauvre âme ! espère ! tu as contre toi le sort, pour toi l'amour. Je baise tes petits pieds et tes grands yeux¹.

1. Victor Hugo : *Lettres à Juliette Drouet*, p. 8.

Ce souci que l'on prend de ses sourires et de ses pleurs, cette délicatesse de mots émeuvent d'autant plus Juliette qu'elle sait à quel point, assailli de soupçons et devinant avec son cœur le vaste domaine qu'elle lui cache, Hugo n'est pas heureux. Comme elle se déteste alors, comme elle a honte !

Pauvre ami, quelle triste mission j'ai reçue à mon insu : celle de te faire connaître, comprendre et sentir toutes les misères de cette vie ! Tout ce qui blesse l'âme, les yeux et le corps, tout ce qui démoralise te sera venu par moi et de moi¹.

Pour qu'il retrouve sa gaieté de collégien, elle fait preuve de tendresse, de drôlerie. A-t-il mal à ses pauvres yeux « que le gris printemps de Paris ne rétablisse pas² » ? Elle lui écrit :

Je vais préparer ton eau pour tes yeux tout à l'heure ; je suis si heureuse de m'occuper de toi³ !

Désire-t-il qu'elle lui serve de secrétaire ? Aussitôt elle réclame du travail et se met à l'ouvrage :

Il n'est pas tout à fait six heures du soir ; je viens de finir de copier les vers que tu m'as donnés hier⁴...

Son front se rembrunit-il ? Elle le rassure en rapportant minutieusement son emploi du temps :

Je suis rentrée hier ; j'ai lu tes vers ; j'ai diné, j'ai fait mes comptes ; ensuite je me suis couchée ; j'ai lu tes journaux ; je

1. Juliette DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 42.
2. Victor HUGO : *Pierres* (textes rassemblés et présentés par Henri GUILLEMIN), p. 339.
3. Bibl. nat., Mss., n. a. fr. 13489.
4. Cf. André MAUROIS : *Olympio ou la Vie de Victor Hugo*, p. 231.

me suis endormie, j'ai rêvé de toi ; je me suis réveillée ce matin à huit heures, je me suis levée presque aussitôt ; j'ai fait une partie du ménage, réparé la toilette d'hier... A deux heures et demie, je me suis mise à copier et, depuis que j'ai fini, je t'écris. Voici, *Mon Commandant*, le rapport de la place ; êtes-vous satisfait¹ ?...

Mais qu'il ne s'avise pas, d'une voix que la colère déforme, de l'accabler de son mépris sous le plus mince prétexte ! Qu'il ne ressasse plus les ragots entendus au théâtre ! Elle entre alors dans une fureur d'autant plus violente que sa conduite est désormais irréprochable. Elle si indépendante autrefois, qu'a-t-elle besoin de s'accrocher aux basques de cet obsédé qui la traite comme la dernière des créatures ?

Je suis encore pour vous aujourd'hui ce que j'étais pour tout le monde il y a un an : une femme que le besoin peut jeter dans les bras du premier riche qui veut l'acheter. Ce sont là les causes dures et irrésistibles de notre séparation. Voilà ce que je ne peux plus supporter².

Moins convaincu qu'il ne le désirerait, mais le cœur et les sens affolés, Hugo revient sur-le-champ à de plus raisonnables sentiments. Il grimpe quatre à quatre l'escalier de la rue de l'Échiquier, accuse sa nature emportée, s'explique, fait magistralement l'amour et quitte sa maîtresse en abandonnant sur son lit un billet qui, égayant le réveil, « rendront le sourire à ces pauvres beaux yeux qui ont tant pleuré³ ».

Juliette reprend alors ses ronronnements de maîtresse comblée :

1. Cf. Louis GUIMBAUD : *Victor Hugo et Juliette Drouet*, p. 266.
2. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, pp. 39-40.
3. Cf. R. ESCHOLIER : *Un Amant de Génie*, p. 153.

Il y a d'autres moments où je voudrais me mettre à genoux devant toi et baiser tes pieds. Il y en a d'autres encore où mon cœur déborde, j'ai besoin d'initier les passants à mon bonheur, je le dis tout haut, je t'appelle *mon mari*, je t'appelle *mon amant* dans mon cœur et devant Dieu¹.

Vingt fois, au cours de l'année 1834, ils sont sur le point de rompre ; vingt fois ils cimentent leur amour par des réconciliations passionnées. Mais, si Hugo ne trouve dans de telles scènes qu'un exutoire à une jalousie qui exacerbe son désir, Juliette y laisse chaque fois de son autonomie. De ses lettres monte un parfum de culpabilité qui, pour une femme de sa trempe, prouve à quel point son esprit passe en tutelle :

Mon cher bien-aimé, maintenant que tu m'as relevée, le passé est impossible, je ne peux plus être une pauvre fille, je serai toujours ta bien honnête et bien-aimée femme².

Elle rampe aux pieds du Maître, perdant la vivacité qui faisait une grande partie de son charme :

Oui, nous nous aimons, oui... nous resterons ensemble jusqu'à notre dernier soupir, oui tu m'aideras et tu feras de moi une femme à l'abri de la misère et de la prostitution, oui tu me rendras ce que j'étais avant ma chute, une honnête femme et, de plus, une bonne mère : j'ai confiance, j'espère, je t'aime³.

Elle ne retrouve son insouciance qu'en faisant ses comptes, car ils l'assomment. L'argent lui a trop souvent manqué, autrefois, pour qu'elle ne cherche pas à oublier cette servitude. Malgré les remontrances de Hugo, elle ne par-

1. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 73.
2. Cf. Louis GUIMBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, p. 52.
3. *Ibid.*, p. 52.

vient pas à s'y intéresser. Les constatations qu'elle jette négligemment sur le carnet de maroquin ont de quoi laisser pantois :

Un reçu de 4 000 francs et règlements que je n'ai pas acquittés à l'époque mais pour lesquels j'ai vendu à M. Janisset différents bijoux en or, en pierre, dont je ne sais pas au juste le montant et dont j'ai négligé de retirer les billets sur la somme acquittée¹.

Les créanciers, eux, n'oublient rien. Au contraire. Voyant cette jolie femme qui verse des acomptes sans exiger de reçu, ils s'en donnent à cœur joie.

Quand Juliette s'en aperçoit, il est trop tard. Les griffonages financiers ne traduisent plus alors la désinvolture mais le désarroi d'un être menacé de retomber dans la misère :

Compte arrêté en janvier 1834 avec Mme Guérard, rue Notre-Dame-de-Nazareth, n° 91 ou 11, n'ai aucun reçu d'elle, mais elle a reçu plusieurs fois de l'argent de moi, plus un lit que je lui ai vendu².

La chasse à l'argent devient de la frénésie. Pradier, Séchan — et combien d'autres ! — reçoivent de pressants appels. Sous prétexte que Juliette ne vient plus le voir et lui dépêche de courts billets avec « une grosse écriture d'écolier³ », le sculpteur lâche parcimonieusement ses écus. Plus chevaleresque, Séchan avance une petite somme et s'en excuse, étant lui-même gêné.

Comme pour ajouter à la panique, Hugo espace ses visites. Tantôt il s'agit du libretto de *La Esmeralda* à

1. Paul SOUCHON : *La Servitude amoureuse de J. Drouet*, p. 42.

2. *Ibid.*, p. 42.

3. Cf. Louis GUILBAUD : *Victor Hugo et Juliette Drouet*, p. 49.

terminer de toute urgence ; tantôt les entrevues avec Buloz, rédacteur en chef de la *Revue des Deux-Mondes*, se prolongent jusqu'à une heure du matin. Non, ce n'est pas possible ; Victor l'aime profondément, il le lui écrit sans cesse. Il ne ment pas. Tous ces empêchements sont réels. Que deviendrait-elle s'il disparaissait tout à coup de sa vie ?

D'un autre côté, les créanciers sont plus exigeants que jamais pour la raison qu'ils ont beaucoup attendu. Enfin, le terme dans huit jours. Tout cela m'agace, m'effraie, et, pour couronner ces tourments de tous genres, ton absence, ton absence qui ressemblerait à un abandon, si je ne te connaissais bon et honnête¹.

A la vérité, Juliette a vaguement conscience que le véritable abandon se situe à un autre niveau. Pourquoi Hugo répond-il évasivement quand elle se plaint de ne rien recevoir de la Comédie-Française ? Malgré ses affirmations, la juge-t-il piètre actrice ? Harcelée, traquée de toutes parts, le cœur empli d'effroi, elle tiendrait bon si elle poursuivait sa carrière. Mais rien. Pas le plus petit rôle. Quand Dorval, Noblet, Verneuil, ses anciennes compagnes de la Porte-Saint-Martin, montent sur la scène de la rue de Richelieu, sitôt leur engagement signé. Elle, cela fait cinq mois qu'elle est pensionnaire. Ses nerfs craquent. Elle songe à en finir avec la vie :

Maintenant que la calomnie m'a terrassée dans tous les sens ; maintenant que j'ai été condamnée dans ma vie sans avoir été entendue, comme je l'ai été dans ta pièce ; maintenant que ma santé et ma raison se sont usées dans ce combat sans profit et sans gloire ; maintenant que je suis signalée à l'opinion publique comme une femme sans avenir, je n'ose plus, je ne peux plus vivre...

1. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 48.

Ceci est bien profondément vrai : je n'ose plus vivre. Cette crainte a fait naître en moi le besoin du suicide¹...

Cette fois, Hugo s'inquiète. Impulsive comme elle est, Juliette serait capable de passer à l'acte. Désireux de chasser ce début de neurasthénie, il propose une escapade vers Bièvres. Pour une amoureuse de l'« antique nature », le soleil, les senteurs des bois et des prés ne constituent-ils pas les meilleurs remèdes ?

Les faits semblent lui donner raison. Dès qu'elle apprend le projet, Juliette retrouve son lumineux sourire. Sa taille se redresse. Son espièglerie réapparaît. Quand, le 3 juillet 1834, elle grimpe rejoindre son amant sur la banquette de la diligence, la sinistre procession de chiffres se dilue dans la brume étouffante qui nappe Paris.

..

Bavardage, rire de collégienne en vacances. Somnolence sur l'épaule du bien-aimé tandis que le postillon chantonne et qu'insensiblement l'air embrasé cède la place à une fraîcheur messagère d'arômes. Trajet merveilleux. A tel point que Juliette qui, depuis des jours, n'avale guère, se sent soudain une faim de louve. Au *Chariot d'or*, elle dévore avec tant d'ardeur que Victor, pourtant gros mangeur, s'extasie sur son appétit.

Ensuite, elle veut tout voir de ce vallon que le poète a dépeint autrefois en de si beaux vers :

Ici l'été plus frais s'épanouit à l'ombre.

Ici durent longtemps les fleurs qui durent peu².

1. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 46.

2. Victor HUGO : *Les Feuilles d'Automne*, xxxiv.

Ému de sentir à quel point sa maîtresse s'intéresse à tout ce qui le touche, Hugo n'omet pas un recoin. Il montre le château des Roches, encore désert, les tilleuls géants qui bornent la pelouse, la pièce d'eau qu'affectionnent particulièrement ses enfants, l'atelier où Louise Bertin fait de la musique, la porte des Voleurs d'où, à travers bois, se faufile un raccourci... Puis, grimpant à travers les fougères de l'Homme-mort, il emmène Juliette jusqu'au hameau des Metz. Là, il déniché pour elle un cadeau merveilleux : une chambre dans une petite maison basse et blanche trouée de volets verts. Puisque les vacances chez les Bertin approchent, il est juste qu'elle ait sa part de grand air. Homme d'ordre, Hugo paie d'avance aux époux Labussière — eux-mêmes locataires d'un certain M. Perrot — le loyer de quatre-vingt-douze francs par an.

Quel calme ! Quelle plénitude ! Comme il devait être bon de vivre ici ! Pour Juliette, la journée tenait du rêve. Cela faisait si longtemps qu'elle n'avait pas emmêlé aux ronces ses boucles brunes et foulé la mousse en fredonnant des chansons ! Et elle avait encore droit à toute une nuit !

Ils arrivèrent à Jouy-en-Josas et descendirent à l'*Écu de France*. On leur donna la belle chambre du premier étage, celle qui a vue sur cour. Exacerbées par le soir, les odeurs rampaient le long des rameaux nouveaux de la glycine et entraient à pleines brassées par la fenêtre ouverte. Des hirondelles griffaient à longs traits noirs le ciel décoloré. Jamais Juliette n'avait éprouvé un tel désir de l'homme qui l'entourait déjà de ses bras puissants :

Mon bien-aimé Victor, je suis encore tout émue de notre soirée d'hier ; à défaut d'amie et de cœur qui me comprenne et dans lequel je pourrais verser le trop-plein de mon bonheur, je t'écris ceci, « qu'hier 3 juillet 1834, à dix heures et demie du soir, dans

l'auberge de l'*Écu de France* à Jouy, moi, Juliette, j'ai été la plus heureuse et la plus fière des femmes de ce monde ; je déclare encore que, jusque-là, je n'avais pas senti dans toute sa plénitude le bonheur de t'aimer et d'être aimée de toi ». Cette lettre, qui a toute la forme d'un procès-verbal, est en effet un acte qui constate l'état de mon cœur. Cet acte, fait aujourd'hui, doit servir pour tout le reste de ma vie dans le monde ; le jour, l'heure et la minute où il me sera représenté, je m'engage à remettre ledit cœur dans le même état où il est aujourd'hui, c'est-à-dire rempli d'un seul amour qui est le tien et d'une seule pensée qui est la tienne.

Fait à Paris, le 4 juillet 1834, à trois heures de l'après-midi.

JULIETTE.

Ont signé pour témoins les mille baisers dont j'ai couvert cette lettre¹.

Exaltation d'une âme en détresse. Les heures que l'on souligne d'un trait rouge avoisinent souvent le désespoir. Plus tard, existerait-il encore des nuits semblables ? Car, sur ce qui l'attend, la jeune femme ne conserve aucune illusion.

A peine rentrée, Juliette continue de « descendre tous les degrés du malheur ». Son mobilier est saisi, vendu. Elle est même appelée à comparaître devant le tribunal de police correctionnelle sous prétexte que certains meubles ont été soustraits à l'action de la justice. Faible pâture pour des créanciers affamés.

Néanmoins, elle continue à taire ce qu'elle doit.

Au milieu de juillet, nouvelle épreuve : Hugo a un « accident » de santé. Souffrant, bourré de sangsues au bras, il interrompt ses visites mais non ses tendres mis-

1. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 51.

sives. Cet homme doué d'une santé de fer éprouve le besoin de se faire plaindre. Assurément, ce qu'il a n'est pas grave... Sait-on jamais ?

Dans quelques heures peut-être je te reverrai. Mais ne t'inquiète pas quand même cela se prolongerait un peu. Ce n'est rien. A bientôt, mon amour ! Je souffre un peu, mais je t'aime¹ !

Durant les heures d'insomnie, la maladie de Victor prend, aux yeux de Juliette, des proportions hallucinantes. A la passion de l'amante se mêle l'inquiétude de la femme qui a tout abandonné pour un être capable de disparaître du jour au lendemain. Il faut qu'elle sache !

Jetant un châle qui lui cache le visage, elle se précipite dehors et se fait annoncer place Royale comme étant Mlle Elisa Mercœur, la poétesse que connaissait bien Hugo. Idée malheureuse. Non seulement elle est presque reconnue, mais la vraie Mlle Mercœur vint aux nouvelles peu de temps après et « parut fort étonnée des remerciements qu'on lui faisait² ».

Juliette n'a pas à se repentir de sa gaffe. Le 19 juillet, en quittant — bien à contrecœur ! — la rue de l'Échiquier, elle procure un grand plaisir à Victor. Abolie, la présence occulte de Demidov ! L'épigramme est décente :

Ceci est la dernière soirée que nous passons rue de l'Échiquier, 35 bis. Gardons un éternel souvenir de cette chambre où nous avons été si heureux et si malheureux³...

L'emménagement dans le logis minuscule de la rue de Paradis, au Marais, se célèbre par la joie :

1. Victor HUGO : *Lettres à Juliette Drouet*, p. 17.

2. *Ibid.*, p. 18.

3. Cf. Louis BARTHOU : *Les Amours d'un Poète*, pp. 191-192.

Oh ! cette rue est bien nommée, ma Juliette ! Le ciel est pour nous dans cette rue, dans cette maison, dans cette chambre, dans ce lit¹...

Ciel qu'assombrit bientôt la plus terrible des tempêtes : fournisseurs et usuriers ont retrouvé la trace de leur débitrice et clament leur dû. Le 1^{er} août, Juliette, à bout de forces, lâche devant Hugo l'énorme arriéré. Elle tremble, elle pleure, elle s'accuse avec une violence qui intrigueraient de moins soupçonneux :

Je suis une misérable. Quelle réparation, quelle expiation exigés-tu pour un crime qui n'est pas le mien, qui vient de je ne sais où, dont mon corps ni mon âme ne sont complices ! Parle, prononce. Je me soumettrai à tous les châtimens qui ne seront pas la mort de notre amour²...

Mais Hugo n'entend rien. Les yeux « chargés de colère et de haine », il lance les épithètes les plus grossières, puis, estimant qu'il y va de son honneur, il jure de liquider toutes les dettes, dût-il y laisser la vie. Cela dit, il part sans un regard à la forme qui hoquette, agenouillée contre le lit.

Quand Juliette relève la tête, le soir descend. A peine meublé, le petit appartement paraît sinistre, hostile. Que fait-elle sur terre, avec ces mains vides et ce cœur las ? Les feuillets traînent sur un guéridon. D'une main qui tremble, elle griffonne une sorte de testament :

Je ne sais ce que j'écris, ni à qui j'écris. Depuis ce matin, ma raison et ma volonté m'ont entièrement abandonnée. J'écris parce que je souffre. J'écris parce que j'ai besoin de me plaindre à

1. *Ibid.*, p. 191.

2. Cf Raymond ESCHOLIER : *Un Amant de Génie*, p. 163.

quelqu'un, à quelque chose. J'écris parce que je mourrai bientôt. Ces lignes seront le cadavre froid de mon âme, de mes pensées et de mon amour, comme mon corps sera le cadavre de ma vie de chair et de sang. J'écris pour confesser ma foi. J'écris pour obtenir le pardon de mes crimes. J'écris pour pleurer, parce que mes pleurs m'étouffent, parce qu'ils me tuent. Ce soir, je serai dans la rue. J'y resterai tant que mes forces ne m'abandonneront pas. J'y resterai sans espoir. Mais j'y resterai¹.

Met-elle son projet à exécution ? Ou bien l'idée de partir s'impose-t-elle bientôt ? On ne sait. Mais, le lendemain, elle s'enfuit après avoir griffonné un billet d'adieu :

Samedi à midi ; 2 août : Adieu pour jamais. Adieu pour toujours. C'est toi qui l'as dit. Adieu donc, et puisses-tu être heureux et admiré autant que je suis malheureuse et déçue... Je pars avec ma fille²...

A mesure que s'accroissent les lieues, Juliette réalise sa folie. Certes, il lui plaît de revoir sa sœur Renée (Mme Koch) qui vit à Saint-Renan, près de Brest ; comme lui plaît l'idée de faire admirer à Claire les échinés blanches qui se pressent sur la mer aux jours de noroît. Mais déjà les caresses de Hugo lui manquent, et cette voix suppliante, très douce, qu'il prend pour se faire pardonner ses emportements.

Tout en poursuivant son voyage, la jeune femme ne cesse d'envoyer lettres sur lettres :

Victor, je me meurs loin de toi... Mon Victor, peux-tu me pardonner ? M'aimes-tu encore ? est-ce que c'est vrai que tu me hais, que je te suis odieuse, que tu me méprises, que tu me

1. Paul SOUCHOX : *La Servitude amoureuse de J. Drouet*, p. 47.

2. Collection Louis Icart : lettre inédite, datée du 2 août 1834, samedi à midi.

repousserais la figure sur le pavé, si je venais coller mes lèvres sur tes pieds en te demandant grâce ? oh ! si tu m'aimes encore, si tu peux m'estimer encore, si tu peux tout pardonner, dis-le et je ferai tout ce que tu voudras, je ferai tout, mon Dieu ! dis, veux-tu encore de moi¹ ?

Interrogation superflue. Le poète tient tellement à elle qu'il se met à « remuer des pieds, des mains et des ongles² » pour lui venir en aide et la rejoindre au plus tôt. Il fait appel — en vain ! — au prince de Furstenberg (ainsi Juliette et Victor surnommaient-ils Pradier dans l'intimité), il sollicite des avances, il exige des paiements immédiats. Avant tout, la sauver ! Sa chasse à l'argent est à la hauteur de son amour.

Enfin, ayant « ramassé » un millier de francs et à jeun depuis trente heures, il annonce son départ :

Si un peu de ce que j'espère est fait, comme je l'espère, d'ici à mardi, mardi je partirai... Je descendrai donc à Brest par la malle-poste qui arrivera vendredi matin. Je viens de prendre à tout événement un nouveau passeport sur lequel je t'ai fait inscrire ainsi que ta fille, comme ma femme et ma fille. Oh ! quel vide et quelle solitude d'ici là ! Souffres-tu autant que moi ? Je te plains³...

Le 8 août, à Brest où elle est allée l'attendre, Juliette voit arriver un amant amaigri mais rayonnant.

D'un commun accord, après deux jours d'ivresse face à l'océan, après une « union scellée dans une promesse solennelle », ils s'ingénient à allonger le retour.

À Brest, Victor se documente sur la vie des bagnes, car déjà s'ébauche en son esprit un roman gigantesque

1. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 53.

2. Victor HUGO : *Lettres à Juliette Drouet*, p. 20.

3. Victor HUGO : *Lettres à Juliette Drouet*, p. 22.

dont le héros sera un forçat. À Carnac, main dans la main, ils admirent les alignements. Puis ce sont les visites aux calvaires et aux églises de granit. À Tours, ils assistent à une représentation de *Lucrèce Borgia*. Lumineux souvenir. Étampes, Gisors, Saint-Germain...

Quand Juliette retrouve la petite chambre des Metz, elle sait qu'à moins d'orages fugaces, Hugo, pour des raisons qui lui échappent encore, lui appartient à jamais.

LA BERGÈRE DES METZ

LE 1^{er} SEPTEMBRE 1834, Juliette s'installe sous le toit des époux Labussière. Elle se sent prête à jouir au maximum des six semaines de campagne qu'on lui offre. Tout lui plaît dans la maison « couverte en chaume » : la cuisine, avec ses poutres noircies et son fourneau où mitonnent les ragoûts de la mère Labussière, l'escalier en colimaçon, sa chambre, surtout, dont les deux fenêtres permettent, à travers boqueteaux et vergers, de guetter l'arrivée de Victor.

Car il vient souvent jusqu'à la grille du jardin, guère plus grand qu'un « jardin de curé ». Parfois, à l'aube, quand ses écrits l'ont fait veiller fort avant dans la nuit, le poète quitte les Roches, parcourt à longues foulées les quatre kilomètres qui le séparent du « lit charmant qui est aux Metz », et vient baiser les beaux yeux de sa maîtresse, en « leur demandant pardon de les ouvrir de si bonne heure¹ ».

1. Cf. Paul SOUCHON : *Olympio et Juliette*, p. 181. (Paris, Albin Michel, 1940.)

La plupart du temps, Juliette accourt au-devant de son amant. Suivant son humeur, elle passe par le *pavé* — c'est-à-dire la route haute — ou bien par la *prairie* (le chemin des bois). Le centre de ralliement : auprès d'une mare envahie par les joncs, un vieux châtaignier que la foudre et l'âge ont évidé, constate la jeune femme, « à l'égal d'une harangue de Victor Cousin ».

Là, dans sa robe de jaconas au pékiné rose et blanc, les cheveux dissimulés sous une capeline en paille d'Italie, elle patiente, parfois des heures :

Oh ! pour remplir de moi ta rêveuse pensée,
Tandis que tu m'attends, par la marche lassée,
Sous l'arbre au bord du lac, loin des yeux importuns,
Tandis que, sous tes pieds, l'odorante vallée,
Toute pleine de brume au soleil envolée,
Fume comme un beau vase où brûlent des parfums ;

.....
Que ce réseau d'objets qui t'entoure et te presse,
Et dont l'arbre amoureux qui sur ton front se dresse
Est le premier chaînon ;

Herbe et feuille, onde et terre, ombre, lumière et flamme,
Que tout prenne une voix, que tout devienne une âme,
Et te dise mon nom¹ !

Lorsqu'elle voit poindre Hugo, c'est à chaque fois le même bonheur : ses joues rosissent, son cœur bat à coups précipités, sa bouche s'entrouvre « sur un bel air d'enjouement », tandis qu'elle bondit vers lui de son pas aérien. Ce qui lui vaut un charmant portrait :

1. Victor Hugo : *Chants du Crépuscule*, pièce xxiv (dénommée « Enghien » dans le volume, et portant « Sous le châtaignier » au bas du manuscrit autographe conservé à la Bibl. nat.).

Oh oui ! la terre est belle et le ciel est superbe ;
 Mais quand ton sein palpite et quand ton œil reluit,
 Quand ton pas gracieux court si léger sur l'herbe
 Que le bruit d'une lyre est moins doux que son bruit ;
 Lorsque ton frais sourire, aurore de ton âme,
 Se lève rayonnant sur moi qu'il rajeunit,
 Et de ta bouche rose, où naît sa douce flamme,
 Monte jusqu'à ton front comme l'aube au zénith ;
 Quand, parfois, sans te voir, ta jeune voix m'arrive,
 Disant des mots confus qui m'échappent souvent,
 Bruit d'une eau qui se perd sous l'ombre de sa rive,
 Chanson d'oiseau caché qu'on écoute en rêvant¹...

Main dans la main, ils se dirigent vers les fourrés que
 natte une mousse épaisse. Moments inoubliables. Ils
 s'aiment, ils parlent, ou plutôt c'est Victor qui explique
 la nature, le monde, Dieu, tandis que Juliette écoute et
 admire.

Dans cette atmosphère champêtre, hors du temps et
 des soucis, tout est source de gaieté : le pépiement des
 oiseaux qu'un chuchotement interrompt, le cheminement
 d'un insecte, la montée du soir empourprant la cime des
 arbres, jusqu'à l'eau vive d'une clairière où le poète
 s'enivre des rires de sa maîtresse :

Un mur clôt la fontaine où, par l'heure échauffée,
 Folâtre elle buvait, en descendant des bois ;
 Elle prenait de l'eau, dans sa main, douce fée,
 Et laissait retomber des perles de ses doigts².

Qu'importe que le ciel parfois s'obscurcisse, que la

1. Victor Hugo : *Chants du Crépuscule*, pièce xxviii, « Au bord de
 la Mer ».

2. Victor Hugo : *Les Rayons et les Ombres*, xxxiv.

pluie abandonne sur les cheveux de l'un, sur le visage
 de l'autre, des gouttes nacrées ? Ils sont ensemble !

Tout bonheur a la vie brève. Quand arrive la nuit,
 il faut se quitter. Après un dernier baiser, Hugo regagne
 les Roches et Juliette la maison des Labussière où, pour
 chasser la mélancolie qui la guette, elle jette sur le papier
 un « gribouillis » plein de ferveur amoureuse, ce qui
 n'exclut ni la louange ni l'esprit :

Je vous écris au courant de mon cœur, je vous aime comme
 une femme de paradis, mais je vous le dis comme une fille
 de basse-cour¹.

J'ai toutes sortes de bonnes choses qui se pressent à la porte de
 mon cœur, mais qui se mutilent et se froissent en sortant, de telle
 sorte que tu n'en vois qu'un mélange informe. Ce sont des enfants
 qui se présentent mal, mais c'est à vous, homme de l'art, à aider
 la nature, en redressant et en ajustant toutes ces pensées d'amour².

En écrivain véritable, elle se sent ensuite réconfortée.
 Un sourire relève le coin de ses lèvres. Demain, un peu
 avant l'heure prévue pour le rendez-vous, elle déposera
 le billet, peut-être même un autre, et puis un autre encore,
 au creux du châtaignier habitué désormais à ces sortes de
 missives. Blottie derrière un buisson, elle épiera le visage
 de Victor quand il lira ce qu'elle a imaginé pour exprimer
 son amour. Jeu rituel.

Un jour qu'elle attendait ainsi, elle fut prise de frayeur.
 La voix de Hugo venait de surgir, forte, inhabituelle.
 Elle comprit qu'étant accompagné, son amant avait trouvé
 ce moyen pour l'avertir. Accroupie, le cœur battant, elle
 sortit un papier et un crayon de sa poche et griffonna

1. Cf. L. GUIMBAUD : *Victor Hugo et Juliette Drouet*, p. 72.

2. *Ibid.*, p. 73.

quelques lignes qu'elle confia au vieil arbre avant de se sauver :

Je t'entends parler dans le bois derrière moi à ma grande surprise et à mon grand effroi. Je m'en vais retourner chez moi par la prairie. J'ai attendu trois quarts d'heure¹.

Assurément, il y a des jours gris. Malgré l'indulgence d'Adèle, dont l'esprit élargi entend à merveille la réciprocité, malgré la complicité de Louise Bertin, le poète conserve des obligations. Parfois ce sont des invités de passage qui désirent le rencontrer, à d'autres moments il joue avec ses enfants, ou bien il assiste à une audition des œuvres de Mlle Bertin. Aussi lui arrive-t-il de manquer — bien rarement ! — ses rendez-vous.

Dans « l'arbre accoutumé », Juliette abandonne alors des billets moroses :

J'ai attendu bien longtemps, je m'en vais l'âme bien triste, le cœur serré, je crains toutes sortes de malheurs².

A pas lents, elle s'en retourne aux Metz où l'attendent de menues occupations. Tant que le soleil brille, elle reste au jardin, taillant les rosiers, jetant un coup d'œil à la vigne, surveillant les jeux de sa fille Claire que lui a amenée son amie Antoinette Lanvin, lisant et rêvant dans un grand fauteuil de paille sans cesser de guetter le chemin d'où, à tout moment, peut surgir Hugo. Quand s'élève la brume et s'empourprent les cieux, elle rentre

1. Cf. Paul SOUCHON : *Olympio et Juliette*, p. 50.
2. *Ibid.*, p. 51.

s'occuper « des enfants » (Claire et la petite Lanvin) — ce qui consiste surtout à faire réciter les vers de Victor Hugo « appris dans les bois le jour¹ » — ou bien, sachant le poète gourmand, elle confectionne une pâtisserie. Ensuite, elle se met à ses comptes et classe ses créances, « long et fatigant travail » qu'a exigé Victor. Elle s'y livre avec toute l'application dont elle est capable, persuadée qu'une telle preuve de bonne volonté l'unira plus profondément à son amant. Enfin, après le dîner, tandis que le jour meurt, elle rédige de longues lettres :

... Méchant Toto, vous êtes resté. Pourquoi ? Pour qui ? Voilà ce que je ne sais pas et ce qui ajoute au chagrin de ne pas vous voir. Viens vite, mon Toto bien-aimé, viens vite. Tu verras comme je t'aime. Tu verras si je suis heureuse de l'espoir de t'appartenir à tout jamais. Tu verras si j'ai foi en l'avenir. Tu verras quel beau sourire je fais à la vie promise, quelle hideuse grimace à la vie passée. Viens, viens, mon adoré. Je te désire, je t'aime, je t'admire. Je te respecte. Je te bénis. Viens, viens, viens donc. Tu m'avais promis d'entendre ma voix quand elle viendrait du cœur. Viens donc puisque je t'aime.

JULIETTE.

J'espère bien que tu viendras demain².

*
**

Dans un flamboiement, octobre tire à sa fin. Juliette se sent reprise par la tristesse. Sous peu, le retour...

Bien sûr, le séjour aux Metz n'a pas été une continuelle idylle. Que de fois elle s'en est allée « bien heureuse et bien triste » de laisser Victor repartir vers les siens ! Que de fois elle a souffert de sa vie en marge et de son isolement ! Sans parler de la jalousie de Hugo qui, enfourchant le premier prétexte, envenimait certains jours...

1. J. DROUET : lettre du 6 juillet 1839.
2. Cf. Paul SOUCHON : *Olympio et Juliette*, p. 65.

Mais, pendant ces vacances, elle a essayé de ne penser qu'au bonheur.

A Paris, quel sort lui réserve-t-on ? Jouslin de la Salle, administrateur du Théâtre-Français, se souviendra-t-il enfin qu'il l'a engagée, lors d'une prochaine distribution de rôles ? Hugo lui-même, si tendre, si exclusif, l'aidera-t-il à percer quand il sera de nouveau plongé dans l'atmosphère des « fangeuses coulisses » dont il se glorifie de l'avoir tirée ?

Devant le regard voilé de sa maîtresse, Hugo se sent pris de compassion. Plus que jamais il consacre à la femme qu'il aime ses journées, une grande partie de ses nuits et, quand il l'abandonne, c'est pour écrire des vers à sa louange ou qui lui parlent d'espoir :

Espère, enfant ! demain ! et puis demain encore !
Et puis toujours demain ! croyons dans l'avenir.
Espère ! et chaque fois que se lève l'aurore,
Soyons là pour prier comme Dieu pour bénir !

Nos fautes, mon pauvre ange, ont causé nos souffrances.
Peut-être qu'en restant bien longtemps à genoux,
Quand il aura béni toutes les innocences,
Puis tous les repentirs, Dieu finira par nous¹ !

Le 25 octobre, dédaignant l'heure tardive et les rencontres possibles, il l'emmène jusqu'à Bièvres, dont, à travers les cimes de cuivre et d'or, s'aperçoit le clocher trapu. Vient-il avec une idée préconçue ? Ou bien Juliette a-t-elle exprimé le désir d'entrer à son bras dans l'église ?

1. Victor Hugo : *Les Chants du Crépuscule*, xxx, « Espoir en Dieu » (7 oct. 1834).

Voici le porche au cintre bas, la porte de bois qui grince sur ses gonds, la nef déserte et sombre malgré les lueurs du couchant que filtrent les vitraux.

A peine entrée, Juliette prend de l'eau bénite, tend un doigt humide à son compagnon, se signe et tombe à genoux, le corps secoué par les sanglots. Qu'importe le temps ? Elle a tant à dire à ce Dieu en qui, malgré les vicissitudes de l'existence, elle a toujours cru. Il faut qu'elle explique, il faut qu'Il comprenne l'âme de sa servante. Oh ! oui, il le faut... Amour, repentir, espoir, désespoir se mêlent dans l'ardente supplication.

Debout derrière elle, Hugo n'ose bouger. Seul son regard suit la silhouette qui troue de clarté l'ombre grandissante, la quitte pour grimper le long des murs blancs, s'accroche aux poutres peintes que barre une voûte parsemée d'étoiles bleues, redescend sur les épaules qui, déjà, s'agitent plus mollement. Il finit par interrompre son amie, la consolant de son mieux.

Quand ils sortent de la vieille église, le ciel achève de se décolorer. Dans le bois, c'est déjà la nuit, son mystère, ses appels feutrés. Elle, comme une convalescente que la première promenade a étourdie, se traîne frissonnante au bras de son amant. Lui, orchestre ses souvenirs...

Il les lui offre, dès le lendemain, au creux du châtaignier, avec cette dédicace : « A vous que je respecte, à toi que j'aime. V. »

C'était une humble église au cintre surbaissé,
L'église où nous entrâmes,
Où, depuis trois cents ans avaient déjà passé
Et pleuré bien des âmes.
Elle était triste et calme à la chute du jour,
L'église où nous entrâmes ;

L'autel sans serviteur, comme un cœur sans amour,
Avait éteint ses flammes...

Et moi je contempiais celle qui priait Dieu
Dans l'enceinte sacrée,
La trouvant grave et douce et digne du saint lieu,
Cette belle éplorée.

Et je lui dis, tâchant de ne pas la troubler...

« O madame ! pourquoi ce chagrin qui vous suit ?
Pourquoi pleurer encore,
Vous, femme au cœur charmant, sombre comme la nuit,
Douce comme l'aurore ?

« Qu'importe que la vie, inégale ici-bas
Pour l'homme et pour la femme,
Se dérobe et soit prête à rompre sous vos pas !
N'avez-vous pas votre âme¹ ?... »

Le poème, dont la pensée suit parfaitement le rythme, remplit Juliette de joie et de fierté. Que son Toto bien-aimé est donc sublime ! Comme il a su trouver les mots capables de la reconforter ! Après tout, souffrir, quand on vous calme avec de tels remèdes, cela n'en vaut-il pas la peine ?

Rassérénée, la jeune femme trie ses lettres, apprête ses affaires, celles de Claire, copie, raccommode, repasse et boucle ses malles.

Avant de rejoindre l'ensorceleur qui l'a précédé à Paris, le « petit oiseau des bois » lance un dernier chant :

1. Victor Hugo : *Les Chants du Crépuscule*, p. 286, « Dans l'église de *** ».

Quant à moi, cela va sans dire, comme ceci ou comme cela, en *Peau d'Ane*, en *reine*, en *marquise*, en *pauvre femme*, je t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime.

Mon amour à moi grandit et fleurit sous le soleil brûlant comme sous la pluie et le vent. On voit bien que c'est une plante du ciel, rien de la terre n'y fait¹...

1. Cf. Paul Souchon : *Olympio et Juliette*, p. 77.

LA CLOITRÉE DU MARAIS

PAUVRETÉ, solitude, obéissance : telle est la règle à laquelle, désormais, se plie Juliette. Morte la princesse Négroni dont, l'an passé, les parures et les bijoux alimentaient la chronique théâtrale ; morte la courtisane qui conviait protecteur et amis à souper dans de la vaisselle plate commandée chez Janisset. L'ancienne postulante des Madelonnettes a fini par faire sienne l'idée de « rédemption amoureuse » maintes fois agitée par Hugo.

Puisque celui-ci a décrété que « la toilette n'ajoute rien aux charmes d'une jolie femme, que c'est peine perdue que de vouloir ajouter à la nature quand elle est belle¹ », elle renonce à toute coquetterie. Point de toilettes neuves à chaque saison, point de fines chaussures mettant en valeur le pied menu. Elle « requinque » les robes de jadis, elle porte de gros souliers. Elle prend des repas frugaux dans des assiettes dépareillées. Les couverts ? ceux de cuisine. Pas de viande. A déjeuner, quelque laitage ou bien des

1. Cf. Louis GUIMBAUD : *Victor Hugo et J. Drouet*, p. 55.

œufs. Le soir, un morceau de pain avec du fromage, et la pomme, qui, selon ses dires, « sont de fondation¹ ». Jamais de feu dans sa chambre ; si bien qu'aux jours froids, elle reste tard dans son lit, à lire, à écrire, à méditer.

Les six à sept cents francs que, par bribes, lui alloue mensuellement Hugo ne justifient pas une telle conduite. Sans procurer l'aisance, ils suffiraient à assurer un train de vie décent et à pourvoir à l'éducation de Claire dont Pradier ne se préoccupe plus. Mais Juliette met un point d'honneur à rembourser personnellement les dettes de peu d'importance oubliées dans l'inventaire qu'elle a soumis au poète. Surtout, se mortifier lui procure un bonheur comparable à celui que ressentent les mystiques. Elle est tentée, comme elle l'écrit, par « la séduction de la misère² ». Que n'accomplirait-elle pour prouver au Maître l'intensité de son attachement !

Ma pauvreté, mes gros souliers, mes rideaux sales, mes cuillers de fer, l'absence de toute coquetterie et de tout plaisir étranger à notre amour, témoignent à toutes les heures, à toutes les minutes, que je t'aime de tous les amours à la fois³.

Rien ne lui semble trop dur : ni de rester des heures, la plume au doigt, à recopier un manuscrit, ni de recommander des vêtements que néglige par trop Adèle, ni de laisser fuir les jours sans rencontrer de personnages intéressants.

Quand elle a fini sa tâche, elle relit une œuvre du bien-aimé, ou bien elle ouvre son bréviaire : un petit carnet

1. *Ibid.*, p. 88.

2. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 44.

3. Cf. Louis GUIMBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, p. 55.

de corne noire que griffent en lettres d'or les mots *Tablettes de bals et de soirées*. Là-dedans, chaque soir avant de retourner place Royale, Victor accorde sa récompense :

Tes caresses me font aimer la terre ; tes regards me font comprendre le ciel... — La beauté, tu l'as ; l'intelligence, tu l'as ; le cœur, tu l'as. Si la société t'avait traitée comme la nature, tu serais bien haut. Mais ne t'afflige pas ; la société n'aurait pu te faire que reine ; la nature t'a faite déesse¹...

Par amour — peut-être aussi par un souci de dignité — Hugo a permis un seul luxe : Marie, une domestique dont le rôle principal est d'accommoder les rôtis destinés au poète quand il lui prend l'envie de venir souper après le spectacle.

C'est à Marie que Juliette demande un « compte rigoureux » des dépenses domestiques. Car, sur ce point comme sur certains autres, Hugo continue de se montrer soupçonneux. Chaque jour, sitôt arrivé rue des Tournelles (le « paradis » est abandonné depuis l'automne), son « humeur méticuleuse » le pousse à éplucher les additions alignées dans le carnet vert. Que Juliette ne s'avise pas d'exhiber un tablier neuf — qu'elle a d'ailleurs confectionné dans un ancien châle — ou bien de payer cher une pâte dentifrice ! Explication lui en sera demandée.

Comment ferait-elle maintenant pour dépenser hors mesure ? Elle a acquis l'horreur des dettes. A l'exception du « cher petit homme » et de trois ou quatre amies, personne ne vient sonner à sa porte. Elle n'a pas droit de sortir seule.

Pour une ancienne sauvageonne, se voir privée de la liberté de circuler comme bon lui semble est assurément le

1. Cf. Louis BARTHOU : *Les Amours d'un Poète*, pp. 156-160.

côté le plus pénible de sa vie nouvelle. Qu'elle veuille aller rembourser l'usurière, qu'elle désire faire un tour chez le brocanteur ou bien remplacer un ustensile de cuisine, il lui faut attendre Victor. Avec lui, elle va consulter le médecin. Avec lui, elle rend visite à l'oncle Drouet, qui, goutteux, infirme, finit ses jours aux Invalides.

Elle accepte cette pénitence avec gratitude, doublement heureuse quand elle sort au bras de son grand homme, fière, dit-elle, comme si « elle l'avait fait ». Parfois, quand des obligations retiennent l'écrivain, elle attend jusqu'à une heure avancée de la nuit.

« Plus d'une fois, raconte Arsène Houssaye, je l'ai vue attachée au bras de Victor Hugo, après minuit, qui la promenait au clair de lune, de la porte Saint-Martin à la place Royale¹. »

Il lui arrive d'attendre en vain. Alors, le cœur gros d'être privée de ce qu'elle nomme « sa joie du préau », elle s'endort après avoir mis en ordre ses comptes et confié à une feuille de papier qui sera lue, demain, par le destinataire :

... Tu es bien heureux de m'aimer raisonnablement, et pourtant je ne changerais pas avec toi. J'aime mieux souffrir et t'aimer de toutes mes forces².

Sa nature ardente est loin d'être matée. Si le poète commet l'imprudence de se montrer jaloux du passé, ce qui lui arrive encore, il n'a plus devant lui une mystique ivre de renoncement mais une prisonnière qui secoue ses chaînes jusqu'à les briser :

1. Arsène HOUSSAYE : *Les Confessions*, tome V, XLI, p. 298.

2. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 41.

Je comprends la générosité de Didier qui aime mieux mourir sur l'échafaud en pardonnant à Marion que de vivre pour la persécuter et la torturer avec un passé qui n'est plus et par des soupçons mille fois plus douloureux que la mort et l'oubli. Oh ! oui, je le comprends, ce Didier-là¹ !

Hugo, lui, préfère vivre. Bien mieux, repentant, éperdu, il s'accuse avant de combler de volupté sa maîtresse :

Tu vois bien que je t'aime. Est-ce que tout n'est pas là ? Oh ! oui, je te demande bien pardon à genoux et du fond du cœur et du fond de l'âme de toutes mes *injustices*. Je voudrais avoir là comme tout à l'heure ton pied, ton pied charmant, ton pied nu, ta main, tes yeux et tes lèvres sous mes lèvres. Je te dirais toutes ces choses qui ne se disent qu'avec des sourires et des baisers. Oh ! je souffre bien souvent, va, plains-moi. Mais je t'aime. Aime-moi² !

Puis il efface colères et réclusion en griffonnant quelques vers qu'il abandonne, avant de partir, sur le lit de la turbulente et « bien-aimée » Juju :

Je suis l'orpheline,
L'enfant des douleurs,
Qui sur tous s'incline
En jetant des fleurs.
Mon joyeux délire
Bien souvent soupire ;
Je montre un sourire,
Je cache des pleurs.

Je danse, humble fille,
Au bord du ruisseau ;
Ma chanson babille
Comme un jeune oiseau.

1. Cf. A. BEAUNIER : *Elle et lui* (Revue des Deux-Mondes, 1^{er} sept. 1914).

2. VICTOR HUGO : *Lettres à Juliette Drouet*, p. 28.

Je suis la colombe
Qu'on blesse et qui tombe ;
La nuit de la tombe
Couvre mon berceau¹.

Ainsi, de bourrasques en éclaircies, grandit le nombre des poèmes dédiés à Juliette. Celle-ci, en attendant mieux, se contente d'une gloire aussi intime. Qui sait, au fond, si Victor n'attend pas d'être sûr d'elle pour lui donner sa chance ?

Car la réclusion, ce grand détour qu'elle a accepté de faire faire à son existence, n'a pas éteint en elle l'espoir de percer au théâtre.

Voici qu'au début de 1835 se présente l'occasion tant attendue. Victor Hugo vient de soumettre sa dernière pièce : *Angelo, tyran de Padoue*, à la Comédie-Française qui l'a acceptée d'emblée.

Comme dans *Lucrece Borgia*, le mélodrame regorge de fioles de poison, de portes dérobées et de reconnaissances posthumes. Comme dans *Marie Tudor*, deux femmes se partagent les rôles principaux. Il y a la Tisbé, courtisane à l'âme généreuse ; il y a Catarina, la douce et trop faible épouse d'Angelo.

Juliette se prend à vivre. Être pensionnaire du Théâtre-Français et avoir l'auteur comme amant ! En outre, ne plus rencontrer sur sa route l'omnipotence d'une Mlle George ! N'a-t-elle pas toutes les chances d'obtenir l'un des deux rôles ?

« A présent, Mlle Juliette, ex-actrice de la Porte-Saint-

1. Manuscrit de la Bibl. nat., n. a. fr. 13493.

Martin, peut débiter à la Comédie-Française¹ ! » claironne *Le Courrier des Théâtres* dès qu'il sait que le drame de Hugo va être joué.

La jeune femme se rend vite compte des rumeurs que suscite son nom. Comment se peut-il, elle qui « n'a rien fait à ce monde d'airain », que des gazettes, jadis favorables, lui en veuillent à ce point ? Au fond de son logis, elle attend. Si Victor le veut, il l'imposera. Mais le veut-il ?

Les jours passent. Aucune convocation n'arrive de la rue de Richelieu. Alors Juliette se décide ; elle parle décors, costumes, interprètes, puis elle enrobe son désir d'une quantité d'arguments :

Je voudrais pouvoir alléger ton fardeau. C'est un souci que j'ai bien souvent et sur lequel tu te méprends toujours. Oui, mon bien-aimé Victor, je voudrais être indépendante de toi, non par orgueil, mais par amour. Je voudrais raccourcir tes journées laborieuses, afin que tu aies plus de temps à donner au bonheur d'être aimé par moi².

Comme le poète ne réagit pas, elle reprend le ton enjoué qu'il aime et revient à la charge :

Je voudrais devenir une grande *acteuse*, d'abord pour jouer vos rôles, et puis pour gagner beaucoup d'argent, et puis pour vous *enrichir*, ce qui serait assez *phame* ! Voilà les raisons qui me font désirer d'être quelque chose... Je te prie donc, mon cher petit bien-aimé, si tu vois à me faire avancer d'un pas, d'y employer tous tes moyens. Je t'aime tant, mon adoré ! Je serais si heureuse de m'élever par toi et de te soulager dans la charge que tu as prise, sans calculer tes forces et tes ressources³...

1. *Le Courrier des Théâtres*, 13 janv. 1835.

2. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 89.

3. Cf. Louis GUIMBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, p. 91 (lettre du 29 janv. 1835.)

Acculé, Victor devient évasif. Juliette comprend alors qu'il ne veut pas d'elle et qu'il n'ose pas le lui avouer. Craindrait-il l'interprète ou bien le retour du passé ?

Dès qu'elle *sait*, malgré les sanglots qui affluent à sa gorge, elle prévient le refus :

« Séparons nos destins dramatiques. »

Pas très à l'aise mais libéré, Hugo s'entend avec Jouslin de la Salle pour distribuer l'un des rôles à Marie Dorval et l'autre à Mlle Mars. En consolation, il offre à Juliette l'édition originale du *Roi s'amuse* et de *Lucrèce Borgia*, un magnifique volume de maroquin brun au dos richement orné par Simier, relieur du roi. Comme dédicace de *Lucrèce Borgia*, il trace :

Quand je ne serai plus qu'une cendre glacée,
Quand mes yeux fatigués seront fermés au jour,
Dis-toi, si dans ton cœur ma mémoire est fixée :
Le monde a sa pensée.
Moi, j'avais son amour !

Ce qui, élégamment mais sans laisser de doute, scindait la scène d'avec le lit.

Pour Juliette, l'humiliation est vive. Il s'y ajoute bientôt l'angoisse : Dorval et son charme troublant. Dorval, coquetterie faite femme. Dorval ne va-t-elle pas essayer d'envoûter Hugo ? Elle est d'autant plus inquiète qu'elle se souvient de ses propres avances, il y a tout juste deux ans, quand elle était la princesse Négroni. Elle ne peut se retenir d'avouer au poète ses affres :

Je suis jalouse, moi, d'une femme en chair et en os, de l'humeur la plus concupiscente qui se puisse trouver, qui est là tous les jours avec toi, te regardant, te parlant, te touchant. Oh ! oui,

de celle-là, j'en suis jalouse ! Cela va même jusqu'à me faire souffrir des douleurs atroces¹...

Comme elle sait les infidélités de Dorval envers Vigny, au risque de provoquer le malheur, elle précise :

Je vous prie d'être très boutoné avec cette dame, et de ne pas vous laisser aller aux charmes d'une conversation familière et coupable. Je connais la princesse et je sais qu'elle n'a fait aucun scrupule de mettre la main et le reste à l'œuvre dès qu'il s'agit de la chose ! Je vous recommande donc la plus grande réserve vis-à-vis de cette femme².

Pourtant, le 28 avril, au fond d'une loge, elle assiste à la première représentation d'*Angelo*. Tout l'émeut, tout la blesse : la présence sur scène de Provost, ancien camarade de la Porte-Saint-Martin, l'enthousiasme des spectateurs pour les deux actrices, les « nobles pensées » de Victor que communique au public la voix mélodieuse de Dorval, « cette espèce de mariage de l'intelligence de l'actrice avec l'auteur³ », et les applaudissements, ces applaudissements prolongés quand descend le rideau... Y a-t-il eu tellement de sa faute, lors de la première de *Marie Tudor* ?

Elle rentre chez elle, son « pauvre cœur un peu endolori⁴ », et, plus encore, l'âme à la dérive...

* *

Puisque mai tout en fleurs dans les prés nous réclame,
Viens ! ne te lasse pas de mêler à ton âme

1. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 71.

2. Cf. Louis GUIMBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, p. 94.

3. Cf. A. MAUROIS : *Olympio ou la Vie de V. Hugo*, p. 247.

4. Cf. Louis GUIMBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, p. 287.

Les eaux, les blés, les monts, les bois mystérieux,
Et l'horizon, baiser de la terre et des cieux !
Afin que la clarté des pudiques étoiles
Qui tombe jusqu'à nous à travers tant de voiles,
Que l'arbre pénétré de parfums et de chants,
Que le souffle embrasé de midi dans les champs,
Et l'ombre et le soleil et l'onde et la verdure,
Et le rayonnement de toute la nature,
Fassent épanouir, comme une double fleur,
La beauté sur ton front et l'amour dans ton cœur¹ !

Comme les années passées, le 21 mai, Hugo célèbre la fête de Juliette en termes ardents. Mais, à une quantité de signes, surtout grâce à son intuition d'amoureuse, la jeune femme sent que son amant a changé. Où est le temps où, en termes tout aussi poétiques et néanmoins précis, il lui parlait du plaisir qu'elle lui procurait ?

Je te baise mille fois, Juliette bien-aimée, dans toutes les parties de ton corps, car il me semble que partout sur ton corps je sens la place de ton cœur comme partout dans ma vie je sens la place de mon amour².

A présent, les lettres deviennent solennelles. Il y est davantage question de vertu que d'attraction charnelle. Évidemment, Juliette aime voir ses mérites reconnus, ses efforts appréciés. Mais la règle à laquelle elle s'est volontairement pliée ne comporte pas la chasteté. Aussi se plaint-elle dès qu'elle se sait moins désirée :

J'aimerais mieux vous avoir et ne jamais vous écrire un seul mot, voilà mon vrai goût. Oh ! *puis fâchez-vous si vous le voulez !* Oui, mon cher petit Toto, au lieu de gribouiller de l'amour *cul par-*

1. Victor Hugo : *Lettres à Juliette Drouet*, p. 32.

2. *Ibid.*, pp. 28-29.

dessus tête dans mon encrier, j'aimerais mieux me trifouiller pêle-mêle avec vous¹.

Je vous aime, vous êtes charmant et je vous désire. Je ne me suis jamais mieux portée que ce soir. Si vous aviez l'esprit d'en profiter, ce serait ravissant, mais vous êtes plus bête qu'un bonhomme en pain d'épice et vous n'êtes pas même bon à être mis en loterie.

Je vous assure, plaisanterie à part, mon cher petit Toto, que nous nous conduisons d'une manière tout à fait ridicule. Il est temps de faire cesser le scandale de deux amoureux vivant dans la plus atroce chasteté. D'abord, je vous préviens que je ne souffrirai pas plus longtemps vos procédés immoraux à mon égard, et que je saurai bien vous forcer à vous conduire décentement avec moi².

L'horrible Dorval serait-elle arrivée à ses fins ? A moins qu'il ne s'agisse d'une autre...

Jamais elle ne l'a autant aimé. Le désir insatisfait, la jalousie viennent s'ajouter à la reconnaissance et à l'admiration. Si le bonheur lui était donné de prolonger son amour jusqu'à un autre Hugo ! Dès lors, tout malaise devient espérance :

Moi, je suis toujours un peu souffrante et je pense plus que jamais à la possibilité d'un joli petit enfant. Tant pis pour vous.

J'ai passé la nuit avec cette idée-là et je t'avoue qu'elle n'a pas peu contribué à me faire prendre mon mal en patience... Cher petit homme chéri, je voudrais bien que ce qui m'occupe soit vrai. Il me semble que la joie que j'en éprouverais suffirait pour me guérir à l'instant même. Tu ne sais pas le bonheur que cet autre toi répandrait sur ma vie. Tu ne sais pas quelle joie, quelle félicité j'aurais en ayant un petit double de toi qui m'appartiendrait en toute propriété³...

1. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 100.

2. Louis GUIMBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, p. 305.

3. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 95.

Espoir qui tombe vite à néant. Pas une fois elle ne se retrouve enceinte. Est-elle devenue infertile ? Ou bien le poète qui, en huit ans, a fait cinq enfants à Adèle, a-t-il été, par ses soins, trop bien éduqué ?

* *

En juillet 1835, Hugo déverrouille la cage. Juliette en sort éblouie. Ainsi, c'est elle qu'il emmène dans son périple à travers la Normandie et la Picardie, c'est avec elle qu'il reprend ses façons d'étudiant chahuteur, abandonnant des graffiti aux murs des plus mauvaises auberges :

Au diable ! auberge immonde, hôtel de la punaise,
Où la peau, le matin, se couvre de rougeurs ;
Où la cuisine pue, où l'on dort mal à l'aise,
Où l'on entend chanter les commis voyageurs !

C'est pour elle qu'il envisage d'acheter Septmonts, à quelques lieues de Soissons. Ce château Renaissance surexcite leur imagination. Posséder un donjon médiéval que veinent des escaliers en colimaçon, des tourelles acérées, des cheminées gothiques ! Méditer au bord d'un étang qui, de ses eaux glauques, semble happer les ruines du corps principal ! Vivre dans cet enchevêtrement de ronces, de lianes, d'arbres géants et sombres que crève la tour immaculée !

Juliette ne demandait qu'à être rassurée. Dès qu'elle voit l'effet du dépaysement sur l'ardeur de son amant, elle retrouve son entrain. Adieu les heures moroses à gouter « dans une chambre de douze pieds carrés² »

1. Victor HUCO : « France et Belgique », *En Voyage*, tome II, p. 28.

2. Cf. Louis GUIMBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, p. 282.

la venue du bien-aimé ! Adieu Dorval et toutes les intrigantes ! Victor est tout à elle, rien qu'à elle malgré les lettres fréquentes à l'épouse, qui, escortée de Sainte-Beuve, festoie en Anjou aux noces d'un ami.

« La main dans la main, l'âme dans l'âme », ils se serrent l'un contre l'autre sous la capote de la diligence. A l'étape, ils visitent cathédrales et musées, ou bien ils se font fouetter par les embruns. Le soir, que ce soit dans les bonnes auberges ou dans les relais infâmes, ils s'étreignent comme aux premiers temps, « perdant le sentiment de tout ce qui n'est pas leur amour¹ ».

Mais quand, au mois d'août, Juliette se réinstalle aux Metz, ses craintes réapparaissent. Jamais Hugo ne l'a si souvent abandonnée l'an passé :

A moins que le ciel ne se fonde en eau, j'irai à notre *gros arbre* qui est bien stérile pour moi cette année. Il ne m'a pas encore apporté la plus petite lettre²...

Faut-il en accuser un temps exceptionnellement pluvieux, un nombre accru « d'allants et venants », c'est-à-dire d'invités chez les Bertin ? A moins que, sous prétexte de travail, le poète ne lui fasse avaler toutes sortes de « grosses mouzonneries³ », coulevres pour le commun des mortels. Elle n'est pas dupe :

Vois-tu, mon Victor, depuis trois ou quatre mois, je t'observe et je crois être sûre que tu m'aimes beaucoup moins de jour en jour⁴...

Tandis que la pluie frappe les vitres, les pensées de

1. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 615.

2. Cf. Paul SOUCHON : *Olympio et Juliette*, p. 105.

3. *Ibid.*, p. 97.

4. *Ibid.*, p. 96.

Juliette suivent les arabesques que lance, dans la cheminée de la chambre, un feu de sarments. Pour Hugo, elle a tout abandonné, elle a accepté la misère. En ce qui concerne son avenir théâtral, elle ne peut plus compter sur lui. Par-dessus tout, elle l'aime. Lui aussi, sans doute, puisqu'il la veut tout à lui, mais c'est un homme... Que n'inventerait-elle pour le garder !

Insensiblement, sans bien s'en rendre compte, elle change à son tour. Puisque ses gribouillis sont appréciés, elle en écrit davantage, et davantage elle les imprègne d'encens :

Je te remercie pour les belles choses que tu me fais admirer et que je ne verrais pas sans toi et sans le secours de ta belle petite main blanche sur mon front. Mais une chose plus belle et plus grande encore que toutes les beautés du ciel et de la terre et pour laquelle je n'ai besoin d'aucune aide pour voir et pour admirer, c'est toi, mon bien-aimé, c'est ta personne que j'adore, c'est ton esprit que j'admire et qui m'éblouit¹...

... Ce mauvais temps-là vous retient dans votre antre, mon *gros lion*.

Mais je vous aime autant de près que de loin, je vous adore encore plus à mon aise parce que je n'ai pas peur de mon amour et que j'ai peur quelquefois de votre majesté².

Elle n'hésite pas à recourir à la forme liturgique dont les années de couvent l'ont imprégnée. Cela coule si naturellement sous sa plume !

Quelque part que vous soyez, mon bien-aimé, je viens à vous le cœur plein d'amour. Ne vous détournez pas, et laissez reposer votre pensée sur cette pauvre âme qui vous suit pas à pas, sans jamais se lasser³.

1. *Ibid.*, p. 102.

2. *Ibid.*, p. 105.

3. Cf. Louis GUIMBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, p. 74 (lettre de 1835).

En septembre, Hugo, que la délicatesse n'étouffe pas, dépose dans le châtaignier un poème dont on ne peut douter qu'il soit composé à l'intention de Juliette :

Oh ! n'insultez jamais une femme qui tombe !
 Qui sait sous quel fardeau la pauvre âme succombe !
 Qui sait combien de jours sa faim a combattu !
 Quand le vent de malheur ébranlait leur vertu,
 Qui de nous n'a pas vu de ces femmes brisées
 S'y cramponner longtemps de leurs mains épuisées ?
 Comme au bout d'une branche on voit étinceler
 Une goutte de pluie où le ciel vient briller,
 Qu'on secoue avec l'arbre et qui tremble et qui lutte,
 Perle avant de tomber et fange après sa chute !
 La faute en est à nous A toi, riche ! à ton or !

Cette fange, d'ailleurs, contient l'eau pure encor.
 Pour que la goutte d'eau sorte de la poussière
 Et redevienne perle en sa plendeur première,
 Il suffit, c'est ainsi que tout remonte au jour,
 D'un rayon de soleil ou d'un rayon d'amour¹ !

L'ancienne pensionnaire des dames de Sainte-Madeleine a aussitôt l'idée d'en faire un scapulaire. Elle coud le manuscrit dans un morceau de soie blanche et l'installe sur sa poitrine, à fleur de peau. Cela fait, elle annonce à Victor :

Je sais maintenant combien il est doux de porter, collé sur sa peau, un papier touché par toi, écrit par toi, senti par toi, pensé par toi, aimé de toi² !

Pourtant, elle se résigne de moins en moins aux crises

1. Victor Hugo : *Les Chants du Crépuscule*, xiv.
 2. Cf. Louis GUIMBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, p. 80.

de jalousie de Hugo. Et pourtant ! Si elle avait compris le sens profond des repentirs de son amant !

... Oui — lui avoue-t-il — j'avais bien souffert, vois-tu, ma pauvre Juliette.

Jamais je ne t'ai plus aimée qu'hier, cela est pourtant vrai, dans cette frénésie, dans cette furie, dans cette férocité où j'étais. Pardonne-moi. J'ai été un misérable fou atroce et perdu de jalousie, perdu de rage, perdu d'amour. Je ne sais pas ce que j'ai fait, mais je sais bien que je t'ai aimée.

Aimée, vois-tu, comme jamais femme ne l'a été avant toi, comme jamais femme ne le sera après. Je t'aime jusqu'à mourir, jusqu'à te tuer. Ne te plains pas trop de cela, va. Il n'y a rien de meilleur ni de plus beau sous le soleil que d'être aimée ainsi¹...

Intelligente, féminine à l'extrême, comment ne devine-t-elle pas que ces scènes qui la mettent hors d'elle sont la preuve la plus certaine de l'amour du poète, que, par elles, se renouvelle le désir d'un homme qui, dans ses cahiers intimes, reconnaît que jalouser lui est indispensable pour aimer ?

La publication des *Chants du Crépuscule* achève de transformer Juliette. Elle remarque à peine que la plupart des poèmes lui sont consacrés — elle les connaît par cœur, les ayant tous copiés depuis longtemps — elle ne voit que les vers dédiés à Adèle, « femme au front pur... que suivent quatre enfants dont le dernier chancelle », « Ève qu'aucun fruit ne tente ». Lire ce qualificatif à double sens, quand on sait la vérité, il y a de quoi rire !

Mais elle ne rit pas. Au contraire, la remarque de Dugué, critique littéraire, qui estime que les pièces annoncent un « retour du poète à la famille », confirme son opinion : jamais Hugo ne divorcera. On ne blanchit

1. Victor Hugo : *Lettres à Juliette Drouet*, p. 38.

pas une femme dont on désire se séparer. C'en est fini de son rêve de légitimité. Elle éclate en reproches :

Tu dois être bien heureux et bien fier pour la *personne* à laquelle tu as consacré tes *plus sublimes vers* (comme ils disent)... Je ne suis pas la seule à m'apercevoir que, depuis un an, tu as changé et d'habitudes et de sentiments. Je suis peut-être la seule que cela fasse mourir de chagrin, mais qu'importe, puisque le *foyer est gai* et que la *famille est heureuse*¹.

Sa fierté la fait se reprendre aussitôt. Ce qu'elle veut, dit-elle, c'est vivre « en *maîtresse aimée*, et non en femme dépendante d'un ancien amour² ».

Elle est allée vers Hugo par inclination, non par calcul. En janvier 1836, elle en donne la plus belle des preuves : elle démissionne de la Comédie-Française pour ne pas nuire à Victor :

Il y a bien longtemps — lui écrit-elle — que je ne vous ai vu. Cependant j'aurais eu plus d'une fois le besoin de vous parler. J'ai appris que vous vous occupiez activement de mon réengagement au Théâtre-Français. On m'a dit que les retards apportés à la reprise si nécessaire de vos pièces tenaient à ce que le théâtre croit que l'intérêt que vous me portez vous empêchera de faire valoir tous vos droits... Je viens de couper court à ces petites intrigues. J'ai écrit à M. Jousselin (*sic*) de la Salle qu'il ne convenait pas de me réengager cette année à son théâtre. La chose n'est donc plus en votre pouvoir maintenant. C'est moi-même qui me dégage et qui vous dégage. Vous voilà libre... Ne vous occupez donc plus de moi³...

1. Cf. Paul SOUCHON : *Les Deux Femmes de V. Hugo*, p. 85.

2. Cf. Louis GUIMBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, p. 312.

3. Cf. W. WACK : *The romance of V. Hugo and J. Drouet*, p. 90 (lettre du 12 janv. 1836). (New York and London, Putnam, 1905.)

En remerciement, le poète offrit à Juliette un appartement plus décent au 14 de la rue Saint-Anastase et, chaque après-midi, une place à son côté en cabriolet car, soucieux d'endosser sous peu l'habit vert, il allait « cueillir les immortelles¹ » auprès des femmes et des filles d'académiciens.

1. Cf. Louis GUIMBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, p. 116.

PRISONNIÈRE ET MAÎTRESSE-SERVANTE

AUX ENVIRONS de 1835, la rue Saint-Anastase — entre la rue de Turenne et la rue de Thorigny — gardait plus encore que maintenant un calme et une allure de province. Il y avait là beaucoup de couvents. Seuls le tintement des cloches et les appels du porteur d'eau ou de la marchande de cresson donnaient vie à ce coin retiré.

C'est là qu'au mois de mars 1836, Hugo installe Juliette. La cellule de la cloîtrée s'élargit : salon, salle à manger, chambre et cuisine, plus une soupente pour la domestique. Le loyer annuel s'élève à huit cents francs ! Mais la vie y coule, identique. A ceci près que les occupations ménagères qui, les premiers mois, passionnaient Juliette par leur signification et leur nouveauté, se sont muées en besognes mélancoliques. Pour garder son dieu — un dieu au verbe toujours tendre mais de plus en plus accaparé, sait-on par quoi ? — la jeune femme s'active sans cesse, se faisant tour à tour raccommodeuse, tailleuse, infirmière, décoratrice ou cordon bleu.

A présent, pas un bouton ne manque au linge bien repassé de Victor. Ses redingotes qui « n'avaient pas été brossées depuis leur achat ¹ » l'attendent, impeccables, sur des cintres. A la saison, il peut se régaler à toute heure de raisin, son fruit préféré, ou bien engloutir « les plus grosses asperges ». Il peut aussi se faire « donner la becquée » si le cœur lui en dit. Pour les jours froids, Juliette lui a confectionné dans un ancien manteau de théâtre « un fameux paletot tout doublé de velours, le col et les revers du plus beau velours de soie que l'on puisse trouver ² ». Quand il est pris par « cette maudite inflammation d'intestins qui lui montait parfois à la tête et se jetait dans ses yeux ³ », elle le soigne avec des émollients qu'elle a baptisés — pourquoi ? — des *négassek*.

Mais la décoration reste son occupation favorite. Du goût, elle en a toujours eu. Actrice, elle mariait à ravir la teinte d'une étoffe à celle d'un ruban. Maîtresse d'un prince Demidov, qui assemblait en artiste les objets les plus précieux, elle avait épuré un don inné. Maintenant, pour remplir les heures, rien ne lui plaît autant que de garnir les murs de l'appartement de portraits et de dessins de Hugo, et surtout de courir les brocanteurs en compagnie du poète, à la recherche d'une statuette gothique ou d'une soierie ancienne qui viendra orner un endroit précis.

A peine emménagée rue Saint-Anastase, elle a installé dans sa chambre rouge et or un « atelier », coin dont les murs tapissés de chaudes draperies encadrent un petit bureau d'acajou. Là, entre lit et cheminée, loin des lampes fumeuses et des « encriers asséchés » de la place Royale, Hugo peut travailler tout ou partie de la nuit. Il est

1. Cf. Louis GUIMBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, p. 102.

2. *Ibid.*, p. 104.

3. Victor HUGO : *Correspondance*, tome I, p. 226.

assuré de trouver en permanence des plumes d'oie bien taillées, une lampe faite et une provision de papier bleu ciel.

Ainsi Juliette garde-t-elle longtemps Victor. A ses côtés, elle coud ou bien elle se couche et, feignant de dormir, contemple à son aise la « noble et belle figure inspirée¹ ». Parfois, elle griffonne des paroles de vénération qu'elle lui montrera quand il viendra près d'elle : « Je suis heureuse d'apercevoir même votre ombre sur la page que vous lisez². »

De cette admiration, de ce respect pour son œuvre, Hugo lui est particulièrement reconnaissant et, comme toujours, il immortalise l'instant :

Elle disait : « C'est vrai : j'ai tort de vouloir mieux.
Les heures sont ainsi très doucement passées ;
Vous êtes là ; mes yeux ne quittent pas vos yeux,
Où je regarde aller et venir vos pensées...

Je me fais bien petite en mon coin près de vous.
Vous êtes mon lion ; je suis votre colombe.
J'entends, de vos papiers, le bruit paisible et doux ;
Je ramasse parfois votre plume qui tombe³... »

Il ne libère pas pour autant la prisonnière à qui il interdit de sortir seule. Même quand elle va, chaque jeudi, voir sa fille Claire qui a quitté la pension de Saumur pour

1. Cf. Paul SOUCHON : *Les Deux Femmes de V. Hugo*, p. 100.

2. Cf. Louis GUIMBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, p. 106 (lettre du 2 fév. 1836).

3. Victor HUGO : « Paroles dans l'ombre », *Les Contemplations*, livre II, xv, p. 90.

un internat de Saint-Mandé, Juliette est escortée par Hugo. Il est vrai qu'il s'est attaché à l'enfant qu'il comble de friandises et dont il suit les progrès avec sollicitude. Elle ne s'habitue pas à cet esclavage :

Depuis bientôt quatre ans que votre amour s'est éboulé sur moi, je suis dans une position à ne pouvoir ni me remuer, ni respirer. Ma foi en vous risque d'être ensevelie sous les décombres de notre liaison¹...

Il lui arrive de partir dans une colère terrible :

J'ai eu la stupidité de me laisser mener comme un chien de basse-cour : de la soupe, une niche, une chaîne, voilà mon lot ! Il y a cependant des chiens qu'on mène avec soi ; mais, moi, je n'ai pas tant de bonheur ! Ma chaîne est trop fortement rivée pour que vous ayez l'intention de la détacher²...

Ah ! s'il n'y avait pas eu en elle cette volonté de réussir coûte que coûte ! si elle n'avait pas décidé depuis l'adolescence qu'elle deviendrait une *grande*, fût-ce seulement par l'ampleur d'un amour, elle eût sans doute rompu. Mais l'orgueil de Juliette Drouet valait bien celui de Victor Hugo :

Mon âme est une espèce de grenier d'abondance où tu peux puiser sans cesse avant de voir la fin de notre amour. C'est lui qui me fera immortelle. Morte, je t'aimerai encore. Mon corps et ma vie s'useront avant qu'une parcelle de mon amour se soit en allée³.

1. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 103.

2. Cf. Louis GUIMBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, p. 98.

3. *Ibid.*, p. 77.

Je t'aime plus que tu n'as de génie, c'est-à-dire que je t'aime, que je t'aime, que je t'aime, sans pouvoir rien comparer à la grandeur de mon amour¹.

Et puis, chaque été, il y avait la récompense : une merveilleuse évasion, soit en France, soit à l'étranger.

* *

Juin 1836. Accompagnés de Félicien Nanteuil, un illustrateur ami que l'on faisait passer pour le frère de Juliette, les amants partent pour Fougères. Tout de suite, c'est l'enchantement :

O voyages, départs quand on avait vingt ans,
Clef des champs, sacs de nuit faits à la hâte, ô temps
Où l'on voyageait à deux, l'amant et la maîtresse²...

Par quel tardif souci des convenances sont-ils trois, momentanément ? Nanteuil dessine, Hugo explore, Juliette admire. Ils marchent des lieues et des lieues, ils vont de pataches en coucous, ils chantent sur les impériales et dans les rotondes. Sur un carnet, le poète fixe des impressions :

On passe à côté d'une bruyère sévère et triste, aride et nue par places, où se tient un concile de corbeaux³.

J'écoutais cette musique mystérieuse et formidable de la mer qui monte. Un râle affreux se déchirait sur les galets qui roulaient éperdus sous la blanche salive de l'océan. C'était un de ces jours de chaleur morne et accablante, où le ciel, bleu au zénith, est gris à l'horizon, où la mer plombée et calme a cet éclat particulier d'un toit d'ardoise au soleil⁴.

1. *Ibid.*, p. 443.

2. Victor HUGO : *Océan*, p. 86.

3. Cf. Louis BARTHOU : *Un Voyage romantique en 1836*, p. 36.

4. Victor HUGO : *En voyage*, tome II (1836), p. 48.

Mais c'est dans les lettres destinées à Adèle qu'il conte les détails piquants, les bonnes fortunes auxquelles sa vertu — et pour cause ! — a résisté.

A Jublains, il parcourt le camp de César guidé par la plus jolie fille du monde :

Elle m'offrait des roses fraîches et de vieilles briques, tout en sautant lestement par-dessus les clôtures, sans trop s'inquiéter de ses jupons. Et puis elle m'a montré un temple romain et beaucoup de choses romaines et beaucoup de sa personne. En la quittant, je lui ai donné un écu, elle m'a demandé un baiser... Je suis un grand fat¹.

A Lassay, le gardien se refuse à le laisser entrer ; « Ha dame, hurle le bonhomme dans son jargon bas-manceau, passez vot'chemin ; les mait' ont défendu de recevoir les vagabonds. »

Le baron Hugo n'a plus qu'à s'exécuter.

Harfleur : voici que la niaiserie du maire, « un jeune pacha enguirlandé d'un chiffon tricolore », l'empêche de faire, de nuit, une promenade en mer.

Yvetot lui laisse une impression détestable. Ce n'est qu'un

Groupe d'informes bouges
Où les maisons sont rouges
Et les filles aussi².

Pour Juliette, Fougères reste le plus beau souvenir. A peine est-elle contrariée par l'hostilité des parents auxquels elle rend visite et qui la considèrent comme une femme de mauvaise vie. Elle ne voit que le château

1. Cf. Louis BARTHOU : *Un Voyage romantique en 1836*, p. 23.

2. *Ibid.*, p. 31.

« rongé de verdure », l'église Saint-Sulpice où elle a été baptisée, la maison de la rue de Rillé et, sertissant la ville, la forêt où dominent les hêtres et les châtaigniers. Malgré ses cheveux argentés, elle a l'air d'une toute jeune fille. Le retour aux sources lui a ôté années et soucis.

Elle n'épargne rien à Hugo, et celui-ci veut tout voir, tout dessiner de son crayon expert : « la complication inextricable de tours, de tourelles, de vieux murs féodaux chargés de vieilles chaumières, de pignons dentelés, de toits aigus¹ », les églises de granit qui ont toutes « de l'austérité et de la grandeur sombre² », « les champs de ciguë qui exhalent une odeur de bête fauve », et les celliers de Landéan où s'abrita autrefois Julien Gauvain, père de Juliette...

Jamais le fils de la chouanne Sophie Trébuchet et cette femme aux « durs tétons bretons³ » n'ont communiqué à ce point. Plus tard, lorsqu'il écrira *Quatre-vingt-treize*, Hugo associera pour toujours son nom à celui de Gauvain dont il fera l'un des héros du roman.

L'été suivant, ils découvrent ensemble les beffrois et les vieilles maisons d'Anvers ou de Gand, Bruxelles dont l'hôtel de ville est « une éblouissante fantaisie de poète tombée de la tête d'un architecte⁴ » et cette cathédrale de Malines « qui a une vraie chemise de dentelle⁵ ». Puis, comme ils ont tous les deux besoin de leur ration d'écume et de vent, ils vont à Ostende voir la « barrière éternelle de vagues immobiles » que font les dunes et, à

1. Victor Hugo : *En voyage*, tome II (1836), p. 53.

2. *Ibid.*, p. 49.

3. Victor Hugo : *Les Misérables*, Cinquième Partie, livre V, 2.

4. Victor Hugo : « Belgique », *En voyage*, tome II, p. 84.

5. *Ibid.*, p. 90.

Étaples, « la mer qui brille au milieu du golfe, éclatante et déchiquetée, comme un lambeau de drap d'argent¹ ».

*
**

Un mois comme celui que nous venons de passer rachèterait toute une vie de malheurs et d'ennuis².

Sans ses voyages auxquels elle se prépare des semaines à l'avance et qui lui rendent l'amant empressé qu'elle a connu jadis, il est probable que Juliette ne tiendrait pas.

Elle voit de moins en moins souvent Hugo, et quand il arrive rue Saint-Anastase, c'est pour se mettre au travail, la privant ainsi de sortie et, pis encore, la soumettant à une chasteté qui la révolte :

Je te demande d'être traitée comme toutes les honnêtes femmes, de ne pas subir une exception humiliante pour le cœur, douloureuse pour le corps³.

Mais baise-moi donc, mais baise-moi donc. J'ai faim et soif de tes caresses. J'ai le cœur brûlant et les lèvres ardentes⁴...

Va-t-elle vivre sans plaisir jusqu'à son dernier jour ? Quand elle se doute bien que, place Royale, l'escalier « dérobé » qui conduit directement à la chambre du Maître — et qu'elle a emprunté parfois — livre passage à une quantité de femmes qui, soit attirance, soit arrivisme, souhaitent autre chose que parler poésie entre deux tasses de thé ; quand elle s'aperçoit des avances de Mme Guérard, sa propre modiste ; quand elle a vent qu'une certaine

1. *Ibid.*, p. 130.

2. Cf. Louis BARTHOU : *Un Voyage romantique en 1836*, p. 33.

3. Cf. Louis GUILBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, p. 98.

4. *Ibid.*, p. 359.

Liron, qui danse dans *Esmeralda*, tourne autour de Victor. Elle craint qu'il « soit accessible à la *tentation*, ballet de l'Opéra¹ ».

En octobre 1837, un nouveau chagrin attend Juliette. Hugo a décidé de partir sans elle pour le hameau des Metz. Elle a beau avouer sa tristesse, exprimer « le bonheur qu'elle aurait eu à revoir le pied des chênes² » si bien décrit par son poète, celui-ci reste sourd à ses supplications. Pis, il se sauve « comme un paria » sans le lui dire.

Ainsi le passé tourmenté, la soumission aveugle de la jeune femme ont-ils achevé leur œuvre. Victor est inébranlablement attaché à celle qui lui a redonné le goût de vivre, qui l'admire sans réserve et qui le dorlote. Mais il l'aime moins. A présent que la vie de sa maîtresse ne lui cause plus de tourments, il porte ailleurs ses préoccupations sentimentales. Et, par une espèce de rancune où il entre beaucoup d'orgueil, il se sent repris avec elle par son vieux rêve de pureté.

L'objet aimé est un tel bien qu'on ne peut supporter la pensée qu'il puisse être possédé, ou effleuré, ou même convoité par un autre³.

Conscient de l'inégalité des sexes et désireux d'y porter remède par la parole ou par les écrits, réformateur social, Hugo reste terriblement rétrograde pour tout ce qui le touche. Il se permet toutes les fantaisies, mais il ne souffre aucune tache sur celle qu'il aime. Sans vouloir

1. Cf. Raymond ESCHOLIER : *Un Amant de Génie*, p. 231.

2. Cf. Paul SOUCHON : *Olympio et Juliette*, p. 192.

3. Victor HUGO : *Océan*, II, p. 194.

excuser les incartades de ce faune aux cent nymphes, il faut reconnaître qu'avec Adèle puis avec Juliette, il a été bien servi !

Le poète part donc seul méditer devant la petite maison de M. Pernot dont les volets sont clos et la grille fermée. Seul, il parcourt les sentiers qui sillonnent le pavé et la prairie et retrouve la boîte aux lettres fendant le tronc noueux. Exténué mais rayonnant, il revient avec un nouveau poème, *Bièvre*, qu'il transformera plus tard en *Tristesse d'Olympio* :

Il voulut tout revoir, l'étang près de la source,
La mesure où l'aumône avait vidé leur bourse,
Le vieux frêne plié,
Les retraites d'amour au fond des bois perdues,
L'arbre où dans les baisers leurs âmes confondues
Avaient tout oublié !

Il chercha le jardin, la maison isolée,
La grille d'où l'œil plonge en une oblique allée,
Les vergers en talus.
Pâle, il marchait. — Au bruit de son pas grave et sombre,
Il voyait à chaque arbre, hélas ! se dresser l'ombre
Des jours qui ne sont plus !..

« Que peut de temps suffir pour changer toutes choses !
Nature au front serein, comme vous oubliez !
Et comme vous brisez dans vos métamorphoses
Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés !..

« La forêt ici manque et là s'est agrandie.
De tout ce qui fut nous presque rien n'est vivant ;
Et comme un tas de cendre éteinte et refroidie
L'amas des souvenirs se disperse à tout vent ! !.. »

1. Victor HUGO : « Tristesse d'Olympio », *Les Rayons et les Ombres*, xxxiv.

Juliette, la première, a droit de lire le poème. Tout de suite elle se sent blessée. Les vers sont fort beaux, les strophes romantiques à souhait. Mais quel besoin Victor a-t-il de singer le désespoir de Musset, la mélancolie de Lamartine ? Sans ces regrets déplacés, n'est-il pas le premier poète de son temps ? Contrairement à son habitude, mais avec un art consommé, elle félicite du bout des lèvres :

Bonjour, toi, bonjour, le pauvre bien adoré.

Comment vont tes chers beaux yeux ? J'y ai pensé chaque fois que je me réveillais. J'en avais le cœur navré. Pauvre ange, quel courage et quelle résignation ! C'est bien vrai qu'il faut t'aimer à genoux, car tu es un pauvre ange du ciel.

Je me suis réveillée bien souvent, espérant que tu viendrais te reposer dans mes bras. Mais tu n'es pas venu et je suis triste.

Cependant, j'ai relu tes admirables beaux vers. Mais rien ne peut suppléer à toi, pas mêmes tes chefs-d'œuvre.

Je te l'ai déjà dit une fois et je me suis attiré de vifs reproches. Mais, dussé-je me les attirer encore, je te répéterai que rien ne remplace la lumière de tes yeux, le son de ta voix, le souffle de ton âme¹...

Soudain, le mécontentement fait place à la tristesse. L'intuition de l'amoureuse reprend le dessus. Ce qui, à ses yeux, est éternel, n'est-il plus pour Victor que du passé ? Si près de la vérité, Juliette s'arrête, le cœur meurtri par l'angoisse. Ce n'est pas possible ! Elle aime trop pour que l'amour ne soit pas partagé. Hugo, malgré ses déné-

1. Cf. Paul SOUCHON : *Olympio et Juliette*, p. 220.

gations, « rêve de gloire », surtout depuis qu'il a été élevé au grade d'officier de la Légion d'honneur à cause de ses mérites et surtout grâce à l'appui de la jeune duchesse d'Orléans. Mais il lui reviendra, il ne faut pas qu'elle en doute, sinon...

Voyant la « triste saison des affaires » revenue, l'opiniâtre Bretonne s'enfonce plus avant dans sa vie de recluse, donnant à ses lettres la nuance poignante des derniers jours d'automne :

Que devient le bonheur dans tout cela ? Aura-t-il le même sort que les feuilles tombées sous l'arbre qui leur avait donné vie ?

Quant à moi, je suis bien décidée à me faire illusion le plus longtemps possible. Je prendrai, s'il le faut, ma bûche économique pour le soleil et les comptes rendus du Tribunal de commerce pour du bonheur.

En fermant bien les yeux, c'est possible, à la rigueur, et je suis bien décidée à ne les rouvrir que quand vous serez là devant moi, mon beau soleil, mon doux printemps, l'âme et le parfum de ma vie¹.

Bientôt surgit une autre source de désespoir : Adèle.

Son atome de sensualité assouvi depuis longtemps, Mme Hugo avait fini par rompre avec Sainte-Beuve.

« J'ai voulu la nuance, et j'ai gâté l'ardeur », se désolait le critique, qui, pour reconquérir sa dulcinée, avait tout essayé : plaintes et hurlements de « cerf blessé », vers nostalgiques :

Laissez-moi ! tout a fui ! Le printemps recommence ;
L'été s'anime et le désir a lui ;

1. Cf. Paul SOUCHON : *Olympio et Juliette*, p. 227.

Les sillons et les cœurs agitent leur semence.
Laissez-moi ! Tout a fui¹ !..

Il avait même été jusqu'à faire paraître dans la *Revue des Deux-Mondes* une nouvelle : *Madame de Pontivy*, histoire exacte de ses amours à laquelle il avait prêté une fin optimiste : bien que de « sensibilité dormante », l'héroïne renouait avec son amant. Mais si Adèle, jeune femme, s'était laissée aller à combler les vœux d'un ami malheureux, la vicomtesse Hugo ne désirait plus que l'amitié. Seulement, n'ayant plus auprès d'elle de chevalier servant, elle commençait à perdre la grandeur d'âme qu'elle affichait au début de la liaison de son époux :

Je crois — écrivait-elle en 1834 — que tu m'aimes au fond de tout cela et que tu t'amuses puisque tu tardes ainsi à revenir : et en vérité ces deux certitudes me rendent heureuse²...

Maintenant, elle voyait d'un œil beaucoup moins indulgent les fugues prolongées de Victor et de Juliette :

Il ne faut plus que tu voyages sans moi l'année prochaine. *J'ai résolu ceci*. Je suis, je l'espère, dans mon droit. Ce que je te dis est sérieux³...

Elle avait toujours détesté la jeune actrice. Non pas tant, d'abord, la rivale que la femme à hommes qu'elle n'avait jamais été. La réprobation n'avoisine-t-elle pas souvent l'envie ? Elle lui en voulait aussi d'être intelligente et de se révéler soudain femme d'intérieur.

Elle, elle ne savait rien faire, excepté surveiller les

1. SAINTE-BEUVE : *Livre d'Amour*, p. 104.

2. Cf. Gustave SIMON : *La Vie d'une Femme*, pp. 212-219. (Paris, Ollendorf, 1911.)

3. *Ibid.*, pp. 218-219.

enfants et se montrer « fort causeuse à contretemps¹ ». Les diners qu'elle donnait étaient au-dessous de tout. Arsène Houssaye affirme : « Il fallait y aller en laissant son estomac dans l'antichambre². »

Quant à Théophile Gautier, le « bon Théo », il trouvait les repas de la place Royale « ou incroyablement désordonnés ou non moins incroyablement insuffisants³ ».

Elle ne vérifiait jamais l'état du linge, des vêtements et des chaussures, véritables « poêles à marrons » au dire de Juliette. La poésie, qu'elle fût de son mari ou d'un autre, la laissait indifférente.

Jules Troubat, secrétaire de Sainte-Beuve, confiera plus tard :

Mme Hugo avait vraiment grand air quand elle faisait les honneurs du salon de son mari. Mais elle ne brillait pas d'un bien vif éclat à d'autres points de vue⁴.

Achille Allier, historien et dessinateur, se montre plus catégorique :

J'ai cru voir qu'il y avait chez elle affection de bonne femme, plus qu'enthousiasme de femme qui comprend... La beauté physique a séduit Victor Hugo. Il a fait un mariage d'homme de vingt et un ans. Je crois qu'il a trouvé une assez honnête femme, c'est beaucoup, c'est assez pour se consoler de ne l'avoir point poétique⁵...

Comme tout esprit rétréci, elle ignorait le mal qu'elle avait fait et attendait patiemment de pouvoir se venger de cette Juliette qui rapiécçait, reprisait, cousait comme

1. Edmond Biré, cité par P. SOUCHON : *Les Deux Femmes de V. Hugo*, p. 121.

2 et 3. Cf. Paul SOUCHON : *Les Deux Femmes de V. Hugo*, p. 117.

4. *Ibid.*, p. 119.

5. *Ibid.*, pp. 121-122.

une petite main, gavait Victor de plats succulents et trouvait d'incroyables images pour traduire sa passion.

En juin 1838, la faveur du duc d'Orléans permet à Hugo d'inaugurer le théâtre de la Renaissance à la tête duquel a été nommé un ancien directeur de journal : Anténor Joly. L'honneur aigüise la puissance créatrice du poète. Un mois suffit pour écrire *Ruy Blas*, drame héroïque en vers.

Ruy Blas, c'est l'histoire d'un laquais amoureux de la reine d'Espagne, Marie de Neubourg. C'est aussi l'histoire « du peuple qui a l'avenir et n'a pas le présent ». C'est surtout pour Juliette le bonheur d'être engagée à la Renaissance en tant que « grande jeune première¹ », avec promesse d'incarner la reine.

La jeune femme n'ose croire à sa chance. Comment Joly va-t-il accueillir la distribution proposée par Hugo ?

Je tremble de m'engager ou plutôt de t'engager avec ce hideux sourd qui n'entend pas plus son intérêt que la parole humaine. Oh ! mon Dieu ! dans quel affreux guépier t'ai-je fourré² ?

Victor s'empresse de la rassurer. Ainsi, elle va remonter sur les planches, elle va commencer une vraie carrière ! Elle titube de joie :

Depuis que tu m'as fait entrevoir la possibilité de jouer dans ta ravissante pièce, je suis comme une pauvre somnambule à qui on fait boire beaucoup de vin de Champagne... J'y vois double. Je vois de la gloire, du bonheur, de l'amour et de l'adoration, tout cela dans des dimensions gigantesques et impossibles³.

1. *Le Courrier des Théâtres*, 7 nov. 1838.

2. Cf. Paul SOUCHON : *Autour de « Ruy Blas »*, p. 62. (Paris, A. Michel, 1939.)

3. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 149.

Hélas ! pourquoi faut-il que Victor l'emène en voyage avant que la distribution des rôles soit entérinée ? Car Adèle saute sur l'occasion. Le 19 août — le lendemain même du départ des amants — de Boulogne où elle garde ses enfants, elle écrit à Anténor Joly :

Vous serez sans doute étonné de me voir me mêler à une chose qui ne regarde, en définitive, que vous et mon mari. Pourtant, monsieur, il me semble que j'ai un peu le droit d'agir ainsi quand je vois le succès d'une pièce de Victor compromis, et compromis volontairement. Il l'est, en effet, je le crains du moins, car le rôle de la reine a été donné à une personne qui a été un des éléments du tapage qui a été fait à *Marie Tudor*...

L'opinion est défavorable, à tort ou à raison, au talent de Mlle Juliette. J'ai quelque espoir que vous trouverez moyen de donner le rôle à une autre personne. Je ne vois ici, je n'ai pas besoin de vous le dire, que l'intérêt de l'ouvrage ; c'est pourquoi j'insiste. Que mon mari, qui porte intérêt à cette dame, l'ait appuyée pour la faire entrer à votre théâtre, rien de mieux. Mais que cela aille jusqu'à mettre en question le succès d'une des plus belles choses qui soient, voilà ce que je ne puis admettre¹...

Comme une telle démarche risque de courroucer Victor, elle a soin d'ajouter :

Il faut, monsieur, que, d'une part, je trouve la chose assez grave pour prendre sur moi de m'en ouvrir avec vous. Il faut de plus que j'aie une parfaite confiance en vous pour m'autoriser à en avoir une si grande à votre égard. Elle va jusqu'au point de ne pas douter que tout ceci restera *entièrement* entre nous deux².

Impressionné, le directeur obéit aussitôt et confie le rôle de la reine à Louise Beaudouin, actrice médiocre qui a pour elle d'être la maîtresse de Frédéric Lemaître — *Ruy Blas*.

1 et 2. Cf. Gustave SIMON : *La Vie d'une Femme*, pp. 229-230.

A son retour de Champagne, Hugo apprend la nouvelle. Pensant que Joly a agi sous l'influence de la cabale qui, depuis des mois, s'acharne contre lui, il cède. Au fond, tout au fond de lui, il n'est pas mécontent... Reste à prévenir Juliette le plus tendrement possible.

L'affront est immense. Pour tromper sa douleur, la jeune femme explose :

Il me paraît que, bien décidément, c'est par un rôle de duègne que je ferai ma rentrée sur la scène de la Renaissance. C'est bien peu intéressant. Il faut avouer que le hasard qui sert si bien de certaines femmes m'est bien contraire. Enfin, c'est assez bon pour moi. Je ris, je ris, mais je ris, mon Dieu, je ris ! Aimez-moi, c'est tout ce que je demande et faites-moi jouer des rôles de centenaires. C'est bien et je suis contente. Jour, mon petit O, jour mon gros To, est-ce qu'on ne peut pas rire avec vous¹ ?

Le lendemain, l'emportement s'est mué en désespoir :

Je suis triste, mon pauvre bien-aimé. Je porte en moi le deuil d'un beau et admirable rôle qui est mort à tout jamais. Jamais *Marie de Neubourg* ne vivra *par moi* et *pour moi*. (J'ai un chagrin plus grand que tu ne peux te l'imaginer².)

La carrière de *Ruy Blas* ne sera pour elle qu'une source de tristesse : pas de lecture de la pièce, place Royale, avec les autres acteurs ; un amant absorbé par les répétitions ; des velléités de rompre qui tournent à la plus entière soumission.

Cependant, pour la première représentation, elle se fait faire une splendide robe de damas, elle déchire ses gants

1. Cf. Paul SOUCHON : *Autour de « Ruy Blas »*, p. 93.
2. *Ibid.*, p. 96.

à force d'applaudir. Devant une telle énergie, Dieu finira-t-il par la prendre en pitié ?

C'est Hugo qui prend pitié d'elle. Cédant à ses prières, dans la nuit du 17 au 18 novembre 1839, il consent à « la célébration morale de leur mariage d'amour ». Juliette écrit, le lendemain matin :

Pour que rien ne manquât à notre mariage, j'ai eu toutes les émotions d'un premier jour : bonheur ineffable, extase du ciel, insomnie, étonnement... Enfin, mon pauvre adoré, *au mari près*, ce qui est peu de chose, ma prière et mon lever de ce matin ont été ceux d'une nouvelle mariée. Oh ! oui, je suis ta femme, n'est-ce pas, mon adoré ?...

Mais elle ajoute aussitôt :

... et cependant mon premier titre, celui que je veux conserver entre tous les autres et par-dessus tous les autres, c'est celui de ta maîtresse¹...

En quoi consista la cérémonie ? On l'ignore. On sait seulement que Hugo fit le serment de ne jamais abandonner ni Claire ni Juliette. En revanche, celle-ci promettait de renoncer pour toujours au métier d'actrice.

Il y avait des mois que, plus ou moins consciemment, la jeune femme se préparait à l'éventualité. Mort, l'espoir de se faire un nom. Étouffée, l'envie de se rendre indépendante. Aboli, le désir de prouver au monde qu'il existait en elle « un grand talent qui ne demande qu'à sortir² ». La haine, le ressentiment, l'apathie et l'égoïsme avaient eu raison de son énergie. Elle ne connaîtrait jamais l'ivresse d'une carrière hors série... L'amour restait sa seule ambi-

1. Cf. Louis GUIMBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, pp. 366-367.
2. *Ibid.*, p. 350.

tion, un amour qui, estimait-elle, égalait en profondeur le génie du poète :

J'ai grandi aussi, moi, et même je vous ai dépassé, sans vanité. L'amour élève autant que la gloire et je vous aime plus que vous n'êtes grand¹...

Des années de lutttes, elle sortait vaincue. Et victorieuse. Elle n'était plus une femme entretenue ; elle appréhendait moins de vieillir ; elle restait fidèle à son idéal de jeunesse puisqu'elle était devenue l'« épouse mystique » de Victor Hugo. Et, de ce fait, Claire se trouvait enfin adoptée.

1. *Ibid.*, p. 345.

XI

LA FEMME JALOUSE

AL'ÉPOQUE du mariage mystique, Claire a treize ans. De l'enfance, elle a conservé « les cheveux blonds comme de l'or très clair » et « le nez qui se redresse à la Roxelane, avec de jolis méplats¹ » que vantait jadis son père, le sculpteur Pradier. Sa voix douce, mélodieuse, fait « chanter le vague cœur de nos jeunes années », estime Victor Hugo, qui, à force de tendresse et de prévenances, a fini par gagner l'affection de l'adolescente. Ne vient-il pas de lui offrir en étrennes avec de menues babioles, un exemplaire dédicacé des *Rayons et des Ombres* ?

Pourtant, la mélancolie et la pitié grandissantes de sa fille préoccupent Juliette.

Qu'il est loin, le premier séjour au hameau des Metz ! Quand Claire ne lui donnait pas d'autres soucis que de s'attarder au bord de la mare voisine, regardant les nuages et les peupliers se mirer sur la nappe tranquille au lieu d'apprendre ses leçons... Elle se fâchait alors et mettait

1. Cf. Louis GUIMBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, p. 132.

en pénitence « la plus paresseuse et la plus musarde des écolières¹ ».

Maintenant, que ne donnerait-elle pour retrouver au fond des grands yeux noirs la flamme malicieuse d'autrefois ! Pour ne plus entendre la petite toux sèche qui, depuis quelques mois, s'échappe de ce buste à peine formé ! S'est-elle montrée égoïste en retirant Claire de la pension de Saumur et en la mettant interne à Saint-Mandé ? A-t-elle eu tort — à présent qu'elle sait l'avenir de sa fille assuré — de lui révéler l'irrégularité de sa naissance ?

Pauvre Juliette qui n'arrête de s'inquiéter de la santé de son enfant que pour attendre, au fond d'un cabriolet, les « miettes de temps » que lui accorde Hugo !

Car, malgré deux échecs, il a repris les visites académiques. Et elle, tiraillée entre ses contradictions, de geler à nouveau des heures dans une voiture de louage.

En février 1836, à la veille de la première élection, elle avait claironné l'échec :

Dans trois heures environ, vous ne serez pas académicien, mon cher petit Toto, et vous pourrez vous en vanter. Moi qui ne tiens pas aux avantages politiques lorsqu'ils sont habillés d'un habit académique, je fais les mêmes vœux que Mlle Didine²...

S'en félicitait-elle vraiment ? Ou bien savait-elle que de tendres moqueries atténueraient dans le cœur de son amant la blessure d'amour-propre ? Le « persil » — comme elle appelle l'habit vert — elle s'en moque. Non pas qu'elle méprise la gloire pour son dieu. Au contraire. Mais, à son avis, il est assez grand pour dédaigner un siège au quai Conti :

1. Cf. Paul SOUCHON : *Olympio et Juliette*, p. 71.

2. Cf. Paul SOUCHON : *Les Deux Femmes de V. Hugo*, p. 135.

Je laisse les autres pousser, tirer, hurler et blasphémer à leur façon, sans m'en émouvoir davantage, trouvant charmant que vous fassiez la pige à tous ces gens dont pas un ne vous va à la cheville¹...

En outre, elle déteste les obligations, mondaines ou autres, qui le retiennent loin d'elle. Ne souffre-t-elle pas déjà assez ?

Elle commence à railler son poète, lui demandant s'il ne « perd pas ses guêtres à force de courir l'immortalité ».

Mais l'auteur des *Feuilles d'Automne* n'a pas pour habitude d'abdiquer aux premières difficultés. Il a décidé qu'il serait de l'Académie, et il en sera. C'est le seul moyen, pour lui, d'accéder à la pairie et, de là, à la politique. Ministre... N'est-il pas le « grand favori » de la duchesse Hélène d'Orléans ?

En 1839, il se porte candidat au fauteuil de Michaud, l'historien des Croisades : après sept tours de scrutin, le vote est ajourné.

Quelques semaines plus tard, un nouveau siège est vacant par la mort de Mgr de Quélen, archevêque de Paris, celui-là même qui, coadjuteur, avait aidé certaine postulante des Madelonnettes à sortir du couvent. La fièvre de Hugo redouble. Il n'est pas rare qu'on le voie « entreprendre quelque confrère et l'accompagner, de la Bastille à la Madeleine, pour lui démontrer éloquemment que l'Académie se devait de l'élire² ».

Juliette a le sens de la mesure. Cette fois, elle se fâche :

Ne vous représentez jamais à l'Académie. Ce qui n'est pas drôle trois fois devient bête et ridicule quatre. Voilà mon opinion

1. Cf. Louis GUIMBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, p. 117.

2. Louis GUIMBAUD : *En cabriolet vers l'Académie*, p. 113. (Paris, B. Grasset, 1947.)

littéraire. Quant à mon opinion politique, vous la connaissez ; c'est que je vous trouve plus beau que Louis-Philippe, que je vous aime. Mais ce n'est pas ma faute et les opinions sont libres¹...

Seulement, quand Victor a décidé... Sa maîtresse trouve alors qu'après tant d'échecs il devient indispensable qu'il soit élu. Elle s'intéresse, comme elle dit, « à la partie ».

Nouvelle candidature. 20 février 1840 : le comte Molé est élu sans difficulté. Quant à Hugo, après un vote au milieu d'exclamations et de cris, il est battu... par le physiologiste Pierre Flourens. Ce qui ne l'empêche pas, en janvier 1841, de se présenter une cinquième fois. Victor Cousin confie à Sainte-Beuve : « Il faut que Hugo entre à l'Académie et que cela finisse ; cela devient ennuyeux. »

C'est bien l'avis de Juliette :

Je voudrais qu'il n'y ait ni Académie, ni théâtre, ni librairie ; je voudrais qu'il n'y ait de par le monde que des grandes routes, des diligences, des auberges, une Juju et un Toto s'adorant²...

Mais, sitôt qu'elle apprend que, par 17 voix contre 15 à Ancelot — auteur dont elle joua naguère les drames — Hugo est admis au siège de Lemer cier, elle pousse un cri de triomphe :

Je suis bien contente pour tout le monde, mon cher Académicien, que vous soyez enfin nommé. Vous voilà donc un homme *assis*, en attendant que vous soyez un homme *rassis*, ce qui n'arrivera pas demain je vous en réponds, au train dont vous remontez le *fleuve de la vie*³...

1. Cf. Paul SOUCHON : *Les Deux Femmes de V. Hugo*, p. 135.

2. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 201.

3. Cf. Louis GUIMBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, p. 372.

Dès lors, la voici qui retrouve enthousiasme et gaieté : elle a de quoi s'occuper ! Il y a le discours à recopier — un discours qui, prononcé en juin, sera prêt dès avril — et dans lequel le récipiendaire, faisant l'éloge de la Convention, de Napoléon et de Malesherbes « grand lettré, grand ministre et grand citoyen », prépare ouvertement le chemin vers la pairie. Il y a les manchettes et le jabot de cérémonie à aller choisir. Ce cadeau, elle veut absolument l'offrir à Victor, bien qu'il grève son budget de vingt-deux francs seize sous ! « C'est là un glorieux bonheur que je ne laisserai à aucune autre femme¹ », écrit-elle. Il y a, enfin, escortée de Hugo, les essayages chez la couturière. Car, pour la cérémonie, elle a obtenu de se faire la toilette dont elle rêve : « une robe de tarlatane blanche, à nuages et à grands plis », qu'agrémente une écharpe rose, et une capote en paille d'Italie, avec coques et brides de ruban rose.

Le 3 juin 1841, blême d'insomnie, elle arrive au palais Mazarin avant le service d'ordre.

Jamais, racontera Mme de Girardin, de mémoire d'académicien, on n'avait vu pareille affluence ; jamais la foule n'avait été plus agitée, plus impatiente ; jamais plus de coups de poing ne furent donnés par intérêt de littérature et jamais coups de poing ne frappèrent de plus charmantes épouses²...

Du monde, sur les gradins, les tabourets, partout.

Chacun se presse pour contempler le duc et la duchesse d'Orléans, la duchesse de Nemours, la princesse Clémentine. On admire l'élégance de la princesse Hélène dont la capeline blanche, près du visage, est soulignée de roses

1. Cf. Louis GUIMBAUD : *En cabriolet vers l'Académie*, p. 165.

2. Cf. Paul SOUCHON : *Les Deux Femmes de V. Hugo*, p. 137.

pâles. On s'extasie sur la prestance de Mlle Mars. On découvre Mme Louise Colet enfouie dans des flots de gaze, Mme Thiers qui disparaît sous une capote aux « fleurs du Pérou »... On épie surtout les réactions des deux femmes du poète : Adèle et Juliette.

Celle-ci n'a d'yeux que pour la porte par où va surgir Hugo. Quand il apparaît, pâle mais l'œil vif, la chevelure lisse, le front haut, elle pense se trouver mal. Jamais il ne lui a paru si beau. Le premier sourire du poète est pour elle. Alors son émoi se transforme en « un étonnement délicieux », et, sitôt rentrée, elle trace à grandes lettres :

Merci, mon adoré, merci d'avoir pensé à la pauvre femme qui t'aime, dans un moment si sérieux, je pourrais dire *suprême*, si les gens qui étaient là n'avaient été pour la plupart que de hideux crétins et d'immondes gredins¹.

Le soir même, Victor Hugo réunit son discours à celui de Salvandy, directeur en exercice. Il les remet à Juliette avec cette dédicace :

Les trente premières pages, à tes pieds. Les trente dernières où tu voudras².

**

« Toto est académicien ! » Et de plus en plus accaparé. De plus en plus coquet aussi. Ce qui n'est pas fait pour rassurer Juliette. Où est le temps où elle le taquinait sur ses « dents de crocodile » et sur « ses bons gros doigts » ? À présent, elle bat sa coulpe :

1. J. DROUET : *Mlle et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 212.
2. Cf. LOUIS GUILBAUD : *En cabriolet vers l'Académie*, p. 171.

Je me suis donné de fameuses verges le jour où je vous ai insinué la coquetterie ! Mais, aussi, qui est-ce qui aurait jamais cru que vous prendriez goût à ce genre de supériorité, indigne d'un homme comme vous ? Je suis furieuse d'avoir si bien réussi¹...

Elle sait que les rides « ne laissent de traces que sur sa pauvre tête ». Ce n'est pas pour elle que Victor se pomponne ainsi. A qui destine-t-il la chemise rose qu'il arbore certain soir ? A quel « beau corps sans âme » va-t-il faire respirer ces cheveux parfumés ?

Le désœuvrement et la solitude exacerbent sa jalousie :
« Tout m'est un sujet de crainte, avoue-t-elle, et, partant, de désespoir. »

Elle s'inquiéterait plus encore si Victor l'avait mise au courant de la nouvelle tentative d'Adèle.

Mme Hugo passe le mois d'août 1841 à Saint-Prix, près de Montmorency. Les enfants sont grands. Sainte-Beuve a fui. Elle ne sait à quoi occuper ses journées. La longue liaison de son mari l'irrite. Que trouver pour la faire cesser ? Un matin, une idée lui vient. Jouant avec habileté de l'ambition de son époux, elle lui adresse la lettre suivante :

Je suis inquiète, je l'avoue, de ton avenir matériel. Il serait nécessaire que l'état de ta maison fût plus convenable qu'il ne l'est maintenant. Il faudrait que tu puisses recevoir de même que tu es reçu. Je sais que la façon restreinte dans laquelle nous vivons n'empêchera rien, mais sois sûr qu'elle t'enrayera dans ton chemin et t'empêchera d'arriver, aussi tôt que tu le voudrais, au but que tu te proposes... Je crains que les charges que tu as contractées ne te forcent, un jour quelconque, à retirer une partie de l'argent que tu as placé avec tant de peine... Songe, songe à ton avenir ! Vois quel moyen employer afin de diminuer tes charges²...

1. Cf. MADELEINE DUBOIS et PATRICE ROUSSEL : *De quoi vivait V. Hugo*, p. 107. (Éditions des Deux-Rives, 1952.)

2. Cf. PAUL SOUCHON : *Les Deux Femmes de V. Hugo*, pp. 115-116.

Les charges ne sont autres que Juliette.

Heureusement pour elle, Hugo fait la sourde oreille. Il n'a aucune envie de rompre. D'abord parce qu'il l'a promis solennellement. Et aussi parce qu'il tient à elle. Il n'oubliera jamais ce qu'il lui doit. Elle, c'est la fin du cauchemar, la résurrection...

Juliette, ce nom charmant germe en moi et s'épanouit au-dehors en poésie ; tu n'es pas seulement mon cœur, tu es toute ma pensée¹...

Quelques jours plus tard, après une scène où l'amant, au dire de la maîtresse, a fait preuve d'un « égoïsme immense », il trouve les mots qui l'absoudront :

Ce qui me calme ou m'agite, ce qui me rend triste ou joyeux, ce qui rayonne dans mes nuits à côté de moi et m'éclaire bien mieux que ma lampe de travail, ce qui m'enchant le jour dans mes promenades solitaires, dans mes études, dans mes rêveries, et même dans mes affaires, c'est ta pensée, ma Juliette, c'est l'idée que tu es là, que tu m'aimes, que tu m'attends, que tu penses à moi. Si j'ai quelque génie, il me vient de toi²...

Certes, il ne la désire plus comme avant. Mais elle reste la compagne idéale, toujours attentive à faciliter sa tâche d'écrivain, toujours prête à le suivre dans ses interminables randonnées de poète-brocanteur. Peut-il oublier ce respect pour son œuvre quand, malgré le désir qui l'embrasait, elle le laissait travailler la majeure partie des nuits ? Et cette adoration de tous les instants ! Cet enthousiasme quand ils découvraient ensemble les tours démantelées qui agonisent au-dessus du Rhin !

Souvenirs heureux que ces trois voyages successifs ait

1. Victor Hugo : *Lettres à Juliette Drouet*, p. 64.
2. *Ibid.*, p. 65.

bord du fleuve hanté de légendes. Comme Juliette, à peine rentrée, savait remercier avec fougue :

Dans tout ce charmant voyage, tu as été si adorablement bon et doux, si dévoué et si affectueux, si beau et si noble, que mon cœur, mes yeux et mon âme étaient éblouis et ravis¹.

Le reste du temps, la pauvre fille voudrait vivre de plus de réalités :

... Vous êtes un vieux chinois de ne venir toujours qu'au moment où je suis *imprenable* comme un autre *Gibraltar*²...

Elle ne se plaint pas toujours avec autant de drôlerie :

Je suis comme une pauvre affamée, condamnée à vivre au milieu de gibier, de pâtés et de fruits en peinture, et quel que soit le mérite du tableau, il est difficile de se borner à la seule nourriture des yeux. Moi, je n'ai du bonheur que la peinture, du plaisir qu'en carton. Depuis trois ans, je suis à ce régime et je suis au bout de mes forces et de mon courage³...

Vite, d'ailleurs, bien qu'elle assure « Il me faut mon voyage ou la mort », Hugo renonce aux randonnées d'été. Et Juliette, privée d'air, de mouvement, affaiblie, souvent malade, continue d'aimer, ce qui équivaut désormais à « souffrir à propos de tout ».

**

1. Cf. Paul SOUCHON : *Les Deux Femmes de V. Hugo*, p. 139.
2. Collection Louis Icart, lettre du 3 mai 1841.
3. Cf. Louis GUIMBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, p. 387.

En janvier 1843, son inquiétude grandit. Le « pauvre ange » est sombre ; sa « chère petite figure paraît toute grippée et toute rembrunie¹ ». Est-ce le prochain mariage de Léopoldine, sa fille ainée, qui le soucie à ce point ? Elle oublie son deuil — l'oncle Drouet s'est éteint aux Invalides, le 24 novembre —, ses préoccupations au sujet de l'avenir de Claire, pour apaiser Victor : « Ne crains rien pour ta Didine, elle sera la plus heureuse des femmes²... »

Évidemment, la fiancée est bien jeune : à peine dix-neuf ans. Mais, en épousant Charles Vacquerie, ami de longue date, elle fait un mariage d'amour. Et comme Vacquerie doit bientôt succéder à son père, armateur au Havre, le jeune ménage vivra à l'aise. Deux jours de coche d'eau pour aller embrasser une fille tant aimée, est-ce si grave ? Elle-même, compte-t-elle donc si peu ?

Devant les tendres observations de sa maîtresse, Hugo paraît s'arracher un instant à sa « bataille contre les fantômes » ; le 15 février 1843, en l'église Saint-Paul, il conduit sa fille à l'autel.

Apaisement de courte durée. Le poète se sent vite repris par une indicible tristesse, d'autant plus incompréhensible que Léopoldine envoie des lettres débordantes de bonheur. Juliette continue de le reconforter :

J'espère, mon pauvre ange, que tu vas avoir plus de courage maintenant et que le bonheur de ton enfant adorée ne te sera plus un sujet de larmes et de désespoir³...

Bientôt, il lui faut consoler non seulement le père, mais le dramaturge, car la représentation des *Burgraves*

1 et 2. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 248.
3. *Ibid.*, p. 249.

est un désastre. Les spectateurs semblent las de la grandiloquence et des situations invraisemblables. A la Comédie-Française, chaque soir, c'est un concert de fous rires quand l'ancêtre Job lance à Magnus, déjà sexagénaire : « Jeune homme, taisez-vous ! »

Les acteurs jouant devant une salle aux trois quarts vide, il faut retirer la pièce après la trente-troisième représentation.

Bouleversé par l'échec, mal remis de ses pressentiments de début d'année, Hugo décide d'accorder à Juliette « son pauvre petit bonheur annuel ». Cet été, ils iront en Espagne... Mais avant, il passera voir Léopoldine au Havre.

A l'annonce de cette décision, Juliette laisse éclater une jalousie longtemps contenue :

Il n'est pas d'incidents de ta vie, les plus insignifiants comme les plus importants, qui ne me rappellent combien je suis peu de chose pour toi¹...

Mais, sitôt grimpée en diligence, elle oublie sa rancune, tout au bonheur d'avoir, jour et nuit, Victor pour elle seule.

Bayonne, Irun, Saint-Sébastien... Les voici en Espagne, « pays des poètes et des contrebandiers ». Devant la sauvagerie des sites, les hautes maisons couleür safran, les guenilles multicolores qui séchent aux balcons, Hugo retrouve sa gaieté. Sa compagne estime même qu'il a, par trop, repris une assurance de coq de village quand elle le voit qui saute dans le bateau de la jolie Pepa, quand

1. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 251.

il détaille le jupon court, la jambe bien faite et les « plus belles dents du monde » de Manuela. Elle qui n'est plus dans son « printemps vermeil » n'apprécie pas davantage qu'il s'extasie devant les cheveux d'ébène et les grands yeux noirs de Marie-Juana, la *batelera*. Le mysticisme, l'ascèse ont marqué le corps et plus encore l'esprit de Juliette.

Il faut revenir ; en ceci, M. et Mme Georget — nom pris par Hugo et Juliette pendant leur voyage — n'échappent point à la règle commune. Gavarnie. Auch. Agen...

Dès Oléron, le poète est repris par le désespoir.

Ce soir-là, écrira-t-il dans sa relation de voyage, tout était pour moi funèbre et mélancolique. Il me semblait que cette île était un grand cercueil couché dans la mer et que cette lune en était le flambeau¹.

Il n'a qu'une hâte : retrouver la famille et surtout la chère Léopoldine. Malgré sa tristesse, Juliette se plie à cette volonté. Que ne ferait-elle pour que Victor récupère son merveilleux entrain !

Le 9 septembre, ils arrivent à Soubise. Comme ils ont soif et qu'ils n'ont pas lu de journaux depuis plusieurs jours, ils s'installent au Café de l'Europe. La salle est fraîche, déserte. Seul un jeune homme fume près du comptoir. Ayant commandé une bière, ils prennent chacun un journal. Juliette n'a pas le temps de lire le titre qu'elle entend Victor dire d'une voix étranglée : « Voilà qui est horrible ! »

1. Victor Hugo : *En Voyage*, tome II, p. 437.

Je venais, raconte-t-elle, de le voir souriant et heureux, et en moins d'une seconde, sans transition, je le retrouvais foudroyé. Ses pauvres lèvres étaient blanches, ses beaux yeux regardaient sans voir. Son visage, ses cheveux étaient mouillés de sueur. Sa pauvre main était serrée contre son cœur comme pour l'empêcher de sortir de la poitrine.

Je prends l'affreux journal et je lis¹...

Léopoldine et son mari, partis le lundi précédent pour une promenade sur la Seine, se sont noyés entre Caudebec et Villequier.

Juliette se remet à souffrir. Elle souffre de la douleur qu'elle voit chez Hugo. Elle souffre de sa peine propre, car, malgré les accès de jalousie, une affinité de goûts la liait à la jeune morte. Elle souffre plus encore, avoue-t-elle, de « toutes les craintes que mon cœur prévoit et redoute, d'affreuses réalités contre lesquelles je ne pourrai rien²... ».

Bien qu'il ne soit pas vraiment croyant, Hugo reste imprégné de l'idée de péché. En partant avec une femme qui n'était pas la sienne, il a commis une faute. Pour un chrétien, toute faute engendre un châtiment, immédiat ou futur ; ainsi l'exige la justice de Dieu. Le Ciel, par la mort de Léopoldine, lui envoie la souffrance expiatoire. Au lendemain de la catastrophe, il écrit :

J'aimais cette pauvre enfant plus que les mots ne le peuvent dire. Vous vous rappelez comme elle était charmante. C'était la plus douce et la plus gracieuse femme. O mon Dieu ! que vous ai-je fait³...

1. Manuscrit de la Bibl. nat., n. a, fr. 24794, f° 175-176.

2. Cf. Louis GUIMBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, p. 389.

3. Victor Hugo : *Correspondance*, tome I, p. 612.

Mais, égocentrique, ivre de vie, il ne tarde pas à rejeter l'entière responsabilité du péché sur sa maîtresse. Bientôt, donnant libre cours à des rancunes refoulées, il en veut à Juliette, démon tentateur. Pis, il la prend en aversion. Il espace encore les visites rue Saint-Anastase, saisissant tout prétexte pour éviter une présence néfaste.

Comment, bien qu'amoureuse et, par conséquent, aveugle, Juliette ne s'apercevrait-elle pas du changement de son amour ?

Tu me vois maintenant telle que je suis : une femme sans éducation, sans esprit, dont l'amour t'importune, et que ton exquise délicatesse te fait garder en l'excluant le plus que tu peux de ton intimité. Je m'aperçois depuis longtemps de ce changement qui se fait à ton insu, mais qui se fait bien réellement et bien malheureusement¹...

Comme il paraît lointain le temps des fureurs jalouses de Hugo ! Comme elle regrette maintenant leurs querelles qui s'achevaient par de merveilleuses réconciliations !

Il y a des scènes violentes qui sont plus éloquentes et plus persuasives, pour un cœur qui aime, que la froide galanterie des mots ; il y a des coups de pied dans le ventre qui sont plus passionnés et plus tendres que certains baisers sur le front ou sur les lèvres. Depuis plus de deux ans, j'en fais la triste expérience²...

La preuve la plus certaine qu'il ne l'aime plus : le 19 mai 1844, il oublie de lui souhaiter sa fête et, quand elle lui en fait tendrement le reproche, il répond d'un ton où perce l'irritation :

1. Cf. Louis GUIMBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, p. 397.

2. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 260.

Que veux-tu que je t'écrive ? Que veux-tu que je te dise ? Je suis plein de toi. Depuis plus de onze ans, n'as-tu pas mon souffle, mon sang, ma vie ? Que puis-je t'apprendre que tu ne saches ?... Tu as été longtemps ma joie ; maintenant tu es ma consolation¹...

Pourtant, elle ne saisit pas l'étendue du désastre. Elle pense qu'en faisant preuve de beaucoup d'amour et de beaucoup d'abnégation, elle le reprendra d'ici peu. Manque de lucidité qui étonne moins quand on sait à quel point Claire lui donne alors du souci.

Non pas que la jeune fille soit laide. Avec ses longs cheveux mordorés, ses grands yeux noirs qui, sur ce teint clair, font penser à « deux pruneaux tombés dans une jatte de lait », avec son allure fière et sa taille élancée, elle mêle

à la madone auguste d'Italie
La flamande qui rit à travers les houblons².

Non pas davantage qu'elle soit sottise. Elle sait — sa mère et monsieur Toto l'ont souvent répété — qu'il lui faut travailler pour gagner sa vie. Douée en français, elle a choisi de devenir institutrice. Sa voie est toute tracée : l'an prochain, ses études terminées, elle restera à l'internat Marre en qualité de sous-maîtresse, ce qui lui permettra de préparer sans bourse délier l'examen de l'Hôtel de Ville. Sitôt reçue, il lui sera facile de trouver un emploi.

Mais Juliette s'inquiète : « Claire ne quitte plus les églises. »

1. Victor Hugo : *Lettres à Juliette Drouet*, p. 75.

2. Victor Hugo : *Les Contemplations*, livre V, xiv, « Claire P. ».

Elle sait que, chez sa fille, la ferveur religieuse correspond à plus de souffrance que de mysticisme. Enfant sans foyer, ballottée entre des parents qui s'ignorent, elle a une soif jamais étanchée de tendresse. Quand elle quitte sa mère, « sa petite figure se crispe », écrit Juliette, qui ajoute : « Chaque fois qu'elle revient de chez son père et qu'elle ne l'a pas trouvé, elle est très malheureuse¹. »

A ce besoin d'affection, se mêle la honte d'une condition irrégulière. Un jour, Claire reçoit une lettre de sa demi-sœur, Charlotte Pradier, que le sculpteur a mise en pension à l'internat Marre, et qui lui voue une tendresse payée de retour. Contrairement à son habitude, elle explose de joie et en donne la raison à sa mère :

Je suis heureuse !... J'ai reçu aujourd'hui une lettre adressée à Claire Pradier. Cette lettre était de Charlotte. Quel autre que mon père chéri peut lui avoir dit de le faire ? Il consent donc à donner à celle dont il occupe si entièrement le cœur un nom que je serais si heureuse et si fière de porter. Que n'étais-je avec toi, ma mère chérie, rien ne m'eût manqué²...

Enhardie, elle se met à écrire plus souvent à son père et à ses demi-frères, pensionnaires à Auteuil. L'incartade déplaît au sculpteur qui répond :

Ma bonne grande Claire,... ne signe plus Pradier, car on sait tout et cela pourrait donner matière à chicane de la part de bien des gens... Encore, puisque c'est l'heure des conseils, quand tu écris, aie donc une autre formule que *Père adoré* ou *bien-aimé* ; j'y suis peu habitué et ne suis pas un dieu. Ces épithètes ne doivent se

1. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 285.
2. Cf. Paul SOUCHON : *Claire Pradier et Victor Hugo*, p. 11. (France-Illustration.)

consacrer qu'à eux. Dis-moi toute autre chose qui me semblera plus naturelle... écris aussi plus lisible pour moi, car je ne reçois tes lettres que le soir ; et surtout écris quand tu auras quelque chose à me dire de nécessaire. Ne deviens pas écrivassière pour rien, je veux dire pour le seul plaisir de prendre la plume¹.

Pour Claire, le coup est fatal. Pradier, conscient de sa bêtise, a beau envoyer un mot affectueux, elle ne tarde pas à tomber dans un état de prostration dont rien ne la sort. Qu'elle couse auprès de sa mère, rue Saint-Anastase, ou bien qu'elle rédige des « corrigés » de dissertations françaises à l'usage de ses élèves, la jeune sous-maîtresse ne rêve plus que sommeil éternel, pierre sépulcrale et « marbre de l'oubli ».

..

Devant une fille qui s'étirole et un amant qui n'apparaît vers minuit que pour parler persévérance et vertu, Juliette est prise de l'énergie du désespoir. Elle se sent, écrit-elle, « au bout de toute patience et de toute résignation² ».

Victor ne peut plus douter de son amour et de sa fidélité. Pourquoi continue-t-il de la cloîtrer ? Par vengeance ? Pour masquer plus commodément de flagrantes infidélités ?

La jalousie la pousse à prendre ombrage de tout et de toutes. Elle en veut à la duchesse d'Orléans qui, « dans le prestige d'une grande infortune » (le duc avait été tué dans un accident de voiture en 1842, ses chevaux s'étant emballés à la barrière de Neuilly), accueille souvent le « vicomte » Hugo. Quels sentiments cachent ces rendez-

1. Cf. Louis GUIMBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, p. 148.
2. *Ibid.*, p. 395.

vous ? Bien sûr, Victor rêve d'endosser sous peu l'habit doré des pairs de France (il y parviendra le 13 avril 1845). Mais est-ce seulement par amour de la poésie que la princesse Hélène accumule les démarches auprès de Louis-Philippe, son beau-père ?

Elle en veut aussi à Rachel, la jeune et brune tragédienne dont Paris raffole et qui réserve à Hugo ses regards les plus fascinants.

Elle en veut surtout à Fortunée Hamelin. Créole comme Joséphine de Beauharnais, « merveilleuse » célèbre sous le Directoire, Mme Hamelin fut, quelque temps, la favorite de Napoléon. Malgré sa passion pour l'Empereur et les choses vues, pourquoi Victor passe-t-il la plupart des soirées chez cette vieille demi-mondaine ?

Je crois, hélas ! que vous réservez pour moi la seule correction des épreuves, la correspondance... Les autres jouissent du reste. Aussi ai-je rêvé cette nuit que je flanquais une pile soignée à votre Créole. J'espère bien ne pas m'arrêter là et continuer, de jour, cette exécution nocturne¹ !...

Ses récriminations se renouvellent au point que Hugo, soudain, lui offre de déménager. Pas question de l'éloigner de la place Royale. Mais, au 12 de la rue Saint-Anastase, se trouve libre l'appartement du rez-de-chaussée qui a la jouissance d'un jardin. Elle qui se plaint de ne pas mettre le nez dehors des mois durant va être heureuse : elle pourra tailler à loisir quelques rosiers de Bengale pourpre, sarcler des lupins ou des pieds-d'alouette et soigner des fraisiers Saint-Joseph très remontants. Mieux encore, si

1. Cf. Louis GUIMBAUD : *Victor Hugo et Mme Biard*, p. 101.

elle veut l'accompagner quand il se rend aux séances du Luxembourg et rentrer seule, il y consent.

Contente-t-on jamais une femme ? A peine Juliette circule-t-elle sans chaperon à travers Paris qu'elle est assaillie de doutes. Que signifie ce relâchement subit de vigilance ?

Je me demande ce que cela veut dire. Est-ce de la confiance de ta part, est-ce de l'indifférence ? Peut-être les deux à la fois. Dans tous les cas, mon pauvre cœur n'est pas satisfait¹.

Ses craintes redoublent quand Victor lui parle de « cette nuit du cœur² » où ils se trouvent présentement. Qu'entend-il par là ? En aimerait-il une autre ?

Pourtant, comme chez la plupart des êtres orgueilleux, l'amour et plus encore la confiance en elle étouffent la clairvoyance. Même quand sa sœur, Mme Louis Koch, lui demande par lettre, en juillet 1845, ce que signifient « les articles et entrefilets parus au *National* et à *La Patrie* », chassant de son esprit ce que l'imagination lui a vingt fois présenté, elle tient à la rassurer.

Elle ne sait rien du scandale dont Hugo vient d'être la vedette. Ne sortant guère, ne lisant que les journaux qu'on lui apporte — et qui ont été soigneusement expurgés — elle ignore que son amant s'est fait surprendre « en conversation criminelle » avec la femme du peintre Biard, dans un meublé du passage Saint-Roch, et qu'il n'a dû la liberté qu'au titre récemment acquis de pair de France « qui rend sa personne inviolable³ ».

L'aventure provoqua une nuée de commentaires : « J'en

1. Cf. Louis GUIMBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, p. 126.

2. Victor HUGO : *Lettres à Juliette Drouet*, p. 80.

3. *La Patrie*, 6 juillet 1845.

suis fâché, écrivit Alphonse de Lamartine, mais ces choses-là s'oublent vite. La France est élastique ; on se relève même d'un canapé. »

Désireux de hâter l'oubli, Hugo fit semblant d'obéir au roi et de partir pour l'Espagne. En réalité, tandis que Léonie Biard se morfondait à la prison Saint-Lazare — l'infidélité des épouses était alors sévèrement punie — il courut s'enfermer chez Juliette, qui, étonnée mais ravie de ce regain de présence, combla son amant de toutes les façons.

Jamais Hugo, gros mangeur, ne s'était régalé d'autant de petits plats. Jamais ses chemises n'avaient été si méticuleusement repassées et ses « chaussures aériennes » si promptement ressemelées. Comme il s'attelait sans relâche à *Jean Tréjean*, vaste roman social auquel il songeait depuis longtemps, et qu'il désirait se documenter sur la vie des couvents, Juliette fouilla dans sa mémoire, puis écrivit ses souvenirs de pensionnaire.

Un tel dévouement méritait récompense : le 26 septembre 1845, la pauvre femme eut enfin droit de revoir la chère petite maison des Metz. Au bras de Hugo, elle repassa par *le pavé* et par *la prairie*, elle s'arrêta devant le vieux châtaignier qui avait reçu tant de lettres enflammées. De visiter « tous ces paradis de leurs belles amours » lui rendait la jeunesse. Oubliant la quarantaine proche, son embonpoint et sa chevelure d'argent, elle avait envie de « saluer toutes les feuilles des arbres, cueillir toutes les fleurs des bois¹ ».

Mais le bonheur ne lui faisait pas oublier la dent qu'elle gardait contre Olympio, chantre des amours enfuies.

1. Cf. Paul SOUCHON : *Olympio et Juliette*, p. 240.

Aussi, retrouvant sa malice d'autrefois, dès le lendemain elle confia à l'une de ses lettres bi-quotidiennes :

Rien n'était changé en nous et autour de nous. C'était le même amour ardent, dévoué, doux et triste, dans nos cœurs. C'était le même soleil d'automne et le même ciel sur nos têtes. C'était la même image dans le même cadre. J'aurais donné dix ans de ma vie pour être dix minutes seule dans cette maison qui, depuis onze ans, garde si précieusement notre souvenir¹...

Retrouvailles, pèlerinage en commun : le répit est de courte durée. Tandis que Victor — repris par ses obligations et par une faim croissante de chair fraîche — s'éloigne peu à peu de la rue Saint-Anastase, Claire revient, chaque quinzaine, plus pâle, plus détachée du monde.

L'angoisse s'empare à nouveau de Juliette. Qu'une adolescente soit éprise d'absolu, qu'elle ne rêve que bonheur surnaturel et amour divin, cela n'a rien d'inquiétant. Le premier garçon capable de la troubler lui remettra les pieds sur terre. Mais qu'une « pauvre péronnelle » de dix-huit ans rédige un testament dans les mois qui précèdent l'examen qui décidera de son avenir, il y a de quoi s'alarmer :

Je supplie ma mère bien-aimée de vouloir bien l'exécuter. Je donne mon âme à Dieu qui m'a créée et que j'ai aimé par-dessus toute chose en ce monde. Puisse-t-il oublier les fautes dont je me suis rendue coupable, et me recevoir près de lui dans la céleste félicité²...

Obsession de l'au-delà qui n'a rien de passager. Car,

1. Cf. Louis GUILBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, pp. 398-399.
2. *Ibid.*, pp. 153-154.

quelques semaines plus tard, en cadeau de nouvel an, Claire adresse à Victor Hugo le billet suivant :

Adieu, Monsieur Toto, ayez toujours bien soin de ma chère maman qui est si bonne et si charmante, et soyez sûr que votre Claire en sera bien reconnaissante¹.

L'espoir de Juliette se reporte sur l'examen. Si seulement, estime-t-elle, Claire est reçue, tout peut encore s'arranger. Elle se sent un tel besoin d'optimisme qu'elle ne voit ni le teint blafard de sa fille ni ses yeux cernés. Elle n'entend pas la toux qui, continuellement, arrache la mince poitrine. Elle ne remarque pas son apathie à l'égard des choses et des gens.

Le 19 février 1846, Claire subit avec succès la première épreuve. Mais, le 2 mars, soit déficience subite, soit manque de préparation, elle échoue à la seconde partie.

Désormais, la pauvre enfant attend la mort. Elle n'attend pas longtemps. A la fin du mois de mars, Mme Marre, la directrice du pensionnat de Saint-Mandé, conduit elle-même rue Saint-Anastase une sous-maîtresse atteinte, selon elle, de « crise nerveuse ». Juliette constate : « Elle sent la fièvre. Elle n'a de goût à rien et ne peut rien manger². »

La mère ne croit pas encore à la gravité du mal. Surtout, elle ne veut pas y croire : Claire est « ce que j'aime le plus au monde, après toi³ » a-t-elle écrit un jour à Victor. La perdant, elle aurait à son tour l'impression que Dieu

1. Cf. Louis GUIMBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, p. 150.

2. Cf. Paul SOUCHON : *J. Drouet, inspiratrice de V. Hugo*, p. 138.

3. Lettre de la collection Louis Icart, année 1838.

la punit. N'a-t-elle pas avoué, à plusieurs reprises « On dirait que je suis maudite¹ » ?

Hugo intervient. Les souvenirs douloureux que réveille ce début d'agonie le sortent de son indifférence. Devant l'oreiller où tranche à peine le visage de Claire, les heures passionnées lui remontent en mémoire. Il éprouve de nouveau une profonde tendresse pour celle qui fut l'éblouissante princesse Négroni et qui, aujourd'hui, n'est qu'une mère vieillie par l'anxiété. Il ne faut pas que Juliette connaisse ce qu'il a souffert quand Léopoldine est morte. Aussi se dépense-t-il sans compter. Il fait venir le docteur Triger, puis, comme la compétence de celui-ci paraît douteuse, il amène le docteur Louis, son médecin personnel, qui prescrit — trop tard — des côtelettes et un peu de vin. Sachant l'importance du moral sur le physique, il accumule les visites, il apporte des roses et, quand il ne peut s'échapper, il envoie des mots affectueux qui comblent la mère autant que la malade :

J'ai lu à ma pauvre fille tout ce que tu lui dis de doux, d'aimable, de tendre et de charmant. Elle a été transportée de reconnaissance et de bonheur et elle a oublié dans ce moment-là tout son mal².

Surtout, il insiste tant auprès de Pradier que le sculpteur vient manifester à sa fille quelque tendresse, et, au début de mai, la fait transporter à Auteuil, dans une villa qu'il a louée à son intention.

Pour Juliette, emmurée dans cet « affreux petit taudis de boutiquier », les journées coulent interminables, et plus encore les nuits. A sa détresse de mère — elle sait maintenant qu'à moins d'un miracle son enfant ne guérira pas —

1. Cf. A. BEAUNIER : *Elle et lui (Revue des Deux-Mondes)*, (1^{er} sept. 1914).

2. Cf. Paul SOUCHON : *J. Drouet, inspiratrice de V. Hugo*, p. 141.

s'ajoutent ses tourments d'amoureuse. Elle est « triste et désolée dans l'âme » de coucher dans une chambre où Victor ne viendra pas la rejoindre.

Bientôt Claire, inondée de sueur, crache sans arrêt le sang. De ses lèvres s'échappe une plainte continue « qui fait d'autant plus de mal qu'on se sent impuissant à l'apaiser¹ ». Le 18 juin, après avoir reçu les derniers sacrements, elle se met à délirer. Elle meurt le 21.

D'abord inhumée à Auteuil, elle est, selon le désir exprimé dans son testament, transportée en juillet au cimetière de Saint-Mandé. Escortés des élèves du pensionnat, précédés par le parfum des fleurs blanches, Pradier et Hugo mènent le deuil.

Et Juliette ? Prise d'horreur à la pensée de ce second enterrement, elle refuse d'y assister. La maladie de sa fille l'a exténuée, sa mort anéantie. A sa peine se mêle un remords comparable à celui de Hugo. La mère ne paie-t-elle pas la légèreté de la maîtresse ? Qui sait si Claire, moins abandonnée pendant les vacances, n'aurait pas fini par prendre goût à la vie ?

Malgré les paroles de consolation de Victor, malgré les nombreux poèmes qu'il compose en l'honneur de la jeune morte et d'elle-même, elle ne surmonte pas son chagrin. Quand, quelques mois plus tard, sur les instances de Hugo, le sculpteur Vilain décide de faire son buste, elle arrive aux séances de pose les yeux gonflés de larmes, un sillon amer au coin des lèvres. Elle a sacrifié son enfant à sa passion, or, qu'en reste-t-il ?

Toutes tes habitudes d'amour s'en vont et s'amouindrissent, écrit-elle à Hugo. Bientôt, il n'en restera que le souvenir.

1. Cf. Louis GUIMBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, p. 153.

Mais elle ajoute aussitôt :

Je sais bien que je t'aime comme jamais homme n'a été aimé avant toi... Plus tard tu comprendras ce que valait un amour comme le mien. Aujourd'hui cela t'ennuie et t'importune. Plus tard, mon souvenir te sera doux et triste et tu regretteras la pauvre femme qui t'a trop aimé¹.

Cela lui rend le courage de persévérer dans la voie qu'elle a acceptée.

1. Cf. Louis GUIMBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, p. 164.

LA MIEUX AIMANTE

DIX-HUIT CENT QUARANTE-HUIT débute dans une atmosphère de troubles. Les étudiants manifestent, les républicains et les libéraux organisent des banquets où l'on prononce des discours de plus en plus hostiles au régime, les bonapartistes s'appêtent à profiter de l'agitation : il y a dix-huit ans que Louis-Philippe règne ; Guizot, ministre des Affaires étrangères depuis sept ans, accroît chaque jour son impopularité par sa politique extérieure et par son hostilité à la réforme électorale (seule la bourgeoisie riche avait alors droit de suffrage).

Le 22 février, sur l'ordre de Guizot, un banquet est interdit à Paris. C'est aussitôt l'émeute : des barricades se dressent, les gardes nationaux se rendent à leur poste en criant : « Vive la Réforme ! », la troupe riposte à coups de feu. Quand, le lendemain, le roi se décide à renvoyer son ministre, il est trop tard : l'émeute s'est muée en révolution.

Juliette Drouet sort de la torpeur où l'ont plongée la solitude et le chagrin.

Ses opinions politiques ? Elles sont celles d'une « républicaine de naissance » comme elle se plaît parfois à le dire. Elle a le mépris des barrières dressées par les castes. La liberté lui semble un bien inaliénable qu'elle n'a cessé de revendiquer pour elle et pour les autres. En outre, elle garde une méfiance instinctive envers la monarchie : si la duchesse d'Orléans est proclamée régente, selon le vœu de Hugo, celui-ci deviendra son confident, peut-être son premier ministre. A-t-il besoin de ce surcroît d'activité ?

Reprise par un intérêt, elle sillonne Paris, escortée de Suzanne, sa domestique, enregistrant les moindres détails, héroïques ou sordides, qu'elle consignera, le soir, sur des feuillets.

Malgré pluie et barricades, elle est partout : rue de la Monnaie où l'on quête en faveur des blessés, place du Louvre, « lugubre et déserte », rue de Chartres, qu'obstruent des roues et des ferrures provenant de voitures du Palais. Rue Saint-Honoré, elle est freinée dans sa marche par le passage des saint-cyriens :

Chaque fois qu'il en débouchait un de la barricade, c'étaient des cris : « Saint-Cyr ! Saint-Cyr ! » auxquels répondaient tous ceux qui étaient là : « Vivent les Saint-Cyriens ! Vive la République¹ ! »

Quand les insurgés montent demander des vivres et du

1. Cf. J.-P. BARBIER : *Juliette Drouet*, p. 91. (Paris, B. Grasset, 1913.)

bois, elle s'empresse de les leur donner, « y compris du vin ».

Qu'on ne la croie pas versatile lorsque, au printemps de 1848, elle se met à maudire la République. Ce n'est pas tant la République que les fonctions officielles, car Hugo, impatient de jouer un rôle politique, vient de se déclarer « prêt à dévouer sa vie à la cause nationale » ! Est-ce bien le moment ?

Plus je pense à tout ce qui se passe à Paris en ce moment, mon bien-aimé, et moins je désire le succès de ton élection. Il faut laisser s'épuiser toute cette furie populaire, qui ne sait ce qu'elle veut et qui n'est plus en état de distinguer le vrai d'avec le faux... Je crois que mon cœur est d'accord avec les intérêts mêmes de la France¹...

En juin, en même temps que Thiers et le prince Louis-Napoléon Bonaparte, le poète est élu à l'Assemblée. Dès lors, sûre de l'imminence de nouvelles émeutes, Juliette se met à trembler. Elle a connu la misère. Elle sait de quoi est capable un être qui a faim ; or le peuple crie famine...

Elle ne tremble pas longtemps. Quand, quelques jours plus tard, éclate la guerre civile « aux formes monstrueuses et inconnues », elle ouvre son grenier à des rebelles, tel Auguste, un marchand de vin de la rue de la Roquette, puis, pour avoir des nouvelles de son amant, elle s'aventure en plein carnage. Dans *Histoire d'un Crime*, Hugo en fera le récit :

Il lui était arrivé ceci à un coin de rue : elle s'était arrêtée devant un amoncellement de cadavres et avait eu le courage de s'indigner ;

1. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 361.

au cri d'horreur qu'elle avait poussé, un cavalier était accouru derrière elle, le pistolet au poing, et, sans une porte brusquement ouverte où elle se jeta et qui la sauva, elle était tuée¹.

Le calme rétabli, Adèle Hugo décide de déménager. Le Marais, nid à émeutes, lui fait horreur ; ses enfants, selon ses dires, ne veulent plus coucher dans l'appartement de la place Royale depuis qu'il a été, sinon brûlé comme le bruit en avait d'abord couru, du moins envahi par une horde d'insurgés. Pourquoi ne pas émigrer vers un quartier plus paisible, vers les hauteurs de Montmartre, par exemple ? La chère Mme Hamelin pousse à la roue : un appartement se trouve précisément libre dans son immeuble, 37, rue de la Tour-d'Auvergne ; « J'ai ma tourelle, précise l'ancienne *merveilleuse*, et je n'ai plus de fièvre grâce au soleil plein midi, à l'horizon immense et au calme des nuits². »

Le poète se laisse aisément convaincre : il aura un gîte superbe, un jardin ombragé de grands arbres et, « à ses pieds, la ville immense, dans son bruit, sa fumée et ses splendeurs³ ».

Le bail à peine signé, il s'attelle à la décoration de son nouveau logis, dirigeant les ouvriers, accumulant faïences de Chine et tapisseries anciennes, émaux et vitraux gothiques.

Juliette ne peut vivre si loin de Victor. La voici donc forcée d'abandonner ses roses et ses fraisiers pour « les pentes méridionales de Montmartre ». Le logement qu'elle loue, cité Rodier, ne jouit point d'un cadre comparable à celui dans lequel se meut désormais Hugo. Pas d'arbre,

1. Victor HUGO : *Histoire d'un Crime*, édit. ne varietur, pp. 79-80.

2. Cf. Paul SOUCHON : *La plus aimante*, p. 81.

3. *Ibid.*, p. 80.

pas de soleil, point de gazouillis d'oiseaux. Une courette sombre où s'amplifient, le soir, les pleurs de gamins plus comblés de taloches que de gâteries.

Elle en laissera pourtant un tableau spirituel :

... Malheureusement, il n'y a aucun espoir que tu viennes maintenant. J'ai beau guetter tous les bruits de la rue. Je ne vois rien que le chiffonnier qui verdoie et sa lanterne qui poudroie. Je connais les heures de chacun de ces industriels du tas d'ordures¹...

Sans fille sur qui veiller, sans jardin à soigner, les journées coulent de plus en plus mornes. Seules distractions : contempler chaque matin, de la cité Fénelon, les fenêtres de Hugo, l'accompagner aux séances de l'Académie ou de l'Assemblée, psalmodier sans fin sur les deux thèmes qu'elle connaît à fond : la tristesse et l'absence :

Quand tu as eu tourné le coin de ma rue, il m'a semblé que quelque chose de lumineux, de doux et de charmant venait de s'éteindre en moi. Depuis ce moment-là, je suis triste et désolée comme si un grand malheur venait de m'arriver. Hélas ! c'est en effet le grand malheur qui pèse sur toute ma vie : ton absence²...

Nulle femme ne sait, comme elle, décrire

... cette tristesse tendre qui ne ressemble en rien aux autres tristesses. C'est une tristesse faite avec les baisers qu'on ne peut pas donner, avec les caresses qu'on ne peut recevoir, avec les sourires dont on se souvient³...

Mais Victor parcourt-il seulement ses gribouillis ?

1. Cf. Paul SOUCHON : *La plus aimante*, p. 163.

2. Cf. Louis GUMBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, p. 406.

3. Juliette DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 326.

Le 28 juin 1851, au matin, Juliette reçoit un paquet de lettres noué d'un ruban bleu et scellé aux armes du poète : *Ego Hugo*. Saisie d'angoisse, elle tourne et retourne l'envoi. Serait-ce ?... Non, ce n'est pas possible !... Tout à coup elle brise le sceau, arrache le ruban. L'écriture de Victor lui brûle le cœur :

Tu es un ange et je baise tes pieds, je baise tes larmes... Tu es la lumière de mes yeux, tu es la vie même de mon cœur...

Un faible cri s'échappe de sa gorge. Elle s'effondre sur le sol, serrant les lettres entre ses doigts crispés. Soudain, prise de frénésie, elle déplie tous les billets les uns après les autres et les lit avec avidité.

Elle apprend ainsi que, depuis 1844, son bien-aimé est l'amant de Léonie Biard, qu'il la voit sans cesse et qu'il lui adresse régulièrement des poèmes et des lettres passionnées.

Sept ans ! Il y a sept ans que, malgré ses protestations, Victor en adore une autre ; sept ans qu'il la grise de belles phrases ; sept ans qu'il la trahit quotidiennement !

Un mot de Mme Biard est joint à l'envoi. Il précise que l'intrigue dure toujours, qu'elle a reçu l'approbation de tous, y compris de Mme Victor Hugo, et que Juliette ferait bien de briser une liaison dont le poète est las.

Cette fois, c'en est trop ! Sans chapeau, sans manteau, les yeux enflés par les larmes, la pauvre femme se rue dehors. Toute la journée elle marche, elle court presque. Elle enfile ruelles après boulevards, elle erre à maintes reprises le long de la Seine, elle parle à voix haute au mépris des passants.

Pourquoi a-t-elle sacrifié sa carrière à l'amour ? Pourquoi avoir cru que Victor était un être à part ? Elle avait

raison quand elle lui écrivait : « ... vous me trompez platement et bêtement comme un autre homme, vous avez la bassesse de me mentir¹... ». Que n'a-t-elle écouté ses pressentiments. Et elle de se faner, de croupir dans l'inaction, pour rien... tandis qu'il traînait un « mannequin de la société » comme il l'appelait. Une putain, oui !

A la nuit, fustigée par le grand air et par les regards inquiets qui s'attardent sur elle, elle rentre cité Rodier. C'est décidé : sitôt que Victor aura tout expliqué — il lui doit au moins ça ! — elle partira pour Brest et y terminera « une vie désormais sans objet ».

Hugo ne vint que le lendemain. Il sursauta en voyant les lettres, mais il ne pouvait nier. Alors, désireux de minimiser les faits, il raconta...

Il avait fait la connaissance de Mme Biard, femme d'un peintre médiocre, chez Fortunée Hamelin. Léonie était blonde, avec de grands yeux pâles et un air de « craintive colombe » ; elle était spirituelle mais malheureuse parce que mal mariée. Il s'était mis à la plaindre, puis à la consoler. D'ailleurs, lui-même, après le décès de Léopoldine, n'était-il pas mortellement triste ? Bientôt, il y avait eu l'affaire du passage Saint-Roch : soupçons de l'époux, constat officiel...

Chaque phrase torturait davantage Juliette. Un passé qu'elle n'avait fait que frôler l'éclaboussait. Pourtant, accroupie aux pieds de son amant, les yeux mi-clos, elle le suppliait de continuer.

Après l'internement de Léonie à Saint-Lazare, puis au couvent du Sacré-Cœur où les religieuses avaient été conquises par son charme, les époux s'étaient séparés.

1. Lettre de la collection Louis Icart : année 1845.

Grâce à Mme Hamelin, et surtout grâce à Adèle, Mme Biard — redevenue Léonie d'Aunet — était arrivée à reprendre rang dans le monde. Lui-même, il lui avait confié la chronique mondaine de *L'Événement*, journal qu'il venait de fonder avec ses fils et quelques amis. Elle signait ses articles Thérèse de Blaru. Ne se devait-il pas de l'aider ?

Quant à ce geste insensé, l'envoi des lettres à Juliette, on ne pouvait l'expliquer que par la mort récente de Mme Hamelin qui laissait une jeune femme seule et désespérée... Au fond, toute cette histoire avait plus été une affaire des sens que du cœur. Juliette seule possédait son âme. Lui, Victor, n'aimait qu'elle.

Le poète s'était tu. Juliette gardait un silence obstiné. Elle savait que c'étaient là les mots que tout homme, désireux de se faire pardonner, pense à l'instant où il les prononce. Comment l'aurait-elle cru ? Elle avait encore sous les yeux certaines phrases de l'horrible paquet :

Lire dans son regard, baiser son sourire, brûler dans ses bras, posséder à la fois l'âme par la pensée et par les sens sa beauté¹...

Et cette autre, encore plus révélatrice :

Vois-tu, dans les moments où je pénètre dans toi, où nous sommes moralement et physiquement tellement mêlés l'un à l'autre que nous ne faisons plus et que nous ne sommes plus en réalité qu'un seul corps, qu'une seule âme, dans ces moments-là, je voudrais mourir²...

1 et 2. Cf. Raymond ESCHOLIER : *Un Amant de génie*, p. 339.

Aussi quand, au petit jour, Victor fut parti, elle prit la plume, décidée à refuser un amour qui sacrifiait deux êtres :

Au nom de tout ce que tu as de plus sacré, au nom de ma suprême douleur, mon bien-aimé, ne fais pas de fausse générosité avec moi ; ne déchire pas ton propre cœur en voulant épargner le mien. Ce sacrifice, quelque entier que tu le fasses, ne me ferait pas une longue illusion et je sens que je ne me pardonnerais pas d'en avoir été la dupe aux dépens de ton propre bonheur... Maintenant, mon Dieu, si vous trouvez que le crime d'être venue au monde à mon insu soit suffisamment expié, ayez pitié de moi ; ayez pitié de moi, mon Dieu, épargnez-moi cette dernière goutte d'amertume de voir souffrir par ma faute l'homme que j'aime plus que la vie, plus que le bonheur, plus que vos saintes joies du paradis, laissez-le être heureux avec une autre plutôt que malheureux avec moi, ô mon Dieu ! je vous le demande à mains jointes, laissez-lui son libre arbitre ; donnez-lui la vraie générosité, inspirez-lui le vrai devoir et je vous bénirai, et je me résignerai sans me plaindre à mon sort¹...

Pourquoi se plaindre ? L'irréparable était accompli. Et la générosité était une trop belle arme pour qu'elle ne s'en servît pas :

Tu es encore libre, mon bien-aimé. Je n'ai pas voulu me hâter de prendre au mot le bonheur que tu m'offrais aux dépens du tien peut-être. Le coup qui devait me tuer, loin de m'affaiblir, m'a donné des forces surhumaines et je regarde sans vertige et sans pusillanimité les différentes probabilités qui me sourient ou qui me menacent dans ce moment-ci²...

Alors Hugo, qui ne voulait pas la perdre, fit le malade.

1. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 391.

2. Cf. Paul SOUCHON : *La plus aimante*, pp. 122-123.

Il se plaignit de ne plus dormir, d'avoir mal au dos, d'être pris par un violent mal de gorge, enfin il se déclara inquiet au sujet de ses fils que le gouvernement persécutait.

Puis, prétendant qu'il ne se sentait pas très sûr du « véritable état de son cœur », il proposa que tous trois subissent un « temps d'épreuve » qui fût fixé à quatre mois. Ce qui-lui accordait encore quelques semaines pour partager ses journées et ses nuits entre ses deux maîtresses. Après quoi, il ferait son choix.

Désarçonnée par de tels procédés, Léonie s'inclina de mauvaise grâce, s'il faut en croire une lettre de Juliette :

Plus heureuse que la personne qui t'a écrit hier, mon bien-aimé, je ne me reconnais aucun droit sur toi et les dix-neuf années que tu as prises au plus vif de ma vie ne pèsent pas un atome dans la balance de ton repos, de ta considération et de ton bonheur¹...

Entre deux crises de désespoir, la pauvre femme rayonne de confiance et d'amour. Elle a payé pour savoir combien, après sept ans, le désir d'un homme s'est émoussé. Victor n'a qu'à choisir pour remplacer une jolie femme par une autre. Or, avec l'envoi des lettres, Léonie, pourtant jeune et désirable, a perdu du terrain. Ce n'est pas en mettant Hugo en demeure de se décider qu'elle reprendra l'avantage. Sans en avoir très nette conscience, Juliette sent qu'entre elles deux les chances sont inégales. Victor a bien des défauts ; il sait être reconnaissant. Il garde une reconnaissance infinie à celle qui, princesse Négroni, lui a rendu avec le bonheur la force créatrice, à celle qui, prisonnière du Marais, laissait passer l'œuvre avant le désir.

Superstitieuse elle-même, elle n'ignore pas non plus la

1. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 402.

place que tiennent les « signes » dans la vie du poète. N'a-t-il pas été bouleversé quand, emménageant le vendredi 13 octobre, rue de la Tour-d'Auvergne, il a découvert, tracé au charbon, le chiffre 13 derrière une glace ? Elle a compris que Victor « attache à sa vie un sens bénéfique¹ ». Si elle part, il craindra que s'amoindrisse son génie. Il tremble déjà comme un enfant chaque fois qu'elle agite l'idée de mettre fin à ses jours...

Sûre de son pouvoir, elle ose écrire :

Jusqu'à présent, je n'ai pas compris celui (le mystère) qui te fait renoncer à une femme, que tu trouves *belle, jeune*, spirituelle, supérieure, dont l'amour, la fidélité et le dévouement ne font aucun doute pour toi, pour une pauvre femme si ironiquement démunie de plus de la moitié de ces avantages²...

Malgré l'angoisse et la jalousie qui la tenaillent sans repos, elle ira jusqu'à encourager Hugo à rendre visite à Mme Biard, qui, de déconvenue, est tombée malade.

Puis ce seront les pèlerinages sur les tombes afin de solliciter les conseils « de leurs doux anges » Léopoldine et Claire. Il y aura les tête-à-tête passionnés et furtifs rue de la Tour-d'Auvergne, l'excursion-souvenir dans la forêt de Fontainebleau... Au retour, Juliette écrit :

Mon cœur est jonché de toutes les feuilles mortes de mes illusions. Mais je sens au-dedans une sève qui monte et qui n'attend que ton souffle vivifiant pour devenir fleurs et fruits³...

J'ai revu, ressenti et ai ressaisi dans ces vingt-quatre heures les dix-neuf ans d'amour et d'adoration que je t'avais donnés. Je ne

1. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 407.

2. Cf. Paul SOUCHON : *La plus aimante*, p. 197.

3. Cf. Louis GUIMBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, p. 172.

les ai repris que pour te les rendre plus passionnés, plus enivrés et plus radieux encore qu'autrefois. Ma voix s'était faite chant d'oiseau pour caresser ton oreille, mon haleine s'était faite souffle de l'air pour baiser tes cheveux, mon regard disait à toute la nature de te plaire, mon âme s'était faite rayon de soleil pour te pénétrer, mon amour s'était fait délices pour te charmer et t'enivrer.

Il me semblait que toute la nature m'obéissait et que je t'étais soumise comme à un Dieu¹.

Malgré son éducation, Léonie Biard n'atteint pas les mêmes sommets. La mieux aimante, la plus intelligente aussi, gagne insensiblement... Survient le coup d'État du 2 décembre, première étape du Prince Président vers l'Empire.

**

D'abord en coquetterie avec Louis-Napoléon Bonaparte qui l'avait invité à quelques dîners intimes à l'Élysée, Hugo s'affirmait hostile à une dictature. Le 6 février 1851, il avait osé lancer en pleine Assemblée législative :

Nous n'avons pas voté pour Napoléon en tant que Napoléon ; nous avons voté pour l'homme qui, mûri par la prison politique, avait écrit en faveur des classes pauvres des livres remarquables... Nous avons espéré en lui. Nous avons été trompés dans nos espérances²...

Sans l'avoir cherché, Juliette avait gagné l'auteur des *Misères* à la cause de la République. Aussi, le 2 décembre, un « horrible rêve » commence-t-il pour elle : Hugo risque d'être arrêté.

1. Cf. Paul SOUCHON : *La plus aimante*, pp. 232-233.

2. Cf. André MAUROIS : *Olympio ou la Vie de Victor Hugo*, p. 373.

Quatre jours elle erre à sa recherche, le trouve, le suit, lui procure des asiles, est de nouveau à ses côtés au milieu des barricades, prête à se jeter entre les balles et lui. Elle éprouve de l'ivresse à sentir que, d'un moment à l'autre, peut se réaliser ce qu'elle désirait il y a seulement quelques semaines :

« Mon ambition serait de mourir pour vous », écrivait-elle en novembre. Être tuée en faisant de son corps un rempart à l'infidèle « trop aimé », quelle revanche !

Hugo reconnaîtra que c'est grâce à « Mme Drouet » qu'il fut épargné lors du carnage. Quand, huit ans plus tard, il lui offrira les épreuves de *La Légende des Siècles*, il notera en guise de dédicace :

... Elle était sur pied la nuit comme le jour, errait seule à travers les ténèbres, dans les rues de Paris, trompait les sentinelles, dépitait les espions, passait intrépidement les boulevards au milieu de la mitraille, devinait toujours où j'étais, et, quand il s'agissait de me sauver, me retrouvait toujours¹...

Le 6 décembre, elle obtient pour lui refuge chez les Sarrazin de Montferrier qu'elle avait connus aux Metz. Il y reste cinq jours. Mais il faut quitter la France : la tête de Hugo a été mise à prix. Par ailleurs, sachant le pouvoir de la faiblesse féminine sur le cœur du poète, Léonie d'Aunet devient une trop intéressante malade.

Par l'intermédiaire de son ami Lanvin (qui, jadis, s'occupa de Claire), Juliette obtient un passeport de la Préfecture de police, une houppelande et une casquette d'ouvrier.

Le jeudi 11 décembre « Jacques-Firmin Lanvin, compo-

1. Cf. Paul SOUCHON : *Les Deux Femmes de V. Hugo*, pp. 191-192.

siteur d'imprimerie à livres », prend le train à la gare du Nord et franchit la frontière belge. Hugo est sauvé !

Trois jours plus tard, ayant pour tout bagage des manuscrits, Juliette part à son tour pour Bruxelles. Victor l'attend « sous le hangar de la douane ». Dès qu'elle l'aperçoit, elle s'élançe vers lui, le serre dans ses bras et murmure : « Enfin, me voilà délivrée de mon horrible cauchemar ! »

Car, tandis que « la pauvre vieille » (mot de code qui, dans la correspondance Hugo, signifiait Léonie d'Aunet) se morfond à Paris, Victor est là, tout à elle, le sourire tendre, l'œil ardent.

XIII

LA COMPAGNE D'EXIL

STÔT qu'elle a mis le pied sur le sol belge, Juliette pense avoir reconquis le bonheur. Adèle et Léonie sont loin. Elle demeure seule à côté du « sublime proscrit » : « C'est donc bien vrai que je suis une femme heureuse et bénie, et que j'ai le droit de vivre en plein soleil de l'amour et de dévouement¹... »

Plein soleil qui se mue vite en pénombre.

Même pour elle, Hugo n'entend pas déroger à la règle qu'il s'est forgée. Avec l'exil, son prestige s'est encore accru. Banni, il a conscience que « tous les yeux sont aujourd'hui fixés sur lui² ». Dans ces conditions, peut-il vivre en concubinage ?

Tandis qu'il s'installe au 27 de la Grand-Place, d'où il admire, à tout moment, l'Hôtel de Ville, « bahut démesuré » ajouté au mobilier de la chambre³, et les maisons à pignons dont les dorures prennent feu à la

1. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 415.

2. Victor HUGO : *Correspondance*, tome II, p. 55.

3. Charles HUGO : *Les Hommes de l'Exil*. (Paris, A. Lemerre, 1875.)

tombée du jour, Juliette part vivre à distance « convenable », au fond d'un passage, chez ses amis Luthereau.

Pis, il lui faut renoncer à installer le « grand nid » du poète, car celui-ci, avec un minimum d'égards, lui en refuse l'entrée, alors qu'il accueille une foule de quémandeurs et de curieux. Cependant, il tient à l'avoir près de lui, malgré les attaques répétées que, de Paris, lance l'épouse.

Maîtrisant son humiliation, Juliette accepte de passer par où l'exige Victor :

Tout ce que tu voudras que je fasse, je le ferai, dans l'intérêt de ton bonheur. Ne sacrifie rien pour moi, si cela doit te laisser un regret ou un remords. Ma vie et ma mort, tout est à toi. Uses-en comme tu voudras¹...

L'ivresse du sacrifice a marqué pour toujours l'ancienne pensionnaire des Madelonnettes.

Comme le proscrit est mal nourri, chaque matin elle lui fait porter par Suzanne, sa servante, une tasse de chocolat, tandis que, de son côté, elle copie les premières pages de *l'Histoire d'un Crime*, raccommode ou part acheter les côtes de mouton « dans le filet » qui seront servies au déjeuner, 27, Grand-Place.

Et pourtant... Pourtant son caractère change. Le désespoir qui l'avait envahie après la lecture des lettres avait été tel, les explications avec Hugo si passionnées que la douleur en avait été comme anesthésiée. Elle s'était sentie la force de repartir à zéro. Elle était entrée dans une sorte de convalescence pendant laquelle il lui avait semblé voir ressusciter un amour, différent peut-être, mais plus fort qu'autrefois.

1. Cf. Paul SOUCHON : *La plus aimante*, p. 296.

Seulement... dans un drame de ce genre, les six premiers mois ne sont pas les plus durs. Elle s'en apercevait maintenant. Le fantôme de Léonie Biard engluait chaque heure de solitude. En se cicatrisant, la plaie emprisonnait le mal. La douleur diffusait du cœur vers l'esprit ; de bestiale, elle devenait humaine : c'était là le pire.

Mon pauvre amour a éprouvé une telle commotion qu'il n'est plus possible de le remettre jamais sur pied... Il y a au fond de mon âme quelque chose de mort qui ne revivra jamais. J'ai beau vouloir retourner de huit ans en arrière, il y a la fatalité qui me pousse et me fait hâter le pas vers le terme de toute chose. Mon cœur me dit : *Aime*, et la raison me dit : *Meurs*. A quoi bon s'attarder dans la vie¹ ?

Tant qu'elle habitait cité Rodier, elle n'avait guère relu les billets que Victor avait adressés à Mme Biard ; elle était trop occupée à aimer, à comprendre et — pourquoi ne pas l'avouer ? — à emporter la victoire à force de magnanimité. A présent, pas un jour ne passait qu'elle ne sortît le paquet de sa cachette et qu'elle ne se fit mal avec quelques phrases. Les mêmes, ou peu s'en faut, que celles écrites par Hugo sur le *Livre de l'Anniversaire*, sur leur livre. Quelle duplicité ! Il y avait aussi — mais comment l'admettre ? — l'immense blessure faite à son orgueil. Malgré ses soupçons, elle avait toujours espéré que Victor lui resterait fidèle. Non seulement il lui donnait tort, mais une autre femme avait été capable de le retenir longtemps. Elle revivait les sept années de trahison journalière qui s'étaient résumées, pour elle, en de longs mois d'attente, de continence et de pauvreté.

1. Cf. Paul SOUCHON : *La plus aimante*, p. 308.

Une fois lâchés, les souvenirs prenaient le galop. C'était Fontan qui commençait à rôder autour d'une autre comédienne et qu'elle avait congédié sans une larme, comme on se défait d'un domestique importun. C'était Séchan pour qui — elle le reconnaissait à présent — elle éprouvait un profond attachement et qu'elle n'avait pas hésité à sacrifier à Demidov, simplement parce que le bruit fait autour de la liaison avec le comte servait sa carrière.

Elle avait renoncé à tout pour Victor, pour cet homme qui lui avait craché son mépris, l'avait réduite à la misère, lui avait ôté tout moyen de percer et, finalement, l'avait trompée avec une femme qu'il admettait à son foyer.

Comment celle que l'on surnommait l'éblouissante Mademoiselle Juliette, celle qui, jadis, traitait les hommes avec désinvolture, avait-elle pu en arriver là ? Par amour. Un amour qui, égalant celui de Laure et de Pétrarque, de Dante et de Béatrice, aurait, plus tard, servi d'idéal à bien des amants. N'avait-il pas la « confiance de sa supériorité¹ » ?

Et voilà que Victor, par sa sensualité effrénée, par une espèce de rancœur jalouse, avait tout gâché. Ainsi s'effaçait un dernier rêve de gloire...

L'amertume s'empare de Juliette. Ce qu'elle ne pardonne pas, c'est que « depuis deux mois, je pourrais même dire : depuis bientôt huit ans²... » il redouble de chasteté à son égard :

Mon cœur répugne avec horreur et dégoût à cette espèce de compromis humiliant pour la dignité, odieux pour l'âme, qui consiste à faire deux parts de soi-même, l'une pour les voluptés

1. Cf. Louis GUILBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, p. 428.

2. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 429.

physiques, l'autre pour l'affection. Ces subtiles distinctions me font bondir d'indignation pour le désir hypocrite qu'elles cachent¹...

Elle pardonne d'autant moins qu'elle souffre dans sa fierté et dans son corps de la réserve de son amant. N'est-ce pas l'une des raisons pour lesquelles elle engraisse tant ? Car la privation du plaisir agit sur l'organisme, et comme elle mange à peine... Victor a beau prôner la vie de religieux, chambres sans feu et « lit grand comme la main », connaissant son tempérament, elle doute fort qu'il n'ait pas déniché en ville quelque couche immense et secrète :

Ayez donc le courage une fois pour toutes de votre infidélité physique et morale ! Qu'est-ce que c'est qu'un amour qui a besoin d'un tiers pour se satisfaire ? Quoi, vous avez besoin de plusieurs corps pour un seul amour, quand le mien voudrait avoir deux âmes pour mieux vous aimer ! Quelle profanation de l'amour ! Quelle honte que toutes ces misérables supercheries qui ne trompent personne et ne satisfont personne² !...

Maîtresse en titre et non plus de fait, quelle faiblesse, quelle force la pousse à rester ?

Nouvel été. Nouveau sujet de chagrin. Hugo sait que la prochaine publication de *Napoléon le Petit* va lui valoir d'être expulsé de Belgique. Aussi devance-t-il les événements. Comme Adèle a fini de faire vendre à la criée le « bric-à-brac » de la rue de la Tour-d'Auvergne, il la presse de partir pour Jersey, avec sa plus jeune fille. Il la rejoint deux jours plus tard en compagnie de Charles, son fils aîné. Juliette suivra. Bien sûr. A part, « comme une étrangère ». Ainsi le veulent les convenances. Ainsi, surtout, l'a exigé Adèle.

1. Cf. Paul SOUCHON : *La plus aimante*, p. 311.

2. *Ibid.*, p. 312.

Cette fois, la coupe est pleine. En phrases véhémentes, Juliette débonde son cœur :

Je ne fais aucune difficulté de partir en même temps que toi, car, entre le chagrin d'une séparation de vingt-quatre heures et l'amertume d'être près de toi comme et moins qu'une étrangère, mon pauvre cœur ne saurait choisir.

Il est tout simple que je me sacrifie aux préjugés et que je respecte la présence de tes fils dans cet incognito douloureux.

Mais il y a quelque chose de bien cruellement et d'affreusement dérisoire pour moi à penser que ces sacrifices, ces respects qu'on impose à mon dévouement, à ma fidélité, à mon amour, on n'y songeait pas et on en faisait bon marché et scandale quand il s'agissait d'une autre femme dont la vertu consistait à n'en avoir aucune.

Pour celle-là, le foyer de la famille était hospitalier ; pour celle-là, la courtoisie protectrice et déférencieuse des fils était un devoir ; pour celle-là, la femme légitime lui faisait un manteau de sa considération et l'acceptait comme une amie, comme une sœur et plus encore.

Pour celle-là, l'indulgence, la sympathie, l'affection. Pour moi, l'application rigoureuse et sans pitié de toutes les peines contenues dans le code des préjugés, de l'hypocrisie et de l'immoralité. Honneur aux vices éhontés des femmes du monde, infamie sur les pauvres créatures coupables des crimes d'honnêteté, de dévouement et d'amour. C'est tout simple, il faut bien sauvegarder la société dans ce qu'elle a de plus respectable et de plus cher.

Je partirai pour Jersey quand et comme tu voudras¹...

Le 6 août 1852, Juliette débarque à Saint-Héliér. Qui reconnaîtrait, en cette femme à la taille épaisse, au visage buriné de rides, la sirène captive qui, par la minceur de son corps, la perfection de sa gorge et l'éclat de son teint, avait sauvé du désastre le *Pêcheur de Schewening*, mélo-

1. Cf. Louis GUIMBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, p. 423.

drame jadis monté par Harel ? Mais soudain, les deux sillons qui encadrent la bouche se creusent sur un sourire, et les yeux, d'abord perdus dans une rêverie, retrouvent leur éclat : là-bas, sur la jetée, se dresse la silhouette trapue, presque paysanne de Victor. Il a donc tout quitté pour venir l'accueillir !

Le cœur de Juliette a repris un rythme depuis longtemps oublié. C'est une femme radieuse que Hugo emmène découvrir l'île.

Sous un ciel lavé par la rosée de l'aube, voici « ce lit de verdure » où le sauvage et le riant se marient à l'infini ; voici ce coin du monde où l'on passe « d'un bois à un groupe de rochers, d'un jardin à un écueil, d'une prairie à la mer¹ ».

Juliette, au bras de son amant, admire. Elle aime déjà cette île où « la nature s'est faite jardin ». Revenue en ville, elle s'émerveille de ces rues étroites où se croisent les appels en un anglais jovial et râpeux, de ces boutiques qui, avec leurs murs à colombage, rappellent celles de Normandie, de ces cottages tout blancs et dont les fenêtres, à guillotine, sont engorgées de fleurs.

Le premier contact avec Jersey est tel que la Bretonne, oubliant « ses amères récriminations », ne songe plus qu'à se loger dans l'un de ces petits cottages, le plus près possible de *Marine Terrace*, demeure des Hugo.

Après quelques jours d'auberge, et moyennant huit shillings par semaine, elle loue un appartement à *Nelson Hall*, au Hâvre-des-Pas.

De ses fenêtres, au premier étage, la vue est superbe : à droite, la batterie du Fort-Régent ; à gauche, les rochers

1. Victor Hugo : *Correspondance*, lettre à Luthereau, 15 août 1852.

de Saint-Clément ; en face, la mer, jusqu'à cette ligne sombre qui borde le ciel et que scient, par temps clair, les écueils des *Minquiers*. Panorama digne de stimuler les sens de Hugo :

Nous verrons si la vue de l'océan vous inspirera mieux que la grande place de Bruxelles et si mon *cottage* sera plus fêté que la chambre du passage Saint-Hubert¹...

Ironie qui masque l'inquiétude engendrée par le désir insatisfait. Car elle continue de désirer Victor avec force. Jamais, avec ses autres amants, elle ne s'est sentie communier dans le plaisir d'une façon aussi absolue ; dans les bras d'aucun autre, elle ne devenait cette chose consentante dont l'ivresse s'amplifiait de la jouissance du partenaire. Il est des nuits où, malade de sensualité refoulée, elle n'arrive pas à dormir. Qu'il est douloureux de voir une passion « se transformer peu à peu en amitié désintéressée de tout plaisir et de toute volupté² » !

Mais une massive douairière peut-elle « inspirer » un homme ?

La frustration exigeant un dérivatif, sur l'ordre de Hugo elle commence un journal. Tout y sera consigné, les visites faites à Toto, les faits divers, surtout ses observations sur les mœurs de l'île :

Dans la saison des bains, les bords de la mer sont couverts de baigneurs, et principalement sur la plage exposée au midi que j'ai devant ma fenêtre...

Les femmes se déshabillent et s'habillent en plein air, sans rien

1. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 436.
2. Cf. Louis GUIMBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, p. 433.

qui les abrite contre la curiosité plus ou moins discrète du public, avec autant de tranquillité que si elles étaient dans leur cabinet de toilette...

Du reste, leur tempérance et leur sobriété ressemblent beaucoup à leur modestie et à leur pudeur¹...

Et, plus loin :

La propreté et le confort anglais sont deux mystifications un peu trop longtemps prolongées et qu'on ferait bien de laisser reposer. Nulle part on ne pousse l'hypocrisie de la propreté aussi loin qu'en Angleterre.

On lave au savon les escaliers, on ne balaye jamais. Une fois par semaine, on blanchit le seuil des portes à la craie, on noircit l'âtre de la cheminée à la brosse, on fourbit l'arsenal formidable du foyer, mais on laisse moisir sous les meubles des monceaux d'ordures...

On passe au blanc la théière, la cafetière et les couvre-plats, les flambeaux, les boutons de porte, et les pots de chambre pleins restent des journées entières sous la table de cuisine.

La même casserole sert indistinctement à faire cuire les tripes fétides destinées au chien ou le pudding du dîner des maîtres de la maison et *vice versa*, sans jamais la laver²...

Puis, dès qu'elle a de nouveau déménagé — la propriétaire de *Nelson Hall* avait le vin bruyant quatre jours sur sept — elle se dépêche de reconstituer dans son salon un « atelier » semblable à celui de la rue Saint-Anastase : bon feu, draperie chatoyante et table à écrire. Au moins aura-t-elle la consolation de voir Victor travailler à ses côtés, de le sentir bien à elle, loin de ce « lourd cube blanc » de *Marine Terrace* où se morfond Adèle.

1. Cf. J.-P. BARBIER : *Juliette Drouet*, p. 138.

2. *Ibid.*, pp. 140-141.

De fait, Hugo, qui ne gaspille plus son temps entre l'Assemblée, l'Académie et les belles sollicitieuses, travaille avec acharnement. L'océan stimule son génie créateur. Tous les jours, seul ou en compagnie de Juliette, il fait d'interminables promenades, réfléchissant devant les abîmes, soliloquant face aux rochers que lèche l'écume ou battent les flots ; il fait du cheval ; il se baigne dans l'eau glacée par n'importe quel temps. La nature livrée aux bourrasques d'automne, âpre, violente, s'accorde avec la colère qui le soulève toujours contre le nouvel empereur. Dès qu'il arrive à Inn-rich Land, demeure de Juliette, tandis que celle-ci fait sécher ses « guenilles de pauvresse », il se jette sur sa plume et transcrit en vers l'indignation accumulée. Ainsi, page après page, à une rapidité effarante, naissent *Les Châtiments*. Puis il dine auprès de sa maîtresse avant de rentrer. Parfois, en guise de remerciement, il abandonne sur la table, comme autrefois, un poème pour « son doux ange » :

J'ai cueilli cette fleur pour toi sur la colline.
 Dans l'âpre escarpement qui sur le flot s'incline,
 Que l'aigle connaît seul et seul peut approcher,
 Paisible, elle croissait aux fentes du rocher...
 J'ai cueilli cette fleur pour toi, ma bien-aimée¹...

Il ne peut plus se passer d'elle, des soins dont elle l'entoure, de son admiration éperdue :

Quand deux cœurs en s'aimant ont doucement vieilli,
 Oh ! quel bonheur profond, intime, recueilli !
 Amour ! hymen d'en haut ! ô pur lien des âmes !

1. Victor Hugo : *Les Contemplations*, Livre V, xxiv (sur le manuscrit : Boulay Bay, 28 août 1852).

Il garde ses rayons même en perdant ses flammes.
 Les deux cœurs qu'il a pris jadis n'en font plus qu'un.
 Il fait, des souvenirs de leur passé commun,
 L'impossibilité de vivre l'un sans l'autre.
 — (Juliette, n'est-ce pas ? cette vie est nôtre !)
 Il a la paix du soir avec l'éclat du jour
 Et devient l'amitié tout en restant l'amour¹ !

Avec plus de simplicité, il l'avoue aussi en prose :

Je demande à Dieu dans ma prière que tu ne manques à aucun jour de ma vie et qu'après notre mort (ensemble) il nous réunisse dans son éternité bienheureuse²...

Pour elle, c'est une sorte de victoire, un bonheur triste et doux...

Hélas ! Les réfugiés politiques, tous des « proscrits barbus, crochus, moussus, poilus, bossus et obtus³ », se mettent bientôt à accaparer le Maître. Quand ils sont partis, le clan Hugo s'adonne au spiritisme.

C'en est fini des douces soirées à deux. Sitôt le dîner, Victor retourne à *Marine Terrace* et là, « l'œil fixe et l'esprit frémissant », fait tourner les tables jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Nous épions des bruits dans ces vides funèbres ;
 Nous écoutons le souffle, errant dans les ténèbres,
 Dont frissonne l'obscurité ;
 Et, par moments, perdus dans les nuits insondables,
 Nous voyons s'éclairer de lueurs formidables
 La vitre de l'éternité⁴.

1. Victor Hugo : *Toute la Lyre* Livre VI, LXIV (22 sept. 1854).

2. Victor Hugo : *Lettres à Juliette Drouet*, p. 130.

3. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 455.

4. Victor Hugo : *Les Contemplations*, « Au bord de l'infini », XIV.

Généralement, le poète n'agit pas sur le guéridon. Assis dans un coin du salon, il se contente d'interroger. C'est Charles, son fils aîné, qui sert de médium. Adèle l'assiste, puisqu'il faut être deux pour « tenir la table ». Cette dernière se montre grave ou comique, magistrale ou spirituelle, presque toujours « exigeante¹ ». Parfois Charles, qui a fait des armes toute la journée, voudrait abrégé les séances. Impossible. Le guéridon proteste, réprimande, et Charles se résigne. D'ailleurs Hugo, lui, ne demande qu'à poursuivre.

Juliette s'insurge. Comment un être supérieur s'est-il laissé circonvenir de la sorte ? Comment peut-il accorder du crédit à la fable selon laquelle *Marine Terrace* serait hantée par le fantôme de la Dame Blanche ? Elle envierait au diable Delphine de Girardin !

A peine installée chez les Hugo qui l'avaient invitée pour une dizaine de jours, la femme du journaliste s'était mis en tête de « faire les tables », occupation qui passionnait alors Paris. Elle avait réclamé un petit guéridon à un seul pied terminé par trois griffes et avait tanné Victor jusqu'à ce qu'il voulût bien assister aux expériences. Pour faire plaisir à sa vieille amie, le poète avait fini par céder. De ce jour-là, le guéridon se montrait loquace.

Juliette se trouve « très mal de ce régime d'ombre² » à la fois parce que le passe-temps lui semble « dangereux pour la raison s'il est sérieux..., impie pour peu qu'il s'y mêle la moindre supercherie³... » et parce que les séances dont elle est exclue lui retranchent une bonne partie du temps que lui consacre Hugo.

1. J. BOIS : *Les Tables de Jersey* (Revue bleue du 27 janv. 1906).

2. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 456.

3. *Ibid.*, p. 455.

Pour détourner le poète de ses diableries, elle retrouve la plume moqueuse d'autrefois. Rien ne le touche comme de n'être pas pris au sérieux. Elle en abuse :

Couchez-vous, dormez, et laissez-moi tranquille, d'autant plus que je n'ai pas de Table complaisante qui me donne des *sujets* tout faits, chapitre par chapitre. Songez que je suis mon Dante à moi-même, mon Ésope et mon Shakespeare. Quant à vous autres, vous pêchez les poissons morts que les esprits de l'autre monde attachent à vos lignes, procédés déjà connus dans la Méditerranée, longtemps avant les tables cancanières. Sur ce, je vous cogne mes plus tendres sentiments¹...

Mais Victor est envoûté. Les hallucinations, les frappe-ments nocturnes et les prémonitions : autant de phénomènes qui le hantent depuis l'adolescence. Quant aux âmes, immortelles, qui visitent les vivants, il n'a que trop besoin d'y croire depuis la mort de Léopoldine.

Un soir, après une série d'esprits célèbres, tels que Molière, Isaïe et Charlotte Corday, le lion d'Androclès fait son apparition dans la table et se met à vitupérer les lions domestiques :

Et, monstres qu'on repaît de massacre et de honte,
Géants apprivoisés sur qui l'opprobre monte,
Sans cœur et sans esprit,
Ils levaient sur les saints leur patte sacrilège
Et leurs ongles saignants s'enfonçaient viv...

Ici, l'animal s'interrompt. Personne n'ose remuer. Le silence s'éternise. Alors, de son fauteuil, Hugo rédige une suite qu'il ne montre qu'à Auguste Vacquerie. Il a à peine

1. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 456.

terminé que la table reprend son improvisation, dans des termes voisins. C'en est trop ! Adèle demande :

« Est-ce que tu as lu les vers de mon mari avant de faire les tiens ? »

— Non », répond le guéridon¹.

Deux ans, Juliette doit supporter de côtoyer ces déli-rants qui ne s'aperçoivent pas que les esprits répondent souvent en vers hugoliens, qui prennent l'ouragan pour une plainte d'outre-tombe et le feulement d'une bête pour un appel déchirant.

Un habitué des expériences devient fou. Adèle Hugo s'alarme, morigène son mari. Les séances s'espacent. L'ardeur des spirites s'est fortement refroidie quand, au mois d'octobre 1855, le poète reçoit la visite du connétable de Saint-Clément : pour s'être solidarisé avec l'*Homme* — journal des proscrits qui vient d'imprimer un article injurieux contre la reine Victoria — ordre lui est signifié de quitter Jersey.

**

Novembre 1856. Depuis plus d'un an, Victor et Juliette se sont réfugiés à Guernesey. Ils ne sont pas près d'en partir. L'île leur plaît. Surtout la côte ouest, vers Roc-quaine Bay : avec ses récifs noirs, ses falaises sombres coiffées par la fougère qu'emmêle le vent, elle donne l'illu-

1. Cf. Claudius GRILLET : *Victor Hugo spirite*, pp. 73-74. (Lyon, Emmanuel Vitte, 1929.)

sion de la Bretagne. Par ailleurs, vivre à Saint-Pierre-Port ne manque pas d'attraits. La capitale de l'île ressemble à une petite ville de Normandie : derrière un quai balaféré par la mâture des goélettes, un réseau de rues capricieuses qu'enserrent des maisons au bariolage veiné de brun. Et chacune d'elles se tend, s'étire, se hisse, s'arc-boute pour happer, ne fût-ce que d'une lucarne, un rectangle de mer. « Caudebec sur les épaules de Honfleur », selon le mot d'Auguste Vacquerie, chevalier servant de Mme Hugo. De plus, la ville regorge d'antiquités.

Avec les vingt mille francs que lui ont rapportés les *Contemplations*, le poète est devenu propriétaire de *Hauteville House* ; ce qui l'oblige à payer droit de « poulade » à la Couronne britannique mais lui évitera désormais d'être expulsé. Ainsi le veut la loi du pays. Ce qui lui permet aussi de courir après buffets, commodes, coffres et bancs, qu'ils soient de style hollandais, français ou espagnol, en compagnie de « Notre-Dame des tessons », nom dont s'affuble parfois Juliette.

Pour celle-ci, il a loué *La Fallue*, villa beaucoup plus petite mais tout aussi anglaise : bloc gris percé de fenêtres à guillotine et cerné par un assez grand jardin où poussent toutes les fleurs. *La Fallue* est à deux pas de *Hauteville House*. De quoi enchanter la nouvelle locataire :

Vu la proximité, c'est à bout portant maintenant que je vous décocherai toutes mes tendresses et tous mes baisers¹...

Elle ne s'en prive pas.

Chaque matin, réveillée dès l'aube, elle court à sa fenê-

1. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 487.

tre pour guetter le petit lever de Victor. Quel bonheur quand, ayant pris son « viatique du matin », il apparaît sur son balcon et qu'il y attache le « torchon radieux » ! Quelle émotion quand il baise les deux *gribouillis* trouvés à sa porte ! Ensuite, elle ne quitte pas des yeux le cérémonial de la toilette. Hugo abandonne ses vêtements de nuit rouges, s'ablutionne d'eau glacée et frotte au gant de crin son corps vigoureux. Après quoi, il se dirige vers son « salon de cristal », belvédère qu'il s'est fait construire au sommet de la maison et où il travaille tout le matin. Là, en se penchant, elle peut encore l'admirer, rivé à la tâche. Debout, face à la mer et aux côtes de France visibles par temps d'orage, une plume écorchant sans relâche le papier, ne dirait-on pas un commandant chargé d'amener le navire à bon port ?

Pour Juliette, la suprématie de son poète ne fait aucun doute. Maître de la pensée humaine, esprit initié aux grands problèmes métaphysiques, son rôle est de conduire le monde par ses écrits.

Une fois dissipée l'euphorie de l'installation (son amour a toujours profité des changements), elle souffre de plus belle :

Nous faisons tous les deux des efforts surhumains pour nous cacher l'un à l'autre la mort de notre bonheur sans parvenir à nous donner le change¹...

Ce qu'elle n'avoue qu'avec une réserve touchante, c'est la « disproportion d'âge entre son corps et son cœur ». Elle a atteint la cinquantaine. Elle est obèse et percluse de

1. Cf. Louis GUIMBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, p. 440.

rhumatismes. N'importe ! son désir s'exacerbe avec les ans.

Hugo a dirigé tous les coups de marteau donnés à *La Fallue*. Il consacre encore à sa maîtresse ses après-midis, réservant à elle seule les *mille passus* dans la campagne guernesiaise. Mais il préfère les corps fermes et dociles des jeunes servantes qui dorment dans le corridor attenant à sa chambre. Fanny, Julia, Eva, Constance, Rosalie... Les notes qu'il confie aux carnets intimes ont beau être rédigées en latin ou en espagnol, leur laconisme rehausse la précision : « *Visto y tomado Julia*¹. »

L'excès même avec lequel Juliette déifie son poète donne une idée de l'ardeur qu'il lui faut compenser. Hugo devient son « sublime Messie », son « Christ bien-aimé ». Elle se fait l'égale d'une contemplative qui, par effusions spirituelles et délire verbal, déverse sur Dieu le trop-plein d'une sensualité refoulée :

Tu ne peux échapper à ta double mission de prophète et de martyr, mon pauvre grand dévoué, il faut te résigner à ton douloureux calvaire, comme ton divin aîné, Jésus, et te laisser adorer par moi pendant ta longue et lamentable passion²...

Ayant par hasard découvert une *Vie des Saints*, elle se plonge plusieurs mois dans l'édifiante lecture, annotant le livre de souvenirs et d'anniversaires dont la plupart ont trait à sa fille Claire. Ainsi s'accroît la ressemblance avec une moniale.

D'ailleurs, il n'est pas de sacrifices auxquels elle ne s'astreigne.

1. Cf. Raymond ESCHOLIER : *Un amant de génie*, pp. 376-377.
2. Cf. Louis GUIMBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*.

Détestée depuis toujours par Adèle Hugo, on dirait maintenant qu'elle tend l'autre joue ; elle ne sait qu'inventer pour soulager l'épouse dans ses tâches ménagères. Manque-t-on de cuisinière à *Hauteville House* ? Elle prête Suzanne, sa domestique, tout le temps nécessaire. Le repas s'annonce-t-il juste pour ces « jeunes loups » de Charles et de François-Victor ? Elle descend de bonne heure au jardin, cueille de la rhubarbe ou des cerises, et remonte préparer des tartes que Suzanne ira porter.

Tant d'humilité chez une personne naguère si fière ne masque-t-elle par la plus subtile des revanches ?

L'abnégation finit par porter ses fruits.

Un soir de mai 1859, comme il en a l'habitude, Hugo arrive pour dîner à *La Fallue*. Mais, cette fois, il n'est pas seul : Charles et François-Victor l'accompagnent. Encore tout émue d'avoir été présentée au « bon Charlot » lors d'une excursion à l'île de Sercq, il y a peu de jours, Juliette a invité les deux fils du poète.

On imagine qu'à cette occasion Suzanne s'est surpassée, que les volailles sont dorées à point, les asperges fondantes et les tartes savoureuses. Les jeunes gens se montrent si affectueux avec « leur bonne amie Mme Drouet », Victor paraît si satisfait de la soirée que Juliette renouvelle l'invitation. Bientôt, le mercredi devient jour de réception à *La Fallue*. Parfois même le dimanche. Des amis de passage, des exilés se joignent au petit groupe, autour d'une table merveilleusement dressée où plane l'arôme de mets exquis. Car Hugo n'a pas tardé à convier davantage chez sa maîtresse que chez lui. On y fait meilleure chère, on s'y amuse mieux. Lui-même, si sombre, si « *périssime* » dans la salle à manger glaciale de *Hauteville House*, se montre tellement différent lorsqu'il est le « premier invité » de

La Fallue ! Ici, ne met-on pas tout en œuvre pour lui plaire ? Qu'un invité désire entendre le dernier chapitre écrit, la dernière pièce de vers, Juliette se penche vers l'auteur et — au dire d'un témoin — l'implore « avec une câlinerie irrésistible¹ ». Dès qu'il a cédé, elle court chercher le manuscrit, enfermé à double tour dans un meuble de chêne, approche les bougies et, d'un geste gracieux, demande le silence. Tandis qu'elle écoute ce qu'elle connaît par cœur, ses traits se détendent, sa figure prend un air à la fois grave et très doux... Dans ces moments-là, elle oublie toute peine. Elle se plaignait de n'avoir ni famille ni foyer : la voici, pour l'homme qu'elle aime, maîtresse de maison...

Autre bonheur : Hugo a rouvert la malle aux manuscrits (celle qui, survolant les vagues, avait failli sombrer lors du débarquement à Guernesey), et en a ressorti *Les Misères* :

« Aujourd'hui, je reprends (pour ne plus la quitter, je l'espère) l'œuvre interrompue le 21 février 1848²... »

D'abord, il en change une nouvelle fois le titre. Après *Jean Tréjean*, après *Les Misères*, ce sera *Les Misérables*.

Le détail importe peu à Juliette. Pour elle, ce qui compte, c'est le texte :

J'ai hâte de revoir cette pauvre fille et de connaître le sort de sa belle poupée. Je suis impatiente de savoir si ce monstre de Javert a perdu la trace de ce pauvre sublime scélérat Monsieur le Maire et de savoir si le pauvre logis du boulevard Montparnasse s'est éclairé d'un rayon de soleil et de bonheur depuis que je l'ai quitté³...

1. Alfred ASSELINE : *Victor Hugo intime*. (Paris, G. Marpon et E. Flammarion, 1885.)

2. Texte cité par Edmond BENOÎT-LÉVY dans *Les Misérables*, de Victor Hugo, p. 28. (Paris, Edgar Malifère, 1929.)

3. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à Victor Hugo*, p. 537.

Évidemment, elle aime les histoires, surtout celles où les bons triomphent et les méchants périssent. Elle aime aussi copier. Elle avoue à Victor : « *La copie*, cette panacée à tous mes maux... Ma chère petite besogne, que je préfère à tout après toi¹... »

Mais, dans *Les Misérables*, ce qui lui tient au cœur, c'est la place que Hugo entend donner aux souvenirs.

A ceux de leur première nuit, un soir de Carnaval. Car le grand événement, l'heure mystérieuse qui a changé leur vie doit être le centre du vaste roman social :

La nuit du 16 au 17 février 1833 fut une nuit bénie — lit-on dans *Les Misérables*. — Elle eut au-dessus de son ombre le ciel ouvert. Ce fut la nuit de noces de Marius et de Cosette... Les masques abondaient sur le boulevard²...

A ceux de son adolescence passée au couvent des dames de Sainte-Madeleine, et dont elle a rédigé la chronique voici plus de douze ans :

Maintenant — déclare Hugo — je laisse parler une lettre que j'ai sous les yeux, lettre écrite il y a vingt-cinq ans par une ancienne pensionnaire, aujourd'hui Mme la duchesse de..., une des plus élégantes femmes de Paris³...

Elle sait que la duchesse, c'est elle, ex-princesse Négroni, puisque Victor a transcrit, mot pour mot, le passage de son manuscrit où elle évoque les fruits gâtés que l'on déroba jadis dans le jardin du couvent.

1. *Ibid.*, p. 562.

2. Victor Hugo : *Les Misérables*, tome II, v, 6.

3. *Ibid.*, tome II, vi, 7.

Ainsi honorée, saura-t-elle d'où Hugo tient ses renseignements sur le monastère de la rue Neuve-Sainte-Genève, bientôt rebaptisé, pour raisons politiques, couvent du Petit-Picpus ? Se doutera-t-elle de l'aide apportée jadis par Mme Biard ? (On se souvient peut-être que la blonde Léonie, qui désirait supplanter Juliette, avait joué à l'informatrice, accumulant croquis et documents sur les prieurés bénédictins de Paris.) Et si elle s'en doute, est-elle satisfaite de voir Hugo lui « incorporer » sa rivale ?

C'est peu probable. Entière, exclusive, elle n'a jamais permis que les poèmes qu'elle savait composés en l'honneur de Léonie Biard soient placés dans les mêmes recueils que les siens. Pensons plutôt que Victor — qui avait pris garde de ne pas laisser traîner une écriture qu'elle ne connaissait que trop — présenta comme un honneur de lui attribuer un pensionnat plus huppé, et que sa confiance autant que son amour-propre s'en trouvèrent satisfaits.

Puis, comme Hugo désire écrire à l'endroit même de la bataille son récit de Waterloo, en mai 1861 il emmène Juliette au Mont-Saint-Jean. Plus de gribouillis à remplir chaque jour « sur quatre pages » ! Un « cher adoré » tout à elle, ou presque, la famille passant les vacances à Bruxelles. Pour Juliette, c'est une réminiscence des bonheurs d'autrefois.

Tandis que son amant médite, mesure, prend des notes au bord du chemin creux d'Ohain, ce ravin « inattendu, béant, à pic sous les pieds des chevaux, profond de deux toises entre son double talus¹... », elle cueille des boutons d'or et des pâquerettes et se laisse caresser par un soleil déjà chaud. Deux mois ils errent ainsi du verger de Hou-

1. Victor Hugo : *Les Misérables*, tome I, II, 1.

gomont à la route de Nivelles, songeant à ce terrible 18 juin 1815 au soir duquel les derniers carrés de la garde impériale, « immobiles dans le ruissellement de la déroutée comme des rochers dans de l'eau qui coule, tinrent jusqu'à la nuit¹ ».

Sitôt qu'ils sont rentrés à Guernesey, le livre est achevé et, hasard ou attention délicate, le jour de la sainte Julie :

Ta fête, c'est ma fête. Elle coïncide avec ma délivrance de ce livre. Demain, j'envoie la fin du manuscrit. Demain, je suis libre. Je sors des *Misérables*. C'est là ton bouquet. O mon doux ange bien aimé, la lumière me vient de toi. Je sens mon âme comme un rayon de la tienne. Tu vois à quel point ta destinée est mêlée à ma destinée. Je fais une œuvre ; ta fête en marque l'éclosion²...

Enfin, satisfaction suprême : Adèle Hugo adresse à celle qu'elle a tant haïe son *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, livre sur lequel elle s'est acharnée si longtemps et qui vient de paraître. En tête, elle a apposé une dédicace :

A Madame Drouet, écrit dans l'exil, donné par l'exil.

ADÈLE VICTOR-HUGO
Hauteville House, 1863.

Juliette n'ose y croire. Adèle lui en voudrait-elle moins ? S'estime-t-elle suffisamment vengée par Léonie Biard ? Mais alors, pourquoi laisser passer tant d'années avant de tendre la main ?

1. *Ibid.*, tome I, II, 1.

2. Victor Hugo : *Lettres à Juliette Drouet*, p. 143.

Elle ne tarde pas à comprendre. Une épouse qui se morfond sur un « rocher » doit se concilier la concubine, surtout quand celle-ci possède tant de vertus ménagères. Après, il lui sera possible de prendre le large en toute quiétude. Car Mme Hugo n'en peut plus de vivre à Guernesey : peu d'hommages masculins, guère de relations, et la tempête neuf mois sur douze en guise de spectacles. Elle a bien fait venir sa sœur, Julie Chenay, pour la remplacer durant ses absences. Mais la jeune femme n'a pas l'esprit de suite et, ce qui est plus grave, elle ne possède aucun « esprit de chiffres ». Tandis que Juliette, elle, reçoit en grande dame avec un budget minime. Et comme elle ne demande qu'à s'occuper de la « chère famille »...

La maîtresse ne s'y laisse point prendre. Elle remercie avec émotion pour le livre, elle félicite avec transport, mais elle reste sur ses positions. Elle veut bien rendre service, prêter ses deux servantes tout le temps nécessaire et se débrouiller seule, mais elle agira de chez elle et comme elle l'entend. Pas en parente pauvre.

A la fin de 1864, Adèle revient à la charge. Ses yeux malades réclament un traitement énergique. Charles s'installe à Bruxelles avant d'épouser Alice Leharne, filleule de Jules Simon. Il lui faut partir pour de longs mois. Cette direction à distance l'effraie, elle qui n'a jamais su s'organiser. Prenant prétexte de la fête que, chaque Noël, les Hugo organisent en faveur des enfants déshérités de l'île, elle invite Juliette à *Hauteville House* :

Nous célébrons Noël aujourd'hui, madame : Noël est la fête des enfants et, par conséquent, des nôtres. Vous seriez bien gracieuse de venir assister à cette petite solennité, la fête aussi de votre cœur¹...

1. Cf. Louis BARTHOU : *Les Amours d'un Poète*, p. 342.

Quel bonheur, pour l'esseulée de refuser sous couvert de discrétion !

La fête, madame, c'est vous qui me la donnez. Votre lettre est une douce et généreuse joie ; je m'en pénètre. Vous connaissez mes habitudes solitaires et ne m'en voudrez pas si je me contente aujourd'hui, pour tout bonheur, de votre lettre. Ce bonheur est assez grand¹...

Elle ira jusqu'à décliner l'invitation que, pendant une absence d'Adèle, lui adresse Hugo :

Permetts-moi d'en refuser le bonheur et l'honneur, au nom des trente années de réserve, de discrétion et de respect que j'ai eus envers ta maison et envers la mienne. Si jamais (ce que je ne prévois pas) je dois être ton invitée, ce n'est pas *par hasard*, mais avec une *préméditation* consentie par tout le monde, qu'il faut que je sois reçue dans ta maison. Permetts-moi de ne pas me départir de cette ligne de conduite de toute ma vie et de garder intactes la dignité et la sainteté de mon amour²...

Il est loin le temps où, à n'importe quelle heure et dans n'importe quelle circonstance, l'actrice grimait chez son poète par l'escalier « dérobé » ! Elle approche maintenant de la soixantaine. Sa susceptibilité s'est accrue avec l'âge. Puisque, selon son expression, on la « possède » sans qu'elle ait la liberté de se donner³, puisqu'elle remplit comme il faut ses « fonctions de gargotière », elle exige les ménagements dont, jeune, désirée, elle se moquait.

1. *Ibid.*, p. 343.

2. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 608.

3. *Ibid.*, p. 522.

Peut-on la blâmer ? Les hommages, la respectabilité sont désormais les seuls plaisirs qui lui restent.

En dépit des protestations galantes de Victor, elle sait que sa beauté a disparu, que son visage se parchemine. Les rhumatismes, qu'elle dissimule le plus possible, l'assaillent presque sans répit.

Bientôt ses douleurs deviennent une source de chagrin. Trouvant *La Fallue* trop humide, Hugo décide de faire déménager « Juju ». L'intéressée oppose une résistance têtue. Elle a besoin de voir Victor aller et venir dans sa « pignolle », comme Suzanne appelle le belvédère. D'ailleurs, elle ne souffre presque plus ; elle se porte comme « un grand chêne ». Et, pour elle seule, qu'a-t-elle besoin d'une vaste maison ?

Peine perdue. Le poète veut à nouveau exercer ses talents d'ébéniste et de décorateur.

Le 15 juin 1864, Juliette s'installe à une centaine de mètres de la demeure des Hugo, dans un cottage qu'elle baptise aussitôt *Hauteville Féerie*. Pour un amateur d'insolite, la demeure est une merveille : salon chinois avec boiseries rouges, magots en faïence et dragons de porcelaine, salle à manger baroque où des « coffres vermoulus s'entassent sur les bâtons de chaise les plus vétustes ».

Juliette qui, depuis toujours, épouse les goûts de son amant, cherche « des mots tout neufs pour exprimer son admiration et sa reconnaissance ». N'empêche, elle a le cœur gros !

Je suis seule maintenant, dans ma belle maison, seule pour toujours, car il n'y a plus de chances de rapprochement pour moi dans cette vie — écrit-elle au lendemain de son installation.

Je ne vivrai plus jamais dans ton intimité immédiate comme je le faisais depuis huit ans. Tu auras beau tâcher de combler la distance de nos deux maisons, en venant plus souvent me voir dans la journée, l'écartement entre nos deux existences n'en subsistera pas moins. Je le sens à la tristesse noire que j'éprouve ce matin¹...

Impossible, désormais, d'admirer au réveil les longs cheveux blancs, les bras vigoureux, le torse tant aimé ; plus moyen de voir le cher ouvrier rivé, très droit, à sa tâche ; tout au plus aperçoit-elle le « labarum », cette serviette que Victor attache à la balustrade quand il a bien dormi.

Elle n'avoue pas le plus puissant motif de chagrin : Hugo l'a-t-il éloignée pour avoir les coudées franches ?

Car sa jalousie, elle aussi, augmente avec les années. Les anecdotes grivoises qu'à deux pas colportent certains proscrits, les rumeurs qui circulent de cuisine à office ne sont pas faites pour la tranquilliser. Elle n'est pas dupe des « étouffements nocturnes » qui obligent Victor à faire dormir tout près de lui de jeunes et appétissantes servantes. Elle a beau vouloir ne penser qu'à l'amour qui l'habite et qui s'amplifie avec les années, elle a beau savoir que « le cœur et les sens ont leurs vies et leurs caprices² », le ver est là, qui la ronge sans répit. Et tandis que la plume livre d'inlassables chants d'adoration, le cœur, lui, se contracte chaque jour davantage. Elle avouera à Hugo :

T'aimer c'est, alternativement, le bonheur et le malheur de ma vie selon qu'il te plaît de me faire un nimbe de mon amour ou une couronne d'épines³.

1. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 598.

2. *Ibid.*, p. 564.

3. *Ibid.*, p. 653.

Un événement d'importance la tire de ses inquiétudes : le 21 janvier 1867, à peine de retour, Mme Hugo se fait annoncer à *Hauteville Féerie*. Malade, vieillie, Adèle capitule. Elle ne voit plus en Juliette la rivale mais celle qui, depuis deux ans, assume le « doux intérim » avec la plus parfaite dignité. Peut-être aussi, sentant approcher la mort, veut-elle assurer sa succession, être certaine que, de gré ou de force, Juliette n'abandonnera pas son poste quand elle ne sera plus. C'est que « l'Épouse » a fini par comprendre bien des choses ! Quand paraissent *Les Travailleurs de la Mer*, elle avoue avec une humilité touchante :

Il est triste pour moi d'être à la fin de ma vie au moment où j'apprécie, dans leur portée, les grandes œuvres, et de mourir quand l'intelligence me vient¹...

Désormais, il importe de ménager Mme Drouet, de lui témoigner des égards afin de rendre indissolubles les liens qui l'unissent à la famille. Car elle est la seule femme capable de veiller jusqu'au bout sur le bien-être et l'œuvre du grand enfant qu'est demeuré Victor.

Flattée par la démarche, Juliette se laisse attendrir. Elle accueille Adèle avec grâce puis se hâte de rendre la visite. Elle expliquera au poète :

Mon empressement à remplir cette formalité de politesse tient à la déférence que je me fais honneur de professer pour ton admirable femme...

Mais, ne voulant pas avoir l'air de céder aussi aisément, elle ajoute :

1. Cf. Paul SOUCHON : *Les Deux Femmes de V. Hugo*, p. 243.

Cela fait, je rentre dans ma tanière pour n'en plus sortir qu'avec toi les jours de beau temps et de soleil à travers choux et à travers champs¹.

Dès lors, malgré sa sauvagerie et sa discrétion, la vieille maîtresse prend « la douce habitude de s'immiscer dans toutes les tendresses de famille ».

A Bruxelles où elle se rend un peu plus tard avec Victor, elle est reçue place des Barricades. Elle n'y reste pas inactive. Elle fait la lecture à Adèle qui souffre beaucoup des yeux. Elle a gardé le caractère entier de sa jeunesse. Ses sentiments pour l'épouse ont fait volte-face : la « noble compagne » du bien-aimé est devenue l'amie. Elle s'institue première dame de compagnie du petit Georges, le fils de Charles et d'Alice Hugo, alors âgé de quatre mois. Elle en « rabâche de bonheur, comme une bonne vieille grand-mère² » qu'elle pourrait être. Elle est même invitée à accompagner grands-parents, parents et nouveau-né dans leur villégiature aux bois de Chaudfontaine. Elle en revient éclaboussée de joie :

Mon cœur ne sait plus auquel entendre de vous tous. Je suis ravie, attendrie, éblouie, heureuse plus qu'il n'est permis de l'être à une pauvre vieille femme comme moi. Mon effusion déborde de tous les bonheurs que je viens d'avoir pendant ces quinze jours de fleurs, d'enfant, de soleil, de famille et d'amour. Je t'adore et je vous bénis³...

Comblée par cette « réhabilitation délicate et discrète », elle ne sait rien refuser à celle qu'elle a tant détestée. De

1. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 628.

2. Cf. Paul SOUCHON : *Les Deux Femmes de V. Hugo*, p. 240.

3. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 653.

retour dans « son bon petit Guernesey » elle séjourne un mois à *Hauteville House*, en l'absence de Mme Hugo :

Je veux profiter de tous les instants et de toutes les occasions que le bon Dieu et toi me donnez — écrit-elle à Victor —, et je vous en remercie tous les deux avec adoration¹...

Pour une fois, Adèle a vu juste. Elle peut disparaître en paix. Elle ne souhaite plus qu'une chose : mourir dans les bras de son mari :

« Dès que je te tiendrai, je me cramponnerai à toi sans te demander ta permission. Je serai si douce et si gentille que tu n'auras pas le courage de me désert²... »

Son vœu est exaucé. Le 25 août 1868, alors que Hugo est arrivé depuis peu à Bruxelles, elle est terrassée par une attaque d'apoplexie. Elle s'éteint quelques heures plus tard. Suivant son désir, elle sera enterrée à Villequier, auprès de Léopoldine.

« Je l'accompagnerai jusqu'à la frontière... », note le poète dans l'un de ses carnets. Auparavant, il la fait photographier sur son lit de mort et trace, au bas de l'agrandissement de cet ultime portrait : *Chère morte pardon-née...*

Pendant toute cette fin d'août, Juliette reste dans l'ombre. Malgré son désir de reconforter Victor, elle ne participe à aucune cérémonie. Elle s'abstient de faire partie du « triste voyage » qui emmène le cercueil vers la France :

1. *Ibid.*, p. 641.

2. Cf. Gustave SIMON : *La vie d'une femme*, p. 429.

Encore ce dernier sacrifice à la malignité humaine pour avoir le droit de nous aimer ensuite à ciel ouvert, n'est-ce pas mon cher bien-aimé¹ ?

A présent que son amant est veuf, envisage-t-elle de se faire épouser ? La pensée l'effleure :

Je voudrais trouver dans mon cœur le baume qui calmerait la profonde blessure du tien et je ne trouve rien qu'amour, amour et amour. Prends-en ce que tu voudras, quand tu voudras et comme tu voudras²...

Mais le mariage, c'était bon pour autrefois. Quand un événement aussi parisien pouvait servir amour et carrière. Maintenant, elle n'y tient pas. Elle ne serait jamais que la *seconde* madame Victor Hugo. Trente-cinq ans de passion pour arriver à la plus banale des régularisations, quelle déchéance !

Son parti est vite pris. Non seulement elle ne risque aucun mot qui puisse prêter à équivoque, mais elle entretient le culte de la morte. A peine revenue dans l'île, elle s'installe chez elle et déclare à Hugo :

Il me semble que, depuis que j'ai repris possession de ma vie ici, mon âme s'est agrandie et comme doublée, et que je t'aime à la fois avec la grande âme de ta chère absente et la mienne. Je lui demande, à cet illustre témoin de ta vie ici-bas, de vouloir bien être le mien devant Dieu là-haut. Je lui demande la permission de t'aimer autant que je vivrai en ce monde et dans l'autre³...

1. Cf. Paul SOUCHON : *Les Deux Femmes de Victor Hugo*, p. 247.

2. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 652.

3. Cf. Louis GUIMBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, p. 227.

Les vieux amants reprennent la même vie : vie débordante pour Victor qui travaille à un roman, *L'Homme qui rit*, marche, se baigne par le soleil ou par le vent, quand il pleut « se radoube à l'intérieur¹ » en avalant une cuillerée de « goudron », puis dîne comme quatre à *Hauteville II*² et rentre dormir d'un sommeil profond. Vie ralentie pour Juliette, appesantie par l'âge et que de fréquentes attaques de goutte privent de sorties.

Elle ne souhaite pas la fin de l'exil :

Si j'osais, je demanderais au Ciel de prolonger notre séjour ici autant que nos vies³.

Epreuve-t-elle tant de plaisir à régner en maîtresse absolue sur les deux Hauteville, d'où, un à un, tous les autres ont fui ? S'est-elle attachée si fort à sa belle maison, à son jardin, à Guernesey qu'elle nomme la « patrie de poche » ?

La réponse arrive quand les premiers nuages assombrissent l'horizon impérial.

*
**

Juillet 1870. Depuis des mois, le comte de Bismarck attend l'occasion de lâcher la formidable armée prussienne. La dépêche d'Ems survient à point nommé. Ce qui n'était

1. Jules CLARETIE : *Souvenirs intimes*. (Paris, Librairie Malifère, 1902.)

2. C'est ainsi que, dans ses carnets, Hugo nomme *Hauteville Féerie*.

3. Cf. Louis GUIMBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, p. 227.

qu'un rapport de chancellerie devient, déformé, prétexte aux hostilités. Le 14 juillet, la guerre éclate entre la France et la Prusse. Trois semaines plus tard, les armées françaises ont essuyé désastres sur revers. Dans ces conditions, l'Empire ne tiendra pas longtemps.

« Quand la liberté rentrera, je rentrerai », déclare Hugo, qui, après avoir rangé ses manuscrits au fond de trois malles, annonce son intention de partir pour Bruxelles et d'y guetter le moment de regagner Paris.

Alors Juliette se découvre. Oui, elle redoute de rentrer en France :

Ce à quoi je sens que je ne m'habituerai jamais, ce sont les périls de toutes sortes que tu vas affronter en allant à Paris : depuis la perte de ta santé jusqu'à la perte de ton amour pour moi, c'est-à-dire la mort de mon âme. Je pense avec effroi aux tortures de toute espèce que je vais retrouver là, et mon courage recule et demande grâce d'avance... J'ai lutté toute la nuit contre la coupable pensée de désertir mon poste lâchement, avant même d'avoir vu l'ennemi, non pas celui qu'on combat à feu et à sang, mais celui qui vous tue avec un sourire...

Elle souffre évidemment des incartades avec les servantes. Mais elle feint de les ignorer. D'ailleurs, y croit-elle vraiment ? En tout cas, ce ne sont là que des exutoires méprisables qui élaboussent, sans l'amoinrir, l'amour qu'on lui porte. Orgueilleux comme il est, Hugo ne peut s'éprendre d'une fille stupide. Tandis que, mis en présence d'une femme intelligente, spirituelle... De telles craintes sont indignes d'elle. Elle se ressaisit et ajoute :

Il faut que tu sois heureux n'importe avec qui, n'importe com-

ment. Mon devoir est de m'y dévouer quoi qu'il arrive. Tant pis ou tant mieux pour moi si je succombe à la tâche¹...

Elle peut se sentir fière. Son amour n'égale-t-il pas le génie de Hugo ?

Le 2 septembre, c'est le désastre de Sedan. Napoléon III, prisonnier, capitule. Le 4, la République est proclamée. Le lendemain, Hugo prend place dans le train qui part pour Paris. « Voilà dix-neuf ans que j'attends ce moment-là », murmure-t-il d'une voix que brise l'émotion.

Juliette, elle aussi, est émue. Elle va revoir ces rues, ces maisons dont beaucoup sont inséparables d'un souvenir. Il y a dix-neuf ans, elle rejoignait Victor en Belgique, fuyant l'ombre d'une certaine Léonie...

A peine a-t-elle mis pied sur le terre-plein de la gare du Nord qu'elle ressent un pincement au cœur : resplendissante de jeunesse et de beauté, Judith Gautier, la fille du « bon Théo », saisit le bras de Hugo, qui lui parle « sur un ton de galanterie charmante ».

N'avait-elle pas raison de regretter l'île heureuse ?

1. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 671.

XIV

LA VIEILLE DAME
AUX CHEVEUX DE NEIGE

TOUT DE SUITE, le changement de vie est total. Finis le calme, l'intimité. L'appartement de Paul Meurice, où Juliette et les Hugo sont descendus les premières nuits, puis l'hôtel du Pavillon de Rohan regorgent d'une foule de quémendeurs et d'amis. Dès qu'on y bouge, on se heurte à Edmond de Goncourt, à Louis Blanc, à Jules Claretie, à Frédérick Lemaitre... Certains, désireux d'écouter longtemps le Vieillard de la Mer, restent dormir, un peu partout, sur des divans. Au matin, les éclats de rire de Georges et de Jeanne, les petits-enfants du poète, tirent chacun d'un sommeil trop court. Et le brouhaha recommence.

Sitôt qu'elle peut s'échapper, Juliette retrouve au-dehors la même atmosphère de fièvre. Les Prussiens encerclent Paris. Des bataillons décimés, des francs-tireurs circulent d'un bout à l'autre de la ville en braillant la *Marseillaise* ou le *Chant du départ*. Par petits groupes, des ouvriers en bleu de travail défilent au cri de « Vive la

Commune ! » Bourgeois et menu peuple s'amassent place de la Concorde autour de la statue de Strasbourg qui disparaît sous des monceaux de fleurs. A cette vue, un sourire naît sur les lèvres de l'ancien modèle. Qui, dans la foule, se doute que Pradier, jadis, sculpta d'après elle l'allégorie ? Par-delà le Bois de Boulogne, troué de fondrières, les forêts brûlent. Et, à n'importe quelle heure, recouvrant tout, le sifflement des obus qui éventrent des quartiers de Paris.

Le siège dure. Il n'y a presque plus rien à manger. On se rabat sur les chevaux et les ânes que les bouchers exhibent à leurs devantures. Dans les quartiers populaires, on va jusqu'à se nourrir de rats. « On fait des pâtés de rats, note Hugo, on dit que c'est bon. »

Juliette n'aura pas à commander de tels menus. Le Jardin des Plantes l'approvisionne en antilopes et en ours. Au jour de l'An, son neveu, Louis Koch, arrive de Bretagne avec deux perdrix et deux choux. Et, le 29 janvier 1871, tandis que la neige ouate choses et bruits, l'armistice est signé.

A Bordeaux, où, dès février, Hugo, futur membre de l'Assemblée nationale, a transporté sa maisonnée, l'existence ne convient pas davantage à Juliette. Mêmes difficultés qu'à Paris pour se loger. Mêmes journées solitaires, car le poète, choisi comme président de la gauche, partage son temps entre l'Assemblée, les réunions politiques et le travail personnel. Comme il ferait bon retourner dans leur île !

Je pense à notre cher petit paradis perdu de Guernesey, à nos douces promenades autour de l'île que nous ne referons peut-être jamais, à notre vie si paisible et si heureuse, à ta gloire incontestée, à ton génie rayonnant sur le monde entier, à ta parole sublime

écoutée religieusement des quatre points cardinaux, comparés avec ce qui se passe ici et ce qui te menace dans l'avenir, et je suis triste jusque dans le fond de l'âme¹.

Seule consolation : s'occuper de petite Jeanne, sa préférée, quand Victor sacrifie son rôle de *bonne d'enfants* à celui de représentant du peuple.

Aussi, quelle n'est pas sa joie quand, un soir, il lui rapporte les phrases qu'il vient de prononcer à l'Assemblée !

Il y a trois semaines, messieurs, vous avez refusé d'entendre Garibaldi... Aujourd'hui, vous refusez de m'entendre. Cela me suffit. Je donne ma démission²...

Et, comme il a promis de l'emmener à Arcachon, elle retrouve une gaieté de jeune fille.

Bonheur éphémère. Le 13 mars, veille de leur départ, Charles Hugo est trouvé mort au fond d'un fiacre.

**

Aussitôt, c'est la montée à Paris. Le Père-Lachaise. Des obsèques interminables au milieu d'un peuple en armes. Hugo, hébété de chagrin. Puis, de nouveau, Bruxelles. La place des Barricades. Victor et sa belle-fille, Alice, se démenant dans les méandres d'une succession déficitaire, tandis que, de France, parviennent des nouvelles alarmantes : la guerre civile sous l'œil de l'occupant, Paris à feu et à sang, des amis arrêtés ou fusillés, tantôt par les Communards, tantôt sur ordre de l'Assemblée.

Soudain, une nuit, les vitres et les lustres de la maison volent en éclats, des projectiles entaillent les meubles,

1. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 675.

2. Cf. A. MAUROIS : *Olympio ou la Vie de Victor Hugo*, p. 503.

s'abattent sur le plancher, du dehors montent des hurlements sinistres : « A mort Victor Hugo ! A mort le brigand ! A la lanterne ! »

La réaction était à prévoir. Victor ne vient-il pas de publier un article réclamant droit d'asile pour les proscrits de la Commune ?

C'est alors l'expulsion de Belgique, la fuite vers le Luxembourg, Vianden. Quatre mois d'une tristesse indéfinissable malgré le pittoresque de la petite ville paresseusement étalée au bord de l'Our. Enfin, le retour à Paris.

* *

Tandis que Hugo, Alice et ses enfants s'installent 66, rue de la Rochefoucauld, Juliette emménage rue Pigalle.

Malade, obèse, les changements de résidence l'ont épuisée. Le dernier plus que tous les autres. « Je suis si fatiguée, écrit-elle, qu'il me semble que le repos éternel ne me reposera pas assez ¹. »

A la lassitude s'ajoute la déception de faire logis à part. Après tant de mois de vie en commun, il est dur de réapprendre à vivre seule, dur de voir un « tant-aimé » préférer la présence d'une jeune et jolie belle-fille à celle de sa maîtresse, dur de défendre, de loin, un vieil amour contre « toutes ces cocottes à plume et à bec que veux-tu ² ».

Est-elle donc si gênante ? A Vianden, clouée sans cesse au lit par des accès de goutte, a-t-elle empêché Victor de se promener chaque jour, de longues heures, avec Dieu sait qui ? A-t-elle avoué les affres par lesquelles elle passait quand elle le voyait rentrer, le regard allumé, l'air

1. Cf. Louis GUIMBAUD : *Victor Hugo et Juliette Drouet*, p. 234.
2. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 702.

trionphant ? Hormis quelques boutades sans importance, a-t-elle fait la moindre scène ?

Puisqu'elle ne peut désormais venir à tout propos chez lui, c'est lui qui viendra à elle. Son petit appartement à peine mis en ordre, elle recommence à donner des dîners aussi distrayants, aussi parfaits qu'à Guernesey.

Ému par le cran de cette femme usée, Hugo accumule les marques de tendresse. Le 2 janvier 1872, il fait venir « Madame Drouet » rue de la Rochefoucauld. Pour les futurs interprètes, pour Mlle Sarah Bernhardt, chargée d'incarner la reine, il y donne lecture de *Ruy Blas* que reprend l'Odéon.

J.J. était là — note-t-il dans un carnet. — Le 2 janvier 1833, il y a juste aujourd'hui 39 ans, elle assistait à la lecture de *Lucrece Borgia*, faite par moi aux acteurs dans le foyer du théâtre de la Porte-Saint-Martin, brûlé et détruit aujourd'hui. O souvenirs ¹...

Quelques jours plus tard, il lui adresse la lettre suivante :

Ma bien-aimée, voici la prière que, depuis bien des années, la nuit, dans mes insomnies, j'adresse à Dieu en songeant à toi :

O Dieu, faites-nous vivre ensemble à jamais. Exaucez-la en moi, exaucez-la en elle. Faites qu'elle ne manque à aucun jour de ma vie et à aucun instant de mon éternité. Faites que je sois à jamais, dans cette vie et dans l'autre, utile et aimé, utile au bien, aimé par elle. Sauvez-nous, transfigurez-nous, unissez-nous ²...

Puis, comme Juliette continue de soupirer après « le bon et beau Guernesey » et que lui-même souhaite à présent fuir la vie politique et les innombrables tentatrices pour

1. Cf. Louis BARTHOU : *Les Amours d'un Poète*, p. 349.
2. Victor Hugo : *Lettres à Juliette Drouet*, p. 158.

accomplir « les dernières choses qu'il a en tête », il accède à sa prière.

Le 7 août 1872, le salon de la rue Pigalle fermé, les malles refaites, les vieux amants repartent joyeux pour Guernesey.

*
**

Saint-Pierre-Port, un soir d'août. Sous une brise tiède que chargent des senteurs de lande, les goélettes dansent à l'abri du môle. Enchevêtrés, éclaboussés de soleil, les cordages tissent une gigantesque toile d'araignée devant la falaise où s'étagent les demeures vertes, roses ou brunes. A gauche, en pleine lumière, dominant tout, le *crystal room*, comme un phare prêt à assurer la relève. Et, plus bas, en partie cachée par les arbres et les fleurs, *Hauteville Féerie*.

De retrouver sa maison, ses porcelaines et le cher océan, Juliette exulte :

Feu et flammes, soleil et amour, sur la terre comme au ciel, dans mon cœur et dans mon âme, je t'adore¹...

La voici de nouveau seule avec le « grand bien-aimé ». Peut-on compter la présence de l'insignifiante Alice qui ne goûte guère de vivre dans la demeure « fantastique » et qui ne songe qu'à repartir avec ses enfants ?

Seule, elle « dévore des yeux et de l'âme » les évolutions matinales de Victor à son balcon. Seule, elle jouit du déjeuner pris « en famille » à *Hauteville House* et de la promenade en calèche sous le bavardage insatiable et charmant de Georges et de Jeanne. Seule, elle collabore

1. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 688.

au nouveau roman : *Quatre-vingt-treize*. Ce travail la remplit d'émotion et de fierté.

Quatre-vingt-treize, c'est l'histoire des actes de bravoure et des atrocités qu'en pays de Fougères engendra la Révolution. C'est aussi, riche en panache, bourrée d'antithèse, l'analyse des héros, chouans et républicains. Juliette, alias Juliette Gauvain, n'est-elle pas née à Fougères ? N'est-elle pas fille de chouan ? En 1836, selon le vœu exprimé par Hugo, n'a-t-elle pas rédigé un compte rendu de leur voyage en Bretagne ? Le temps est venu de ressortir le manuscrit, de le revoir, d'y ajouter quelques autres souvenirs et d'être, une fois de plus, mêlée à « l'œuvre surhumaine et sublime », puisque Victor baptise du nom de Gauvain son héros républicain.

Dans cette atmosphère de labeur, sous cet air vif, comme elle « se sent capable d'aimer plus et d'aimer mieux » ! Qu'elles se sont vite dissipées, les Judith Gautier, les Sarah Bernhardt et toutes les autres...

Épanouie, Juliette reprend son rôle de secrétaire et ses louanges :

Je suis confondue d'admiration devant la table de multiplication de tes chefs-d'œuvre¹.

Malheureusement, ses doigts déformés ne lui permettent plus d'écrire à longueur de temps. La chère *copie* devient vite un supplice. Elle songe à se faire remplacer par Blanche, la fille adoptive de ses amis Lanvin, qu'elle a engagée comme lingère avant de partir pour Guernesey. La jeune femme possède une fort jolie écriture, elle connaît l'orthographe et raffole de poésie.

Pourtant, quelque chose la retient. Comme une

1. Cf. A. MAUROIS : *Olympio ou la Vie de Victor Hugo*, p. 523.

appréhension. Il semble que, depuis quelque temps, Victor s'intéresse beaucoup à Blanche. Que signifient ces gestes ébauchés, ces paroles en suspens ? Pourquoi Blanche prend-elle ce visage crispé sitôt que l'on parle du Maître ?

De nouveau s'incruste l'angoisse qui l'avait saisie à Vianden, à Paris...

« Cet après-midi, constate Hugo dans son carnet, J. n'est pas tranquille¹... »

Il y a de quoi !

Tant qu'il était à Paris, très occupé par ailleurs, le poète n'avait guère prêté attention à cette fille de vingt-deux ans qu'il croisait chez sa maîtresse. A présent, le vent âpre de Guernesey, un regain de puissance créatrice et la proximité de ces hanches pleines, de cette poitrine généreuse fouettent ses appétits :

Mieux que qui que ce soit je sais, en vaillant drille,
Vider une bouteille et remplir une fille².

Avec Blanche, il entend bien mettre son programme à exécution. Mais tout se ligue contre lui : Juliette fait bonne garde, la jeune fille résiste, lui-même, un moment, semble ébranlé par l'inquiétude de l'une, par le désarroi de l'autre :

Alba. Peligro. Aguardarse. No quiero malo para ella, ni para la que tiene mi corazon... (Blanche. Danger. Être en garde. Je ne veux pas qu'il lui advienne du mal, ni à celle qui a mon cœur³...)

Mais, le printemps aidant, la résistance de Blanche

1. Cf. Louis BARTHOU : *Les Amours d'un Poète*, p. 356.
2. Victor HUGO : *Pierres* (textes rassemblés et présentés par Henri GUILLEMIN), p. 246.
3. Cf. Louis BARTHOU : *Les Amours d'un Poète*, p. 356.

finit par exaspérer son désir. Il veut fourrager à plaisir dans cette chevelure d'ébène, il veut voir chavirer les yeux sombres et, sous ses caresses, frémir le jeune corps. Alors le septuagénaire se fait plus enchanteur que jamais. Il accumule les poèmes en l'honneur de celle qu'il a rebaptisée *Alba* :

Le printemps laisse faire, il permet, rien ne bouge.
Nous marchions, elle était rose, et devenait rouge,
Et je ne savais rien, tremblant de mon succès,
Sinon qu'elle pensait à ce que je pensais¹...

Juliette étant assez souffrante et incapable de marcher, il multiplie les promenades, prétextes à des regards brûlants, à des frôlements que ponctuent d'éblouissants monologues sur la nature, sur Dieu, sur l'âme. Peut-être aussi lui expose-t-il sa théorie sur la chasteté :

Tension de la chair vers l'idéal lointain,
Refus de floraison à la vie, à la sève,
Évaporation de la matière en rêve,
Effort hautain du corps et des sens vers l'azur,
De la bouche et du ciel baiser sévère et pur².

Si bien qu'aux premiers jours d'avril 1873, Blanche finit par succomber.

Le carnet apprendra tout à Juliette. Par quel hasard le trouve-t-elle, début juin ? Traîne-t-il sur l'une des tablettes du belvédère lorsqu'elle y pénètre ? Rendue méfiante par les billets pleins de prévenance que, contrairement à son habitude, Hugo lui adresse chaque jour, fouille-t-elle dans

1. Victor HUGO : *Toute la Lyre* « La Forêt », tome II, vi, 50, p. 147.
2. Victor HUGO : *Pierres* (textes réunis et présentés par Henri GUILLEMIN), p. 200.

le tiroir secret ? Toujours est-il qu'en quelques instants, et malgré l'espagnol dont le poète use d'une façon assez puéride, ce qui n'était qu'appréhension devient réalité. Maintenant, elle sait tout : les frasques ancillaires, les aventures d'un soir, les liaisons passées. Mais, ce qui la blesse au plus profond d'elle-même, c'est cette lutte engagée sous son propre toit, cet assaut remporté, presque sous ses yeux, sur une enfant qu'elle a voulu aider. Comment Victor ose-t-il encore lui parler d'amour ? Jusqu'où va la duplicité de cet homme qui, au printemps dernier, alors qu'il menait de front plusieurs intrigues, avait eu l'audace de lui écrire :

Écoute, ma bien-aimée, je n'ai pas dormi de la nuit, je suis profondément triste. Il me semble qu'il y a *quelque chose ou quelqu'un* entre nous. Pourtant, je suis sûr que ce n'est pas de mon côté. Hier soir, tu m'as fait une question qui m'amène à te dire, et à t'écrire ceci : je veux ne jamais revoir ma fille ni toi dans la vie future s'il y a sur la terre quelqu'un que j'aime plus que toi. Et je signe V¹.

Cependant, le premier moment de vertige passé, Juliette retrouve la maîtrise d'elle-même. Se l'avoue-t-elle ? Il n'y a aucune proportion entre le désespoir qui la submergea naguère, après qu'elle eut reçu le paquet de Léonie Biard, et l'actuelle blessure d'amour-propre. Trop d'événements, trop de malheurs l'ont cuirassée contre les coups du destin. Le mépris qu'elle affiche pour ces incartades de vieillard facilite sa philosophie. Elle sait aussi que Hugo ne ment pas quand il affirme qu'elle est la plus aimée...

De telles raisons dictent sa conduite. D'abord, elle refuse l'évidence. Jamais elle ne montrera qu'elle *sait*.

1. Victor Hugo : *Lettres à Juliette Drouet*, p. 160.

A Victor, elle demande « pardon à genoux de cet amour à vif qu'un rien blesse et fait saigner¹ ». Elle le supplie de ne pas l'attrister « par des marivaudages *peut-être innocents*² ».

Dans l'attitude de l'ancienne princesse Négroni, il entre une grande part de fierté. Le rôle de femme complaisante et délaissée lui fait horreur. Il entre aussi un sens inné de la façon dont on retient un homme. Inquiétant Hugo, le climat d'incertitude ainsi créé le placera dans un état d'infériorité dont elle tirera avantage. Puisque Blanche n'est rien pour lui, que lui importe qu'elle parte ?

Juliette fait comparaître sa protégée. Celle-ci, malgré les dires de certains biographes, n'a rien d'une intrigante. Sitôt que fusent les questions, elle fond en larmes, elle avoue, elle donne les détails exigés, et, comme elle est bonne, elle devine ce que l'interrogatoire cache de détresse. Aussi accepte-t-elle d'en passer par où voudra sa bienfaitrice.

Juliette lui ordonne alors de quitter Guernesey dans le plus bref délai. Mais, craignant un esclandre, elle exige un motif à ce départ précipité. C'est ainsi qu'aux yeux de tous, Blanche s'embarque fiancée et désireuse de « rentrer à Paris pour s'y marier ».

Une fois de plus, Mme Drouet triomphe :

J'assisté — écrit-elle le 1^{er} juillet 1873 — aux préparatifs du départ de cette pauvre Blanche, non sans émotion, bien que j'aie (ou que je croie avoir, ce qui est la même chose) beaucoup de raisons de ne pas m'attrister de son départ. Elle-même, au reste, a souhaité de s'en aller et, en ce moment, sa figure rayonne de joie. Je souhaite, sincèrement et de tout cœur, qu'elle trouve à Paris le bonheur... Si même il m'était donné d'y contribuer, je

1. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 699.

2. *Ibid.*, p. 699.

le ferais avec plaisir, pourvu que ce ne soit pas au détriment de mon propre bonheur¹...

A-t-elle seulement gagné la tranquillité ?

Bien que laissé à l'écart des conciliabules, Hugo a senti planer le drame. Évidemment, il tient à Blanche. Il tient plus encore à Juliette et, par-dessus tout, à la paix dans son intérieur. Aussi n'élève-t-il aucune protestation quand il apprend la « décision » de la jeune fille. Le jour de son départ, il se contente de noter mélancoliquement :

« *A las 11, se ha desaparecido el vapor*². »

Mais bientôt Guernesey l'ennuie. Depuis qu'il n'y croise plus sa jeune maîtresse, *Hauteville House* lui fait l'effet d'une sombre bâtisse. Même la campagne, où un ardent soleil burine d'outremer les ombres, lui paraît désolée. Fin juillet, prenant prétexte de la maladie de François-Victor, il décide de regagner Paris.

Juliette est atterrée. Elle connaît assez le poète pour savoir que, même sérieux, l'état de santé de son fils ne le ferait pas bouger si le plaisir n'entraînait en ligne de compte. Ainsi Victor se languit de Blanche. Cette toquade serait-elle en passe de devenir une véritable liaison ? A tout prix, il faut lutter contre une femme assurément belle, mais d'intelligence médiocre et d'instruction sommaire.

Et Juliette Drouet fourbit les armes. Avant de quitter l'île, elle adjure Hugo de ne jamais chercher à revoir Blanche. Il promet. Elle sait ce que valent les serments de cet homme épris de volupté. Elle exige qu'il jure « sur la tête » de François-Victor. Mais un serment tient-il devant le désir ?

A peine installé à Auteuil, chez son fils mourant, Hugo

1. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 700.
2. Cf. Raymond ESCHOLIER : *Un Amant de Génie*, p. 563.

ne songe qu'à retrouver *Alba*. Tandis qu'Alice et Juliette veillent sur un malade qui, malgré chauffage et couvertures, grelotte de froid, chaque après-midi il prend l'omnibus, grimpe allégrement sur l'impériale et gagne le quai de la Tournelle où il a meublé pour Blanche un nid charmant. Parfois, le vieux Mage reste des heures à contempler « Astarté sans masque » et à lui prouver son admiration. A d'autres moments, il l'emmène se promener au jardin des Plantes. Ils s'asseyent l'un près de l'autre, de préférence « sous l'yeuse » qui leur rappelle Guernesey. Elle tire de sa corbeille un ouvrage et se met à broder. Il rêve, médite ou bien la regarde, heureux.

Malgré son respect des « promenades solitaires et fécondes pour l'humanité¹ », Juliette ne tarde pas à flairer l'idylle. On assure que, voulant savoir à quoi s'en tenir, elle fit suivre Hugo par un détective privé. C'est possible. N'a-t-elle pas, tout simplement, recours au fameux carnet ?

Toujours est-il que, le 19 septembre, exaspérée par la « trahison impitoyable, permanente et lâche » du poète, affolée surtout de découvrir à quel point il s'est attaché à Blanche, elle s'enfuit, comme jadis, après avoir griffonné un billet d'adieu.

Hugo est désespéré. Il trompe Juliette et il l'adore. La nuit précédente, il a fait un cauchemar. Pressentiment, à n'en pas douter :

Rêve affreux — confesse-t-il dans son carnet. — J'étais dans une forêt. Cela m'étouffait, je me suis débattu et réveillé avec un cri terrible, puis, éveillé, j'ai entendu des frappings dans une chambre, trois par trois, très forts et très étranges, puis comme des passages d'êtres invisibles tout près de mon oreille. Je me suis rendormi pourtant, mais avec une sorte d'horreur²...

1. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 703.
2. Cf. Louis BARTHOU : *Les Amours d'un Poète*, p. 358.

Coûte que coûte, il lui faut récupérer son « âme ». Sinon, que deviendra-t-il ? Aussitôt, il organise les recherches. Il envoie télégrammes sur télégrammes : à *Hauteville House*, que garde Julie Chenay ; à Brest, chez Renée Koch, sœur de Juliette ; à Bruxelles, où résident les Luthereau, qui, lors du coup d'État, facilitèrent sa fuite, où séjournent également son ami Béro...

Mais personne ne sait où se cache Mme Drouet. Inquiet, bourrelé de remords, Hugo endure « tous les supplices ». Il essaie de faire bon visage, mais il a le cœur brisé. La cruelle se venge bien !

Elle se punit aussi. Terrée en Belgique, Juliette passe une semaine atroce. Loin de Victor, les jours se sont mués en un amoncellement de minutes interminables. On dirait qu'elles s'agglomèrent pour former cette boule grise et flasque qui, enrobée d'une gangue d'ennui, protège de tout chagrin comme de toute joie. Est-ce là ce qu'on appelle vivre ? A son tour, la pauvre femme connaît le remords, « désespoir des damnés ». Elle occupe sa solitude à chercher toutes les raisons d'approuver sa conduite. Elle n'arrive qu'à se repentir d'avoir lâchement déserté son poste. Est-ce ainsi qu'elle compte achever la mission dont elle s'est chargée ? Si elle ne se rend plus utile, à quoi sert de prolonger une vieille carcasse ?

Et Juliette se laisse retrouver. Mieux, elle consent à revenir. Le 16 septembre, Hugo reçoit un télégramme de Béro :

« Partira de Bruxelles bientôt. Sera à Auteuil dans la soirée¹. »

Du coup, le poète délaisse la répétition générale de *Marie Tudor*. Sans prendre le temps de dîner, il se rue

1. Cf. Raymond ESCHOLIER : *Un Amant de génie*, p. 580.

à la gare du Nord. Il piétine cinq quarts d'heure sur le quai, trompant sa faim avec un pain d'un sou. Enfin, à neuf heures cinq, le train s'immobilise. Vacillante, rose d'émotion, Juliette apparaît. Un seul regard suffit aux amants terribles et tous les griefs sont oubliés. « Bonheur égal au désespoir », écrit-il. Elle, de son côté, affirme : « Je t'aimerai tant et à mailles si serrées que rien de mauvais ne pourra passer entre ton cœur et le mien¹. »

Le lendemain, à la reprise de *Marie Tudor*, ils apparaissent comme « les plus heureux gens de la terre et du ciel ».

Mais un faune renonce-t-il à ses après-midi ? Malgré sa promesse, Hugo revoit Blanche presque aussitôt. Le carnet se noircit de rendez-vous notés en latin ou en castillan. Juliette l'apprend. Après les « horribles jours » de Belgique, après les émotions des retrouvailles, après l'espoir d'un nouveau départ en commun, la découverte achève de l'anéantir. Elle ne peut se résoudre à voir Victor satisfaire ses caprices quand elle, par force, a abdiqué depuis longtemps tout plaisir. Elle souhaite que Dieu la « délivre au plus vite de cet enfer terrestre où mon pauvre cœur est mis à la torture²... »

Un remords vient bientôt amplifier sa souffrance. Bien qu'elle ait rendu à Hugo les « serments imprudents et sacrilèges » faits sur la vie du fils malade, François-Victor meurt le 26 décembre 1873, asphyxié par la pneumonie.

..

Un soir d'avril 1875. Le carillon de l'église de la Trinité achève de laisser fondre sept gouttes de bronze sur les

1. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 701.

2. Cf. Raymond ESCHOLIER : *Un Amant de Génie*, p. 583.

toits voisins. Le ciel de pourpre blémit, les lucarnes s'argentent. En bas, c'est déjà la nuit. Soudain, au troisième étage, 21, rue de Clichy, les fenêtres s'illuminent : Hugo reçoit des amis à dîner.

Le même cérémonial se déroule chaque soir, ou presque. A la porte de l'immeuble où le poète habite depuis un an avec Alice, ses enfants et Juliette, les fiacres déposent, l'un après l'autre, les invités : Edmond de Goncourt, Renan, Flaubert, le petit Jules Claretie, Dalloz, Arsène Houssaye, Catulle Mendès seul ou escorté de la belle Judith¹, les ménages Banville ou Alphonse Daudet... Les convives sont généralement au nombre de douze, quelquefois quatorze. Jamais treize. Le menu ne varie guère, car Hugo déteste les changements : turbot sauce mousseline, filet de bœuf ou poulet au cresson, pâté de foie gras et glace.

Tandis que Mme Charles Hugo vérifie la tenue de Georges et de Jeanne (le poète a exigé que, malgré leur jeune âge, ses petits-enfants soient de tous les dîners), Mme Drouet jette aux domestiques ses dernières recommandations. Après quoi, elle vient se placer à la droite de Victor. Tous deux accueillent leurs invités debout, à l'entrée du salon rouge. Lui, en redingote à collet de velours et cravate de soie blanche que cachent en partie les pointes d'un col rabattu. Elle, en robe de velours noir et guimpe de dentelles anciennes, avec, pour tout bijou, le camée cerclé d'or que lui a légué Adèle.

Le Maître n'a pas vieilli. Il se tient très droit, garde un teint coloré qu'avive encore l'encadrement de neige du collier et des cheveux gris coupés court, et un œil étonnamment jeune. Au début du repas qu'il préside « au

1. Judith Gautier. La fille de Théophile Gautier avait épousé Catulle Mendès, dont elle se sépara après quelques années de mariage.

grand bout de sa table », il lui arrive de rester silencieux, comme perdu dans une composition magistrale ou d'aimables pensées, « absence d'un génie au bord de l'immortalité¹ ». En fait, une légère surdité l'empêche de se mêler au bruissement des conversations naissantes. Mais, sitôt qu'il s'est en partie rassasié, il devient intarissable, charmant, surtout si ses voisines sont jolies. Parfois, le dîner achevé, il lit des vers. Il s'adosse alors à la cheminée sur laquelle brûlent quatorze bougies, met lentement ses lunettes et jette, en guise d'exorde :

« Messieurs, j'ai soixante-quatorze ans et je commence ma carrière². »

Sur Juliette, par contre, les ans ont laissé leur empreinte. Dans sa toilette sombre, « un peu surannée », elle a l'air d'une vieille dame. Elle a beaucoup maigri. Son visage, jadis si rose, a pris une teinte blafarde et s'est creusé de sillons, comme une terre asséchée. Seuls, les grands yeux bruns restent beaux. Mais pourquoi conservent-ils toujours cette eau de mélancolie ?

A table, elle ne mange presque pas. Quand Hugo porte un toast en disant qu'« il avait eu le bonheur de la rencontrer quarante-deux ans auparavant », elle lève un verre vide. Elle parle avec discrétion, veillant surtout à ce que ses invités ne manquent de rien. Elle ne sort de sa réserve qu'en de rares circonstances. Quand Jules Claretie évoque le retour de Belgique. Quand elle a pour voisin cette commère d'Arsène Houssaye qui, par d'adroites questions, l'aiguille sur les souvenirs de jeunesse. Alors, un court instant, sa voix retrouve l'espièglerie de jadis. Ses mouvements se font plus vifs. Un sourire rajeunit ses traits. Le pensionnat de religieuses.

1. Mme A. DAUDET : *Souvenirs autour d'un groupe littéraire*, p. 47.

2. Edmond de GONCOURT : *Journal*, tome V, p. 201.

Fontan étouffant dans son armoire lors de la visite du comte de Chabrol. Les sorties nocturnes aux alentours de la place Royale après que Hugo lui eut « refait une virginité »... Elle lâche quelques mots d'esprit. Voyant entrer Henri de Lacretelle, elle murmure :

« Prenons garde, il est si grand qu'il va faire voler en éclats le lustre vénitien¹. »

Mais les jours passés à assurer la bonne marche d'une maison fort lourde, les veilles continuelles et les nuits d'insomnie ont raison de sa résistance. Dès qu'elle s'est assise au salon, dans le grand fauteuil près de la cheminée, la fatigue la terrasse. Elle sommeille doucement, « ses beaux cheveux blancs ombrant sa fine tête comme deux ailes de colombe, et les nœuds de son corsage suivant sa respiration douce, presque résignée, de vieille dame endormie² ».

La résignation n'est pourtant pas son fait. Il y a loin de la tenue mondaine à la réalité. Dans l'intimité, Juliette a conservé sa violence. Mais l'âge, les rancœurs et les déceptions ont dévié le courant. Toute contrariété prend une allure de tragédie. En emménageant rue de Clichy, elle s'était installée comme Hugo, Alice et les enfants, au quatrième, étage des chambres. Aussitôt Mme Charles avait prétexté un besoin de place. Elle avait même menacé de partir si on ne lui donnait pas satisfaction. Ineffable *Papapa*, Hugo avait eu si peur de perdre Georges et Jeanne qu'il avait cédé. Et Juliette, contrainte de se plier « aux froides et égoïstes exigences » de la belle-fille, était descendue vivre au troisième, à côté des pièces de réception. Cela avait donné naissance à un billet aigre-doux :

1. Arsène HOUSSAYE : *Les Confessions*, tome IV, p. 302.

2. Mme A. DAUBET : *Souvenirs autour d'un groupe littéraire*, p. 49.

J'ai le cœur rempli de tristes pressentiments. Cet étage qui nous sépare est comme un pont rompu entre nos deux cœurs. A partir de ce soir, toute intimité cesse entre nous... Je tâche de me donner du courage en pensant que le bonheur que je perds, tu le gagnes dans tes deux chers petits-enfants¹...

Les scènes sont fréquentes avec Hugo. Il la traite « comme sa vraie épouse » ; elle aurait préféré rester la maîtresse comblée. Elle refuse d'admettre qu'il aime

Manger de la chair fraîche avec du bon pain tendre,
Au lieu de chair salée avec de vieux biscuits².

Aussi les gribouillis quotidiens prennent-ils de plus en plus l'aspect de réquisitoires :

Je crois que tu ferais bien de te débarrasser peu à peu de toutes ces coureuses de goussets et de culottes qui rôdent autour de toi comme des chiennes inassouvies. La réunion de ta maison avec celle de ta belle-fille t'en fait presque une nécessité³.

En proie à la fatigue et au désespoir, elle regrette presque d'avoir sacrifié sa vie à un homme qu'elle n'est plus très sûre d'admirer. Après la fuite à Saint-Renan, pourquoi est-elle revenue dans son ombre ? Belle, spirituelle comme elle était, il lui aurait été facile de trouver à nouveau un homme intelligent, doué, et tout aussi digne d'être aimé... N'a-t-elle pas surestimé Hugo ? Avec des moyens de femme, ne l'égalait-elle pas ? Et même, ne le dépassait-elle pas ?

1. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, pp. 714-715.

2. Victor HUGO : « Philémon perverti », *Comédies cassées*, II (Reliquat du Théâtre en liberté), p. 525.

3. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 707.

Mon esprit inculte rampe à tes pieds mais mon amour plane au-dessus de ton génie. C'est ce qui me donne l'audace de te disputer aux amours inférieures qui te tentent et t'obsèdent. Y parviendrai-je ? Je l'espère, car j'ai la foi qui rend tout possible¹...

Mais, les « humeurs sombres » dissipées, Juliette redevient l'amante au grand cœur, la fidèle prête à immoler sa vie à la Divinité :

Il faut que rien ne fasse obstacle à ton inspiration, au contraire. Il faut que tout y concoure depuis le rayon du soleil jusqu'aux multiples beautés de la femme que le hasard, le désir et la volonté attirent autour de toi²...

Un jour que Victor, brutalement, exhibe devant elle les vers écrits pour *Mme J...*, avouant ainsi le tendre intérêt qu'il porte à Judith Mendès, elle va jusqu'à l'encourager, trouvant, malgré son chagrin, le moyen d'ironiser sur son sort :

J'ai compris que je ne gagnerais rien à m'opposer à ta jonction avec cette *statue habitée par une étoile* et que je me donnais tout bêtement le ridicule de l'autruche qui croit éviter le danger en enfonçant sa tête dans le sable.

C'est pourquoi, mon grand bien-aimé, je te prie d'agir en toute liberté, en envoyant quand tu voudras les vers dédiés à ta belle inspiratrice. Cette poésie étant tirée, il est tout simple que vous vous en enivriez l'un l'autre, et tant pis pour ma soif³...

Cette abnégation attendrit le Maître. Comme il sait le pouvoir des hommages lyriques sur Juliette, il s'empresse de la consoler en lui adressant un poème aussi magnifique que celui qu'il a composé en l'honneur de Judith :

1. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 708.
2. *Ibid.*, p. 711.
3. *Ibid.*, p. 713.

Quoi ? Vous, gloire, auréole, éblouissement, grâce,
Vous qui ne passez pas, vous craignez ce qui passe ?
Comment ? Vous, la beauté céleste, vous craignez,
Déesse, la beauté d'en bas ? Vous qui réglez,
Vous redoutez l'éclat éphémère de celles
Qu'avril jette et qui sont comme ces étincelles,
Qui, comme la verveine et la sauge, et le thym,
Naissent dans la lueur fuyante du matin,
Embaument un moment les prés et les charmilles,
Et qui durent autant que l'aube, étant ses filles ?...
Vous, jalouse ! De qui ? Vous troublée ! Et pourquoi ?
Le jour sans nuit, c'est vous ; l'amour sans fin, c'est toi.
Qui peut-elle envier, celle que tout envie ?
Qui donc détrônerait du trône de la vie
Sa beauté ? Qui pourrait saisir ce diamant,
Vénus, et l'arracher du front du firmament ?
Sois calme en ton azur. Que t'importe, à toi, flamme,
Clarté, splendeur, toujours présente comme une âme,
A toi l'enchantement de l'abîme vermeil,
Fait pour le baiser éternel du soleil,
Qu'un rayon en passant sur une fleur se pose ?
L'étoile au fond des cieux n'a pas peur de la rose¹.

L'Immortelle a beau se déclarer « éblouie, émue jusqu'au fond de l'âme », elle garde une attitude désabusée. Elle est effroyablement, incurablement jalouse :

Il n'y a pas de cuirasse, fût-elle en diamant, pour protéger le cœur contre la jalousie, et pas de distance assez grande, fût-elle du ciel à la terre, pour en préserver l'étoile²...

Seules, deux occupations parviennent à la sortir de son obsession : la politique et les petits-enfants.

Georges et Jeanne raffolent de *Roumé*, comme ils ont

1. Victor HUGO : « A une Immortelle » (*Toute la Lyre*, Livre VI, LI, poésie datée du 7 juillet 1874).
2. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 718.

baptisé Juliette. Celle-ci le leur rend bien. Pour eux, elle a toutes les tendresses. Ils accaparent Victor, ils sont la cause du conflit des étages : n'importe ! elle n'arrive pas à leur en vouloir. Un de ses rares bonheurs est de se promener avec eux et avec leur *Papapa*. Devenu homme, Georges gardera un souvenir lumineux de ces après-midi d'enfance :

Pour nous, Papapa abandonnait l'impériale de l'omnibus et ses raides échelons. Mme Drouet revêtait sa plus belle robe à volants et son mantelet de dentelles. Elle mettait sur ses beaux cheveux argentés une capote à brides et prenait, pour s'abriter du soleil, sa petite ombrelle de malines à manche de nacre articulé. Papapa, en veston d'alpaga, le panama sur la tête, nous appelait, nous pressait, afin de ne point perdre les heures chaudes, et nous nous installions tous quatre dans la voiture¹.

Sur le plan politique, le comportement de Juliette s'est modifié. Non pas que ses opinions aient changé. Elle reste la patriote éprise d'équité, la républicaine désireuse de voir triompher « le bon, le beau, le bien, le juste ». Mais elle souhaite à présent que Victor soit repris par une charge officielle. Elle préfère avoir pour rivale la politique plutôt que « toutes ces cocottes sur leurs ergots ». En outre, les honneurs ne permettent-ils pas de souffrir moins ? Comme, de surcroît, Hugo semble tenté par un fauteuil de sénateur, elle le seconde de son mieux. Rue de Clichy, Louis Blanc, Clemenceau, Gambetta deviennent des convives assidus. Si bien qu'en janvier 1876, épaulé par Clemenceau, le poète est candidat au Sénat et élu au second tour.

Juliette recommence alors de l'accompagner. Malgré une

1. V. Hugo raconté par V. Hugo, textes rassemblés par Claude Roy, p. 841.

« vieille bête de goutte » et de fréquents maux d'estomac, elle prend avec lui le train pour Versailles. Elle monte ensuite dans quelque « voiture mal close et humide », où elle patientera tant que dure la séance, à moins qu'elle ne s'installe dans un café voisin, voire même dans un rendez-vous de cochers.

Rien ne l'arrête : ni l'âtre fumée qui voile les visages et brûle la gorge, ni les relents d'alcool, ni les propos gras. Elle se sent bien, elle est presque heureuse : elle veille sur la mission de son tant-aimé. Tandis que passent lentement les heures, elle songe. Au fond, a-t-elle jamais cessé d'admirer Victor, de croire en son rôle d'apôtre des opprimés ? Ne s'est-il pas juré d'obtenir l'amnistie « pleine et entière » pour les hommes de la Commune ? Elle est certaine que l'éloquence du Maître viendra à bout des dernières résistances. Déjà, la foule est avec eux. A chaque fois qu'ils sortent, des inconnus les acclament, leur lancent des fleurs...

Elle essuie une nouvelle déception, car, le jour du vote, Hugo, patriarche respecté mais non suivi, n'obtient que dix voix.

**

Après le remariage d'Alice¹, la rue de Clichy devient un « intérieur infernal ».

Le vieux faune s'abandonne de plus en plus à ses

1. Le 3 avril 1877, Mme Charles Hugo avait épousé en secondes noces le journaliste Édouard Lockroy.

multiples nymphes. Sa besogne d'écrivain achevée, les corvées officielles expédiées, il sort seul. Tantôt il prend l'omnibus Batignolles - Jardin des Plantes pour rejoindre Blanche. Tantôt il fréquente le tramway qui va de l'Étoile au Trône, car il aime conduire Marie Mercier, sa maîtresse de Vianden, à la foire au pain d'épice. Il lui arrive aussi de se rendre à son « belvédère », deux-pièces qu'il a loué au dernier étage d'un immeuble de la rue des Martyrs, ou bien encore dans une demeure bourgeoise dont la porte, à son approche, s'ouvre comme par enchantement. A moins qu'il ne préfère quelque rue étroite et passante...

Il est à peine parti que Juliette se précipite dans le cabinet de travail et met tout sens dessus dessous. Elle ouvre le tiroir secret. Elle déchiffre le carnet, les notes, les papiers les plus insignifiants. Après quoi elle explore la garde-robe, fouillant une à une les poches des habits. Hugo se méfie. Il travestit ses rendez-vous, il use de phrases sibyllines. Mais comme, pour lui, les déclarations d'amour « tombent dru comme grêle en mars¹ », Juliette revient rarement bredouille. De là des pleurs et une scène terrible quand l'infidèle regagne le logis.

Un tel climat n'est pas sans agir sur la santé des deux antagonistes.

Je continue à dégringoler — constate Juliette entre larmes et grincements de dents. — J'ai beau m'arc-bouter contre mon amour, je sens bien que tout se dérobe et croule en moi : la vue, la mémoire, la force, le courage, le diable au corps².

1. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 770.
2. Cf. LOUIS GUIMBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, p. 247.

Et, un peu plus tard :

J'ai beau lutter de courage, de souffrance et d'amour, je sens que la vie ne veut plus de moi et que je perds du terrain à chaque minute qui s'écoule¹...

Victor, lui, est dans un continuel état d'agacement. Il n'a pas le courage de cautériser une fois pour toutes « la plaie vive de la femme » qu'il porte en lui et il se le reproche. Ainsi qu'il arrive souvent en pareil cas, ses remords se manifestent par un surcroît de rancune à l'égard de celle qu'il fait souffrir. Il en veut à Juliette de ce visage tour à tour anxieux et désespéré. Mais il ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il en est la cause première. D'où une irritabilité et une tristesse qui assombrissent ses jours.

Comme, par ailleurs, il se « surmène au-delà du possible », une nuit de juin 1878, après un diner trop copieux, il est atteint d'une légère congestion cérébrale. Sa parole s'embarrasse, ses gestes deviennent incertains. Appelés en hâte, les médecins se déclarent inquiets. Ils consignent la porte du Maître et prescrivent un repos absolu, loin de la ville. Mais, dès le lendemain, le poète est sur pied, manifestant l'intention d'aller rejoindre Blanche, quai de la Tournelle.

Du coup, Juliette retrouve, avec l'énergie, le ton affectueux, presque maternel, d'autrefois. Il faut absolument soustraire Hugo à ses amoureuses. Sa vie en dépend. Que ne retournent-ils à Guernesey ?

Cher bien-aimé, tu m'as paru bien préoccupé... et même un

1. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 772.

peu fatigué... Je ne serai tranquille que lorsque tu seras hors de la portée de tous ceux qui te harcèlent, qui pour ceci, qui pour cela et tous ensemble pour le diable et son train, sans souci de ton repos, de ta santé et de ta vie...

Tu viens d'être un peu souffrant... Heureusement cette fatigue n'est que passagère et redeviendra de la santé pleine et entière par quelque temps de repos passé dans ce bon et doux Guernesey trop longtemps délaissé par nous...

Elle insiste, trouvant un argument qui, aux yeux du grand-père, sera de poids :

Petite Jeanne le veut, et moi je le désire et je le veux plus que tout le monde et plus que petite Jeanne¹.

Hugo se laisse convaincre. Au début de juillet, escorté de Juliette et des siens, il s'embarque sur le *Plymouth*, à destination de l'île heureuse.

*
**

Où est le temps des baisers échangés de fenêtre à lucarne, du salut matinal au torchon ? En cet été 1878, l'enfer de Guernesey remplace bientôt celui de la rue de Clichy.

Le poète s'est vite remis. Il se promène moins, profite davantage du jardin, montrant à Georges et à Jeanne le chêne, symbole des États-Unis d'Europe, qu'il a planté

1. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, pp. 773-774.

voici huit ans. Il regarde ses petits-enfants s'ébrouer dans les vagues frangées d'écume, il dessine pour eux des oiseaux fantastiques et des chérubins bouclés. Mais son visage reste grave, son air soucieux : Juliette souffre. Elle souffre d'apprendre chaque jour, par les lettres qui inondent *Hauteville House*, une nouvelle trahison du trop-aimé. Car, malgré les précautions prises — l'ami Meurice reçoit le courrier intime — il arrive qu'une relation d'un jour expédie au domicile du poète un billet par trop explicite.

Heure terrible que celle du passage de la poste ! Quand Mme Drouet se traîne jusqu'à l'entrée pour recueillir le courrier et qu'elle aperçoit Victor, qui, plus agile qu'elle, l'a devancée et achève d'enfourer des enveloppes dans ses poches.

La souffrance de Juliette se manifeste par l'acrimonie la plus vive.

Tout lui était prétexte à querelle — écrit Juana Richard-Lesclide, épouse du secrétaire de Hugo. — Cette femme, qui se serait fait tuer pour le Maître, se plaisait à le cribler de coups d'épingles... Il résultait de ces discussions éternelles un état d'agacement nerveux, où l'illustre malade s'en prenait à ses proches et à ses familiers¹...

Un matin, c'est une querelle à propos d'une lettre écrite par une ancienne bonne qui, jadis, ne fut point cruelle. Juliette se montre d'autant plus intraitable que Hugo a commis la bévue de l'appeler « ma chère Blanche ». Une autre fois, c'est la découverte d'une sacoche contenant cinq mille francs en pièces d'or. Et Mme Drouet d'affirmer,

1. Juana Richard LESCLIDE : *Victor Hugo intime*, p. 69.

non sans brutalité, qu'à l'âge de Victor, les complaisances se monnaient toujours.

Faut-il lui en vouloir de se montrer agressive envers un homme qui assure « Nous sommes de plus en plus des âmes ¹ » et qui ne cesse de se commettre avec la première chambrière venue ? Peut-on reprocher à cette femme de soixante-douze ans d'inciter son compagnon, de quatre ans son aîné, à l'aimer « loyalement, saintement, comme il convient au seuil de l'éternité ² » ?

A la fin d'août, l'histoire de la rue des Cornets — à Guernesey celle des marchandes d'amour — met le comble à son exaspération. En plein dîner, un invité prétend y avoir vu Hugo, l'après-midi. Le poète se défend. L'autre insiste. « Mme Drouet passe alors par toutes les nuances de l'indignation la plus violente... [Après le départ du lourdaud], elle fait une scène d'une violence inouïe, déclare à son ami impénitent qu'elle était résolue à le quitter et que son parti était irrévocablement pris. Puis elle se leva et sortit au milieu de la consternation générale ³. »

Le lendemain, Hugo reçoit un gribouillis véhément :

Les fières prosternations de mon âme devant la tienne s'adressent à l'homme divin que tu es et non à la vulgaire et bestiale idole des amours dépravées et cyniques que tu n'es pas. Ta gloire qui éblouit le monde éclaire aussi ta vie. Ton aube est pure, il faut que ton crépuscule soit vénérable et sacré. Je voudrais, au prix de ce qui me reste à vivre, te préserver de certaines fautes indignes de la majesté de ton génie et de ton âge. Tu sais cela autant

1. Victor HUGO : *Lettres à Juliette Drouet*, p. 171.

2. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 775.

3. Juana Richard LESCLIDE : *Victor Hugo intime*, p. 73. (Paris, Félix Juven, 1902.)

et plus que moi, et surtout tu le dirais mieux, mais ce n'est pas une raison pour me taire ¹...

Mais Juliette ne part pas. Hugo a d'ailleurs déclaré qu'il « irait la chercher, même en Prusse », si elle mettait son projet à exécution. Elle songe par contre à finir ses jours comme gardienne de *Hauteville House* : les Guernesiais font bon visage à la « vieille comtesse » ; elle-même appréhende plus que jamais « la vie fatigante et dévorante de Paris ». Pourtant, au début de novembre, quand Victor s'arrache à l'île, elle est à ses côtés.

**

De retour à Paris, Hugo se laisse déménager. Son ami Paul Meurice lui a trouvé, au 130 de l'avenue d'Eylau ², un petit hôtel particulier, en fait une « maison d'aspect bourgeois attenante à un grand jardin plein de beaux arbres ³ ».

Juliette supporte de nouveau les fatigues d'une installation. Dès lors, sa vie n'est plus qu'une lente agonie. Le jour, elle dirige une maison fort lourde, où les dîners ont repris de plus belle ; la nuit, elle ne dort presque pas, car elle souffre sans arrêt de violentes douleurs d'estomac.

« Impossibilité de rester au lit, écrit-elle, impossibilité de me tenir debout et impossibilité de m'asseoir ⁴. »

1. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 775.

2. Aujourd'hui, avenue Victor-Hugo.

3. Juana Richard LESCLIDE : *Victor Hugo intime*, p. 165.

4. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 789.

Elle a du moins la satisfaction de ne pas se voir chassée quand, après avoir habité le premier étage, elle s'installe au second, dans le cabinet de débarras attenant à la chambre de Hugo. Depuis son attaque, le poète se laisse dorloter. Il prend son petit déjeuner au lit, il veut qu'on lui fasse la lecture, il exige une tisane lorsqu'il s'éveille en pleine nuit. Et Juliette, désormais seule maîtresse de maison¹, en profite pour assumer son rôle de garde-malade, un peu aussi pour défendre son vieil amour contre les entreprises ancillaires.

Car, si, depuis la petite attaque, le poète a perdu de son énergie créatrice, il conserve toute sa vitalité. Dès son retour, il revoit Blanche. Juliette est vite au courant :

Pardonne-moi mon inflexible amour, pardonne-moi de préférer la mort sous toutes ses formes à la torture de te céder, pour si peu que ce soit, à une autre femme²...

La mort ne venant pas, elle se tourne vers Blanche. A-t-elle une entrevue avec sa rivale ? Ou bien, comme on le prétend, Lockroy sert-il d'intermédiaire ? Toujours est-il que la jeune fille est vite neutralisée. Convaincue qu'elle peut tuer son vieil amant si elle continue à l'admettre dans son lit, elle accepte de condamner sa porte. Juliette, de la part de Victor, lui fait remettre la somme nécessaire à l'achat d'un fonds de librairie, lui promet d'obtenir pour elle le pardon des Lanvin qui ne la voient plus depuis

1. Le ménage Lockroy, Georges et Jeanne habitent au 132 avenue d'Eylau, dans la maison contiguë.

2. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 781.

l'histoire de Guernesey, et l'engage à épouser un brave garçon. Ce qui ne tarde pas¹.

Hélas ! Booz a plus d'une Ruth. Nombreuses sont les femmes qui gravitent autour du vieillard : Judith Gautier, toujours aussi éblouissante, Jeanne Essler, une demoiselle Gallois, une certaine Léonie de Vitrac, poétesse qui ne « demande que la table et le lit, aucun émolument² » s'il prend à Victor l'envie de remplacer Juliette. D'autres encore...

Les manœuvres — souvent couronnées de succès — de ces « créatures » éprouvent la résistance de Juliette. Tout ce qu'elle conserve d'énergie, elle le consacre à découvrir « aux quatre points cardinaux des journées³ » d'où viendra la trahison, à lutter pour sauvegarder la dignité de son compagnon... et sa tranquillité :

Cher bien-aimé, écoute ma prière qui les résume toutes, depuis celle de la mère jusqu'à celle de l'amante, rejette loin de toi toutes les séductions malsaines, toutes les habitudes dangereuses, tous les plaisirs funestes. Contente-toi du tranquille et radieux bonheur d'être divinisé par tout le monde et par moi⁴.

Hugo n'apprécie pas du tout le programme. Il rabroue la pauvre femme, la surnomme « la maîtresse... d'école ». Il ne l'emmène pas moins en pèlerinage à Villequier et la fait admettre chez ses amis Vacquerie. Il l'apaise aussi par d'ultimes vers :

1. Le 2 décembre 1879, Blanche épouse un employé du nom de Rochereuil. De cette union, qui se révéla vite un désastre, naquirent une fille et deux fils.

2. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 793.

3. *Ibid.*, p. 783.

4. Cf. Louis GUMBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, p. 492.

Doux ami, quand j'aurai quitté la chair mortelle,
Ne me fais remplacer par personne, dit-elle.
Pas d'autre amante ! — Et grave, elle ajouta ce mot,
Les yeux levés au ciel : Car j'en mourrais là-haut¹.

**

Juillet 1881. Au premier étage du petit hôtel où habite Victor Hugo, une domestique ouvre l'une des fenêtres qui donnent sur l'avenue², avance un fauteuil, dispose une couverture et se retire. Mme Drouet paraît alors et prend place auprès de la croisée. Mais est-ce bien elle, cette silhouette à la démarche hésitante et au corps décharné ?

« Elle a toujours un corps superbe », notait Hugo en 1873. Cette fois, c'est bien fini. La maladie, l'âge et les chagrins ont fait de l'éblouissante princesse Négroni une très vieille femme qui survit, un peu par habitude, un peu par volonté. Les épaules célèbres sont osseuses et constamment enveloppées de châles. Les magnifiques cheveux blancs, tressés en « diadème royal », ont laissé la place à quelques mèches raides et jaunâtres que le peigne le plus fin n'arrive pas à dompter. Du visage raviné, toute beauté a disparu. La peau est diaphane. Les yeux sont tristes et cernés. La bouche, surtout, frappe par son contour douloureux : on dirait qu'elle « fait des plaintes sans parler³ ».

Car Juliette ne parle presque plus. De quoi parlerait-elle ? Et à qui ? Elle est seule la plupart du temps. Chaque

1. Cf. Raymond ESCHOLIER : *Un Amant de génie*, p. 618.

2. L'avenue d'Eylau est devenue l'avenue Victor-Hugo en juillet 1881.

3. Théodore de BANVILLE : *Camées parisiens* (dans *Le Voltaire* du 28 février 1881).

jour, dès qu'elle en a terminé avec ses multiples corvées de maîtresse de maison, elle dépouille le volumineux courrier et collationne les vers que copie Richard Lesclide, le secrétaire de Hugo. Après quoi, si elle ne souffre pas trop, elle vient s'asseoir dans l'embrasure de la fenêtre. Elle se distrait comme elle peut : elle envoie « un tas de bonjours et de baisers¹ » à Georges qui part allégrement pour l'école, elle regarde Jeanne courir après ses animaux favoris, elle contemple les sœurs de la Sagesse qui, par petits groupes silencieux, déambulent, de l'autre côté de l'avenue, dans le grand jardin du couvent.

Cela surtout l'occupe et lui « évite de penser ». Car penser la remplit d'angoisse. Terribles heures de la vieillesse, quand le corps refuse de servir et que l'esprit dresse des bilans.

Crainte de me rappeler ce qui est arrivé, et d'entrevoir ce qui arrivera, je n'ose plus regarder ni devant ni derrière, ni en toi ni en moi ; j'ai peur².

Dès qu'elle songe au passé, elle « rouvre des blessures mal fermées³ ». Il y a pire encore. Maintenant, quels que soient son courage et sa volonté, elle est forcée de « compter avec ses impitoyables bobos ». Or Hugo bougonne chaque fois qu'elle se sent trop malade pour descendre présider le diner. Est-ce là de l'égoïsme ou une preuve d'amour ? Et comment juger l'homme qui oblige sa compagne à inviter ses maîtresses ? Car c'est bien « à son cœur défendant » qu'elle reçoit Judith Gautier. Elle-

1. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 798.

2. Cf. Louis GUIMBAUD : *Victor Hugo et Juliette Drouet*, p. 253.

3. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 790.

même, d'ailleurs, où en est-elle ? Bien sûr, l'âge grossit les défauts de chacun, mais quand, à l'égard d'un être, on fait preuve d'une telle lucidité...

Je recolle tant bien que mal les morceaux de mon idole sans pouvoir en dissimuler les cassures¹...

Pour arrêter le cercle infernal, Juliette observe à nouveau les religieuses qui vont et qui viennent entre les plates-bandes admirablement soignées. C'était ainsi chez les Madelonnettes. On se rendait à la chapelle « en traversant le jardin dans toute sa longueur, quelque temps qu'il fût² ». Le dimanche, hormis le repas et les offices, on se promenait dans la grande allée de peupliers qui longeait la rue d'Ulm. Malgré les privations, il y avait de bons moments : les courses folles du calvaire jusqu'au bassin, les longues stations aux commodités pour écouter le joueur de flûte, et la tendresse qu'à une pauvre orpheline témoignait mère Julie...

.*

Je ne sais pas quand ni comment cela finira, mais je souffre tous les jours de plus en plus et je m'affaiblis d'heure en heure. En ce moment, c'est à peine si j'ai la force de tenir ma plume et j'ai grand-peine à garder la conscience de ce que je t'écris. Je me cramponne cependant à la vie de toute la puissance de mon amour pour ne pas te laisser trop longtemps sans moi sur la terre. Mais, hélas ! la nature regimbe et ne veut pas³...

1. *Ibid.*, p. 809.

2. *Bibl. nat.*, Mss., n. a. fr. n° 24744.

3. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 827.

En 1882, la maîtresse au grand cœur a d'ultimes satisfactions. Malgré l'effroi grandissant qui l'étreint devant tout ce qui touche à la mort, Hugo l'accompagne une fois encore à Saint-Mandé, sur la tombe de Claire. Lui-même va visiter sa fille Adèle¹.

Cher bien-aimé — écrit Juliette le 21 juin dès huit heures du matin —, je te remercie de me conduire aujourd'hui au triste et doux rendez-vous de Saint-Mandé. Il me semble que mes regrets seront moins amers près de la tombe de mon enfant... J'espère que tu trouveras ta chère fille en bonne santé et que nous reviendrons tous les deux de ce pieux pèlerinage, sinon consolés, ce qui n'est plus possible en ce monde, du moins résignés à la volonté de Dieu²...

A la fin du mois d'août, elle fait, avec Hugo, un séjour à Veules-les-Roses, chez Paul Meurice. Il lui est doux d'être invitée dans cette demeure, où, du vivant de Mme Meurice, elle n'avait jamais été admise. Mais elle « geint et souffre comme un vieux phoque échoué³ ». Au retour, elle doit s'aliter.

Par un effort de volonté, elle se relève le 22 novembre pour assister, au Théâtre-Français, à la reprise du *Roi s'amuse*. (On se souvient que, cinquante ans plus tôt, le 22 novembre 1832, le drame de Victor Hugo avait été interdit après la première représentation, par ordre du roi.)

Suprême honneur, Mme Drouet est dans la loge de l'administrateur, à côté du poète, de Georges et de Jeanne

1. Adèle Hugo avait peu à peu sombré dans la folie. D'abord internée à Saint-Mandé, elle fut, après la mort de son père, admise au château de Suresnes, luxueuse maison de santé où elle mourut en 1915, âgée de quatre-vingt-cinq ans.

2. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 827.

3. *Ibid.*, p. 812.

« posée comme un oiseau prêt à s'envoler sur les genoux d'Auguste Vacquerie¹ ». Elle tient difficilement sur sa chaise. Au dire d'un témoin, « la pâleur marmoréenne de ses traits » est saisissante. Quand, épuisée, elle rentre avenue Victor-Hugo, elle sait qu'elle vient de faire sa dernière sortie. Atteinte d'une tumeur maligne des voies digestives, l'ex-Mlle Juliette va pourtant jouer un ultime rôle avant de mourir de faim.

Depuis quelque temps, Hugo dort mal. Il tousse beaucoup. Il fait de fréquents cauchemars. Il a des insomnies. Sont-ce là les signes avant-coureurs du grand départ ? Plus que jamais, l'idée de la mort le hante. Aussi a-t-il institué un « règlement » qui prescrit à chacun de « se débarbouiller de sa tristesse avant de paraître chez lui² ».

Il a peur de mourir. Il appréhende surtout de perdre Juliette qui décline à vue d'œil. Pour chasser ses craintes, il refuse la vérité et s'enferme dans un égoïsme que certains ont qualifié de monstrueux.

Le Maître n'a pu conserver ses illusions — écrit Richard Lesclide — mais il ne veut convenir de rien. Pour lui, son amie n'est pas malade, mais très souffrante³.

Il supplie la pauvre femme de descendre dîner, il insiste pour qu'elle prenne quelque nourriture, lui assurant que la viande rouge lui fera le plus grand bien. Chaque fois qu'il lui rend visite, il tente de le persuader, de se persuader qu'elle va bientôt guérir.

1. Juana Richard LESCLIDE : *Victor Hugo intime*, p. 268.
2. Cf. Louis GUIMBAUD : *V. Hugo et J. Drouet*, p. 254.
3. Juana Richard LESCLIDE : *Victor Hugo intime*, p. 270.

Et Juliette, mourante, se prête à la comédie. Elle a compris le désarroi de son compagnon, de cet homme qui, en 1866, la seule fois qu'elle avait été vraiment malade, s'était écrié :

Tous les malheurs, Dieu juste, excepté celui-là¹ !

Jalousie, rancunes, mesquineries, elle oublie tout. Elle n'éprouve plus qu'une tendresse maternelle envers ce grand enfant qui la harcèle. Pour lui, elle fait taire sa souffrance.

Vrai « spectre en dentelle, elle préside les repas avec l'affabilité coutumière² ». La nuit, elle se lève à la moindre toux et apporte une tisane, sachant que le geste apaisera Victor et le confirmera dans l'opinion qu'elle n'est pas si malade que cela. Puis, quand elle ne peut plus se traîner, aux heures où le poète vient la voir, elle se compose un visage, elle écoute les conseils, elle parvient à sourire.

Le 1^{er} janvier 1883, elle écrit son dernier gribouillis :

Cher adoré, je ne sais pas où je serai l'année prochaine à pareille époque, mais je suis heureuse et fière de te signer mon certificat de vie pour celle-ci par ce seul mot : Je t'aime.

JULIETTE³.

En février, pour les noces d'or de leur liaison, Hugo lui offre sa photographie dédiée : *Cinquante ans*

1. Cf. A. BLUM-MANDÉRIEUX : *Juliette Drouet et Victor Hugo*, p. 104.
2. Léon DAUDET : *La Tragique Existence de Victor Hugo*, p. 238.
3. J. DROUET : *Mille et une Lettres d'amour à V. Hugo*, p. 828.

d'amour, c'est le plus beau mariage. Elle n'a plus la force de le remercier. Elle meurt le 11 mai 1883.

Le lendemain, elle est enterrée à Saint-Mandé, près de Claire et sous une dalle jumelle qu'elle avait elle-même choisie. Des journalistes, des amis suivent le convoi. Terrassé par le chagrin, Hugo reste à la maison mortuaire. Derrière la fenêtre, il regarde s'éloigner l'étroit cercueil. Ses yeux sont rouges, son dos voûté. Quelqu'un l'entend qui murmure :

Les morts ne sont pas absents, ils sont invisibles¹.

O vieillard obstiné !

Devant la fosse ouverte, Auguste Vacquerie prononce un discours :

Celle que nous pleurons était une vaillante. J'ai commencé à la connaître en exil.

*Oh ! suivre hors du jour, suivre hors de la loi,
Hors du monde, au-delà de la dernière porte,
L'être mystérieux qu'un vent fatal emporte,
C'est beau. C'est beau de suivre un exilé...*

Quand celui qui a écrit ces vers a été chassé de France, elle l'a suivi à Bruxelles, elle l'a suivi à Jersey. Quand il a été chassé de Jersey, elle l'a suivi à Guernesey. Elle n'est rentrée qu'avec lui. Elle ne l'a quitté que morte...

Elle a droit à sa part de gloire ayant pris sa part de l'épreuve²...

Vivante, Juliette n'eût-elle pas approuvé ? Elle avait

1. Juana Richard LESCLIDE : *Victor Hugo intime*, p. 270.
2. Cf. Paul SOUCHON : *Juliette Drouet*, p. 244.

été cet être volontaire et léger, opiniâtre et charmant, aussi démesurément ambitieux que pétri de l'humilité la plus farouche. Par tous les moyens, jeune, elle avait cherché la célébrité. Nul doute qu'en ses débuts, pour sincère qu'il fût, l'amour qu'elle portait à Hugo était entaché d'intérêt. Mais très vite, elle avait brûlé de la passion la plus pure, sacrifiant tout à un amour rédempteur. L'affaire Biard, en détruisant un mythe, avait achevé de décanter son cœur. Quand bien même l'eût hanté jusqu'à la fin le désir de subsister dans l'esprit des générations à venir, est-ce une raison pour minimiser la qualité de son amour ?

Toute existence s'oriente en fonction d'un but métaphysique, qui persiste malgré les aléas. Le chrétien cherche à mériter la récompense du ciel. Les croyants agissent sur terre en fonction du bien futur. Ne leur promet-on pas la contemplation de la Divinité ?

A sa façon, l'ardente Bretonne avait fait sienne la conception chrétienne. Elle croyait en l'immortalité de l'âme, aux retrouvailles célestes. Il s'y ajoutait peut-être l'idée de survivre dans la mémoire des hommes, idée qu'avait sans cesse entretenue Hugo : « Si mon nom vit, votre nom vivra¹ », écrivait-il à la jeune femme aux premiers temps de leur liaison. Aux heures de désespoir, la pensée de l'immortalité l'avait sans doute soutenue, jamais elle ne l'avait conduite.

Juliette morte, Hugo perd le goût de vivre. Il reçoit encore, il court quelques aventures. Par habitude. Le cœur n'y est plus. L'esprit pas davantage. La flamme créatrice ne vacille que pour chanter la mort avec la disparue :

1. Victor HUGO : *Lettres à Juliette Drouet*, p. 4.

Oh ! comment traverser sans elle des années ?
Otez-moi de la vie, ô Dieu, reprenez-moi.
N'attendez pas un jour, n'attendez pas une heure !
Que vais-je devenir jusqu'à ce que je meure¹ ?

Juliette, après lui avoir restitué les soixante-dix actions de la Banque nationale de Belgique et toutes ses valeurs pécuniaires, le laissait, par testament, libre de racheter les objets qu'elle léguait à son neveu Louis Koch. Il ne rachète rien, pas même les lettres qu'il a, jadis, adressées à Léonie Biard. Mais il garde, rangées, classées, les dix-huit mille gribouillis de sa première maîtresse.

Il meurt deux ans plus tard, le 22 mai, jour de la Sainte-Julie.

Comment les générations jugent-elles celle qui, si longtemps, rêva de gloire ?

Sitôt que Juliette eut été déposée en terre, le silence se fit sur elle. Le poète ne montrait ses derniers vers à personne. Il restait des heures sans proférer une parole. Il avait pris cette attitude farouche que tout le monde respectait. Lesclide, son secrétaire, le ménage Lockroy suivirent ce silence, eux qui n'avaient jamais aimé la disparue. Georges et Jeanne, pâtes encore malléables, imitèrent la consigne maternelle et oublièrent de rendre hommage à leur chère *Roumé*. Les âmes prudes — et il s'en trouve même parmi les historiens — jugèrent convenable d'écrire la biographie de Victor Hugo assez expurgée, laissant dans l'ombre la quasi-totalité de la vie sentimentale. Allaient-ils encenser des femmes entretenues ? Même Louis Koch — avarice ou négligence — ne respecta pas la dernière volonté de sa tante : faire

1. Victor Hugo : *Vers faits en dormant*, « Tas de Pierres », p. 491.

graver sur sa tombe les « sublimes vers » de son bien-aimé, par eux deux choisis.

Ainsi, au début de ce siècle, la vie de la grande amoureuse sombrait dans l'oubli.

« Mon amour me fera immortelle », écrivait-elle. Peu à peu, son obstination allait triompher de la bêtise et des préjugés.

A la veille de la première guerre mondiale, Louis Guimbaud, malgré erreurs et lacunes, donnait une excellente biographie de l'ancienne princesse Négroni. Ce fut alors comme une éclosion d'amis posthumes. Il faut citer avant tout autre Paul Souchon qui fut conservateur du musée de la place des Vosges et qui rendit à l'héroïne la part d'hommages qui lui revenait de droit. M. et Mme Louis Icart recueillirent, au hasard de ventes aux enchères, quelque 16 500 gribouillis — ceux-là même que vient d'acheter la Bibliothèque nationale — et firent graver la tombe de Juliette, selon son désir :

*Quand je ne serai plus qu'une cendre glacée,
Quand mes yeux fatigués seront fermés au jour,
Dis-toi, si dans ton cœur ma mémoire est fixée :
Le monde a sa pensée,
Moi, j'avais son amour !*

On se souvient de l'hostilité des habitants de Fougères quand la concubine de Victor Hugo était revenue voir sa famille et sa ville natale. A présent, il n'est pas un amoureux de la vieille cité féodale qui ne s'enorgueillisse de Juliette Drouet. Quand on arrive à Fougères et qu'on avoue son intérêt pour tout ce qui a trait à la petite orpheline, on vous montre avec fierté l'ancienne rue de Rillé, on exhibe le registre de paroisse où, en première place et par le plus grand des hasards, figure le nom de Julienne

Joséphine Gauvain. Et chacun de s'ingénier à vous faire rencontrer les descendants des parents de Mme Drouet ou bien à vous mener vers ses fervents admirateurs. Il y a même une minuscule rue Juliette-Drouet...

Comme les sommités artistiques, Juliette possède un club de fanatiques groupés en société des amis de Juliette Drouet, qui entretient les tombes de Claire et de sa mère. Pour l'avoir indiquée maintes fois à des amoureux anonymes, la concierge du petit cimetière de Saint-Mandé connaît par cœur la place de la double sépulture, et les vers de Victor Hugo. Qui s'inquiète encore de savoir où est la tombe de la charmante Léonie Biard ?

Sur tous les points, Juliette Drouet a triomphé.

BIBLIOGRAPHIE

Sources manuscrites.

- Bibliothèque nationale, Département des manuscrits : nouv. acq. fr. n° 13379, feuillets 709 bis - 712 quater ; n° 13489 et n° 13493 ; n° 24794, 339 feuillets ; collection Louis Icart (environ 16 500 lettres).
- Archives nationales : dossier sur J.-Fr. Harel ; dossiers des théâtres de la Porte-Saint-Martin et du Vaudeville, années 1829, 1830, 1831, 1832, 1833.
- Archives de la Seine : actes de décès de René-Henri Drouet et de Françoise Drouet, née Marchandet.
- Archives de la préfecture de Police.
- Archives notariales.
- Archives municipales et paroissiales de la ville de Fougères (35).
- Archives municipales de la commune de Laignelet (35).
- Archives paroissiales de Saint-Germain-des-Prés.
- Archives de la Légion d'honneur : dossier de René-Henri Drouet.
- Service historique de l'Armée : dossier n° 64377 concernant le lieutenant René-Henri Drouet.

Sources imprimées.

- APPONYI (comte Rodolphe) : *Vingt-cinq ans à Paris (1826-1852)* (Paris, E. Daudet, 1844-1852).

- ASSELIN (Alfred) : *Victor Hugo intime* (Paris, G. Marpon et E. Flammarion, 1885).
- AUBRÉE (Étienne) : *Victor Hugo et Juliette Drouet à Fougères* (Paris, Perrin, 1942).
- AUDEBRAND (Philibert) : *Mémoires d'un Passant* (Paris, Calmann-Lévy, 1893).
- AVENNIER (Louis) : *Jean-Jacques Pradier, statuaire* (Genève, 1922).
- BANVILLE (Théodore de) : *Les Camées parisiens* (dans *Le Voltaire* du 28 février 1881).
- BARBIER (Jean-Pierre) : *Juliette Drouet, sa Vie, son Œuvre* (Paris, B. Grasset, 1913).
- BARTHOU (Louis) : *Les Amours d'un Poète* (Paris, Louis Conard, 1919) ; *Un Voyage romantique en 1836* (Paris, H. Floury, 1920).
- BEAUNIER : *Elle et Lui* : Victor Hugo et Juliette Drouet (*Revue des Deux-Mondes*, n° du 1^{er} septembre 1914).
- BENOÎT-LÉVY (Edmond) : *Madame Victor Hugo et Juliette Drouet* (*Les Nouvelles Littéraires*, numéro du 26 mars 1927) ; *Les Misérables, de Victor Hugo* (Paris, Edgar Malfère, 1929).
- BIRÉ (Edmond) : *Victor Hugo après 1830* (2 volumes, Paris, Perrin, 1891).
- BLUM-MANDÉRIEUX (Arlette) : *Juliette Drouet et Victor Hugo* (Paris, Le Scorpion, 1960).
- BOIS (Jules) : *Les Tables de Jersey* (*Revue bleue* du 27 janvier 1906).
- BOYÉ (Maurice-Pierre) : *Esquisses romantiques* (Paris, Perrin, 1963).
- CASTILLON DU PERRON (Marguerite) : *La Princesse Mathilde* (Paris, Perrin, 1963).
- CÉLARIÉ (Arlette) : *Victor Hugo amoureux* (Paris, B. Grasset, 1952).
- CHARLIER (Gustave) : *Juliette Drouet à Bruxelles* (Bruxelles, M. Vaissenbruch, 1919).
- CHATEAUBRIAND (François-René, vicomte de) : *Mémoires d'Outre-tombe*, tome V.
- CLARETIE (Jules) : *Souvenirs intimes* (Paris, Librairie Malfère, 1902) ; article sur Victor Hugo (*Le Temps* du 29 novembre 1912).

- DAUDET (Julia Allard, Mme Alphonse) : *Souvenirs autour d'un groupe littéraire* (Paris, E. Fasquelle, 1909).
- DAUDET (Léon) : *La Tragique existence de Victor Hugo* (Paris, Albin Michel, 1937).
- DROUET (Juliette) : *Mille et une Lettres d'amour à Victor Hugo* (choix, préface et notes par Paul Souchon) (Paris, Gallimard, 1951).
- DUBOIS (M.) et ROUSSEL (Patrice) : *De quoi vivait Victor Hugo* (éditions des Deux-Rives, 1953).
- DUMAS (Alexandre) : *Mes Mémoires* (Paris, A. Cadot, 1852-1854).
- ESCHOLIER (Raymond) : *Un Amant de génie : Victor Hugo* (Paris, Arthème Fayard, 1953).
- ÉTÉX (Antoine) : *James Pradier* ; étude sur sa vie et ses ouvrages (Paris, l'auteur, 1859).
- FLEISCHMANN (Hector) : *Une Maîtresse de Napoléon* (Marguerite-Joséphine Weimer, dite Mlle George) (Paris, Albin Michel, 1908).
- GAUTIER (Théophile) : *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique* (Paris, Charpentier, 1883) ; *Portrait de Mlle Juliette* (paru dans *Les belles femmes de Paris*).
- GIGOUX (Jean) : *Causeries sur les artistes de mon temps* (Paris, Calmann-Lévy, 1885).
- GONCOURT (Edmond et Jules de) : *Journal*, Mémoires de la vie littéraire, 9 volumes (Paris, Flammarion et Fasquelle).
- GORSSE (Pierre de) : *Juliette Drouet aux Pyrénées* (Pau, Iterrimpuet jeune, 1956).
- GRILLET (Claudius) : *Victor Hugo spirite* (Lyon, Emmanuel Vitte, 1929).
- GUIMBAUD (Louis) : *Victor Hugo et Juliette Drouet* (Paris, Auguste Blaizot, 1914) ; *Victor Hugo et Mme Biard* (Paris, Auguste Blaizot, 1927) ; *Juliette Drouet avant Victor Hugo* (*Europe*, numéro spécial de février-mars 1952) ; *En cabriolet vers l'Académie* (Paris, B. Grasset, 1947).
- HUARD (Georges) : *Le Petit-Picpus des « Misérables » et les informatrices de Victor Hugo : Mme Biard et Juliette Drouet* (*Revue d'histoire littéraire de la France*, juillet-septembre 1960).
- HOUSSEY (Arsène) : *Les Confessions. Souvenirs d'un demi-siècle* ; 6 volumes (Paris, E. Dentu, 1885-1891).

- HUGO (Adèle Foucher, Mme Victor) : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* (Bruxelles, A. Lacroix et Cie, 1863).
- HUGO (Charles) : *Les Hommes de l'Exil* (Paris, A. Lemerre, 1875).
- HUGO (Victor) : sauf indication contraire, la pagination indiquée est celle de l'édition en 45 volumes, dite de l'Imprimerie Nationale (Paris, Ollendorf, plus tard Albin Michel).
Les deux titres ci-dessous ont fait l'objet de publications séparées :
- Pierres*, vers et prose. Textes rassemblés et présentés par Henri Guillemin (Genève, Milieu du Monde, 1951).
Lettres à Juliette Drouet, suivi du *Livre de l'Anniversaire* : texte établi et présenté par Jean Gaudon (Genève, Cercle du Bibliophile).
- JULLIEN (Adolphe) : *Le romantisme et l'éditeur Renduel* (Paris, E. Fasquelle, 1897).
- KARR (Alphonse) : *Les Guêpes* (Paris, Michel Lévy, 1862). *Le Livre de Bord*, souvenirs, 4 volumes (Paris, Calmann-Lévy, 1879-1880) ; *Une heure trop tard* (Paris, Gosselin, 1833).
- LEGAY (Tristan) : *Les Amours de Victor Hugo* (Paris, Édit. de La Plume, 1901).
- LEMÂITRE (Frédéric) : *Souvenirs* (Paris, Ollendorf, 1880).
- LESCLIDE (Juana Richard) : *Victor Hugo intime* (Paris, Félix Juven, 1902).
- LESCLIDE (Richard) : *Propos de table de Victor Hugo* (Paris, E. Dentu, 1886).
- LEVAILLANT (Maurice) : *Victor Hugo, Juliette Drouet et « Tristesse d'Olympio »* (Paris, Delagrave, 1945).
- MASSON (René) : *La Prisonnière d'Olympio* (Paris, R. Laffont, 1959).
- MAUROIS (André) : *Olympio, ou la Vie de Victor Hugo* (Paris, Hachette, 1954).
- POREL (Paul) et MONVAL (Georges) : *L'Odéon* (tome II, Paris, A. Lemerre, 1882).
- RIVET (Gustave) : *Victor Hugo chez lui* (Paris, M. Dreyfus, 1878).
- SAINTE-BEUVE (Charles-Augustin) : *Livre d'Amour* (Paris, 1849).
- SALMON (Jean-Jules) : *Entre deux coups de ciseau* (Genève, C.-E. Alioth, 1892).

- SCALES (Derek A.) : *Alphonse Karr, sa Vie, son Œuvre* (Genève, E. Droz, 1955).
- SÉCHAN (Charles) : *Souvenirs d'un Homme de théâtre*, recueillis par Adolphe Badin (Paris, Calmann-Lévy, 1883).
- SÉCHÉ (Léon) : *Sainte-Beuve* (2 volumes ; Paris, Mercure de France, 1904).
- SERGENT (Jean) : *Description sommaire d'Hauteville-House et Notice historique* (Paris, Direction des Beaux-Arts).
- SIMON (Gustave) : *Le Roman de Sainte-Beuve* (Paris, Ollendorf, 1906) ; *La Vie d'une femme* (Paris, Ollendorf, 1911).
- SOUCHON (Paul) : *Autour de « Ruy Blas »* (Paris, A. Michel, 1939) ;
Olympio et Juliette (Paris, Albin Michel, 1940) ;
La plus aimante, ou Victor Hugo entre Juliette et Mme Biard (Paris, Albin Michel, 1941) ;
Juliette Drouet, inspiratrice de Victor Hugo (Paris, Tallandier, 1942) ;
La Servitude amoureuse de Juliette Drouet (Paris, Albin Michel, 1943) ;
Les Deux Femmes de Victor Hugo (Paris, Tallandier, 1947) ;
Claire Pradier et Victor Hugo (France-Illustration, Le monde illustré ; numéro 52, du 11 février 1950).
Mille et une Lettres d'amour (de Juliette Drouet) à *Victor Hugo* (Paris, Gallimard, 1951) ;
- VACQUERIE (Auguste) : *Les Miettes de l'histoire* (Trois ans à Jersey) (Paris, Pagnerre, 1863).
- WACK (Henry Wellington) : *The romance of Victor Hugo and Juliette Drouet* ; Avant-Propos de Jean de la Hire (New York et Londres, Putnam, 1905 ; et Paris, Librairie universelle, 1906).

Et tous les périodiques, quotidiens ou hebdomadaires, des années 1829, 1830, 1831, 1832, 1833, 1834 et une partie de 1835.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	7
I. LA SAUVAGEONNE DE FOUGÈRES	8
II. LA PENSIONNAIRE DES MADELONNETES	18
III. LE MODÈLE	31
IV. L'ACTRICE	41
V. DAME DE VOLUPTÉ	66
VI. LA COMPAGNE PASSIONNÉE D'UN HONNÊTE HOMME	92
VII. L'AMOUREUSE REPENTIE	112
VIII. LA BERGÈRE DES METZ	150
IX. LA CLOITRÉE DU MARAIS	160
X. PRISONNIÈRE ET MAÎTRESSE-SERVANTE	178
XI. LA FEMME JALOUSE	197
XII. LA MIEUX AIMANTE	222
XIII. LA COMPAGNIE D'EXIL	236
XIV. LA VIEILLE DAME AUX CHEVEUX DE NEIGE	269
BIBLIOGRAPHIE	311

Achévé d'imprimer le 21 avril 1970 dans les ateliers
de l'imprimerie CINO DEL DUCA, 18, rue de Folin, 64-Biarritz, n° 97.
Dépôt légal n° 2 260 - 2^e trimestre 1970.
23.16.1838.01.

“Si j’ai quelque génie, il me vient de toi.”

Victor Hugo

Couverture :
Portrait de Juliette Drouet par Champmartin
Musée Victor Hugo, Photo Bulloz.